11
6
146
BLIOTECA NAZIONALE
NTRALE ◆ FIRENZE

11
6
146
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE ▲ FIRENZE ◀

LETTRES

GRECQUES,

PAR LE RHÉTEUR ALCIPHRON.

TOME TROISIÉME.

SUR LES MŒURS DES PEUPLES DE LA GRÈCE.

11.6.126

LETTRES GRECQUES,

PAR LE RHÉTEUR ALCIPHRON;

OU

ANECDOTES

SUR LES MŒURS ET LES USAGES DES GRECS,

Traduites pour la premiere fois en françois,

Avec des Notes hiſtoriques & critiques.

TOME TROISIÉME,

SUR LES MŒURS DES PEUPLES DE LA GRÈCE.

3

A AMSTERDAM;

Et ſe trouve A PARIS,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

M. DCC. LXXXIV.

LETTRES
DU
RHÉTEUR ALCIPHRON.

TROISIÉME PARTIE;
SUR LES MŒURS DES PEUPLES DE LA GRÈCE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

IL ſemble qu'Alciphron, dans les Lettres qui précédent, ait eu pour objet de peindre, ſous différentes allé-

gories, les mœurs des Grecs qui vivoient dans les ſiecles les plus brillans d'Athènes. Les courtiſannes & les paraſites ſervent plus à faire connoître le caractere des principaux citoyens de cette ville célébre, qui les entretenoient, que celui de la mépriſable eſpece de créatures qu'il fait parler. Si les grands de cette république, ſi les citoyens riches & opulens euſſent eu les mœurs plus réglées, s'ils euſſent été plus attachés aux principes de l'honnêteté & à l'éducation de leurs familles; ſi les intérêts publics leur euſſent tenu véritablement à cœur, eût-on vu les Aſpaſie, les Léontium, les Lamie, les Phryné, jouir de la ſorte de conſidération à laquelle leur vie licencieuſe les élevoit ! Je ne parle pas ici des paraſites. Il étoit d'uſage d'en avoir à Rome ainſi qu'à Athènes; ils

faiſoient partie du luxe des grands : c'étoit une profeſſion que l'on toléroit. Les fades complaiſans, les bas flatteurs, les vils confidens de toutes les intrigues, étoient devenus néceſſaires, ſurtout aux gens riches qui vouloient jouir de ce que l'on appelloit alors les délices de la vie.

Cette maniere d'exiſter ſembloit être le partage de tous ceux qui étoient nés dans un état diſtingué & avec une fortune aſſurée. Dès que la jeuneſſe tenoit un rang dans la ſociété, elle étoit entourée d'une foule de corrupteurs qui avoient le plus grand intérêt à donner de l'activité au premier feu des paſſions naiſſantes. Elle en prenoit l'habitude, elle ſe livroit à tous les excès de l'intempérance dès qu'elle étoit en état de les ſatisfaire. Les moyens s'épuiſoient ſouvent aſſez promptement.

Tel qui avoit été le chef d'une maiſon brillante pendant les plus belles années de ſa vie, ſe voyoit dans la maturité de l'âge, réduit au triſte état de paraſite, & finiſſoit ſa carriere dans le mépris & l'indigence.

Alors on ne connoiſſoit pas les reſſources que procurerent dans la ſuite les prérogatives accordées à la nobleſſe du ſang. Les enfans ne jouiſſoient que rarement de la conſidération que les peres s'étoient acquiſe, à moins qu'ils ne ſe la conſervaſſent par leurs qualités perſonnelles. On en trouve plus d'une preuve dans les Lettres qui précédent. Jamais on ne vit à Athènes les deſcendans de Périclès ou de Miltiades, ceux même de Jupiter ou d'Hercule, enlever à un homme qui n'avoit pour titre que ſon propre mérite, les charges & les dignités aux-

quelles il prétendoit légitimement. Ainſi, quant à la naiſſance, tout étoit à peu-près égal; les profeſſions ſeules établiſſoient de la différence entre les hommes.

Alciphron n'a rien dit de celles qui tenoient le premier rang dans la république. Sa critique ne s'eſt jamais portée ſur les généraux d'armée, ſur les magiſtrats de l'aréopage, ou ſur les miniſtres du culte religieux. Soit qu'il eût été dangereux de parler des perſonnes en place de ſon tems; ſoit que leurs mœurs fuſſent ſi connues, que le tableau n'en eût préſenté rien de piquant, il ne s'y arrête point. Il a eu raiſon; à Athènes, comme ailleurs, les perſonnes placées à certain degré d'élévation ſont tellement en ſpectacle au reſte du peuple, que rien ne lui échappe de toutes leurs actions: preſ-

que toujours il y a plus de méchanceté & d'imprudence que d'utilité réelle à les peindre tels qu'ils ſont. Il a penſé qu'il ſeroit plus intéreſſant de faire connoître les ſentimens & la conduite ordinaire du gros de la nation, de ces hommes utiles qui forment la baſe de la ſociété, tels que les pêcheurs, les gens de mer, les agriculteurs, les habitans de la campagne, les eſclaves même, dont la multitude faiſoit la partie la plus conſidérable de la population de l'Attique. Ces différens objets, qui ne ſont jamais entrés dans le plan des auteurs anciens & modernes qui ont écrit l'hiſtoire de la Grèce, n'en ſont que plus curieux à développer : ils mettent ſur la ſcène une quantité de caracteres variés, peut-être trop négligés dans toutes les hiſtoires.

Combien on a parlé des Thémiſto-

cles, des Périclès, des Cimons, des Démoſthènes, & de tant d'autres hommes illuſtres ! Et toujours on les a conſidérés relativement aux grands événemens auxquels ils ont eu part : très-rarement on a fait quelque mention de leur conduite domeſtique. S'il reſte quelques anecdotes à ce ſujet, elles ſont enveloppées, ou plutôt cachées dans le détail des affaires générales où il faut les chercher exprès pour les rencontrer. Mais jamais on n'a rien dit de la maniere de vivre des perſonnes d'une condition inférieure. Il ſemble que c'eſt ce qui a déterminé Alciphron à compoſer quelques lettres qu'il leur attribue, où elles développent leurs ſentimens particuliers, les avantages & les peines de leur état. On y voit ce que l'on a toujours vu, que perſonne n'eſt content de ſon ſort. Les

paiſibles travaux de la campagne paroiſſent, à celui qui s'en occupe, d'une ennuyeuſe uniformité, & d'une utilité à peine ſenſible. Le pêcheur trouve ſon métier trop fatiguant, trop haſardeux. A la dureté de ſon caractere, ſe joint une avidité ſans bornes, qui lui fait regarder la profeſſion de pirate comme plus avantageuſe que la ſienne, tandis qu'un autre pêcheur plus honnête, quitte le filet & la rame pour la bêche & le rateau, préférant la tranquillité de la terre aux occupations tumultueuſes de la mer. Les uſuriers & la détreſſe des emprunteurs y ſont peints de leurs vraies couleurs. La ſimplicité des gens de la campagne, la fourberie des charlatans, l'adreſſe des filoux, la vie tranquille & toujours gaie des bergers, forment des tableaux variés qui ne nous laiſſent preſque rien

ignorer ſur les occupations & le caractere des peuples de la domination d'Athènes. Tantôt c'eſt un maître qui ſe plaint de ſes eſclaves qui le ſervent mal, & qui donne à connoître que le joug que leur faiſoient porter les Grecs, n'étoit pas moins peſant que celui dont on charge aujourd'hui les négres dans les colonies européennes des indes occidentales. Tantôt c'eſt un eſclave qui ſe diſpoſe à prendre la fuite pour ſe ſouſtraire aux traitemens barbares qu'il redoute d'un maître cruel & impitoyable.

C'eſt ainſi qu'eſt repréſentée, dans cette partie des Lettres d'Alciphron, la maniere de vivre du peuple de la Grèce, & ſur-tout des habitans de la campagne. On y voit avec une ſorte de ſatisfaction que les plus honnêtes d'entr'eux étoient ſincérement attachés au

culte religieux. La Lettre XLIII eſt un monument de piété filiale & de reſpect envers les dieux. Dans pluſieurs de ces Lettres on retrouve des traits touchans de l'antique ſimplicité des mœurs, qui font oublier que ce ſont des Grecs qui parlent. Ils tranſportent l'imagination à ces tems reculés où la plupart des hommes ne formant dans chaque canton qu'une même famille, plus unie de cœur que d'intérêt, donnerent lieu, par la douceur & l'honnêteté de leurs mœurs, à l'heureuſe fiction du ſiecle d'or.

Les remarques que j'ai ajoutées à ces Lettres, & que j'ai preſque toutes tirées des anciens auteurs grecs, ſervent à expliquer ce qu'Alciphron ne fait que préſenter en paſſant. Il écrivoit ſans doute dans un tems où la plupart de ces uſages étoient encore en vigueur, il

n'étoit pas néceſſaire qu'il en dît davantage. On ſera peut-être plus étonné de quelques traits de conformité entre ce qui ſe paſſoit dans l'Attique & ce que l'on pratique aujourd'hui en Angleterre ; c'eſt que les Athéniens, au moment de faire la guerre, mettoient la preſſe aux matelots, & que les pêcheurs étoient enrôlés de force pour ſervir ſur les vaiſſeaux. On eſt cependant fondé à croire que le peuple étoit auſſi libre à Athènes qu'il l'eſt à Londres.

Les pêcheurs, en racontant leurs aventures, donnent lieu à quantité de détails ſur l'hiſtoire naturelle, qui ſont de tous les tems. On verra que dès-lors l'agriculture n'étoit plus le partage que de la partie la moins conſidérée de la nation. Tous ceux qui pouvoient jouir de leur fortune dans le ſein des villes, abandonnoient le ſéjour

de la campagne, & laiſſoient le ſoin, même l'inſpection de la culture à leurs eſclaves. Il y avoit cependant alors, comme aujourd'hui, quelques propriétaires aiſés qui préféroient les travaux de la vie ruſtique à la diſſipation des villes. C'étoit parmi eux que ſe conſervoient les veſtiges reſpectables des mœurs antiques. Ils avoient des eſclaves, mais ils travailloient avec eux, & leur donnoient l'exemple de s'occuper utilement, juſqu'à ce que la vieilleſſe les réduisît à l'inaction. On voit les attentions que ces bons campagnards avoient les uns pour les autres; l'uſage où ils étoient de ſe donner des feſtins dans certaines occaſions ſolemnelles; les préſens qu'ils ſe faiſoient ſuivant les ſaiſons, & comment ils s'entr'aidoient dans leurs beſoins. Tous ces monumens de l'antiquité grecque ne

méritent-ils pas autant d'être connus que les ſtatues, les édifices, les ruines des temples, & quelques événemens des ſiecles fabuleux que Pauſanias s'eſt appliqué à tranſmettre à la poſtérité, & qui ne ſont intéreſſans que lorſqu'on peut les rapprocher des mœurs & des uſages des nations, de ces faits qui peignent les hommes de la maniere la plus propre à les faire connoître?

Ne ſera-t-on pas bien ſurpris de voir, dans quelques-unes des Lettres qui ſuivent, quelle étoit l'averſion dont étoient pénétrés les meilleurs habitans de la campagne pour ces hommes ſi vantés, ces philoſophes célébres dont les ſyſtêmes ſont encore dignes de l'attention des plus beaux génies de notre tems? Ils regardoient leurs enfans comme perdus pour eux, dès qu'ils s'attachoient à de pareils maîtres, & qu'ils

en adoptoient les idées. Les principes de leur conduite leur paroiſſoient plus dangereux encore que vains & futiles. Etoit-ce groſſiéreté? étoit-ce bon ſens? Il faudroit avoir vécu avec eux pour décider une pareille queſtion.

Des hommes d'une eſpece ſinguliere étoient les pêcheurs ou les marchands de poiſſon, dont la dureté dans le commerce, la groſſiéreté du langage, & le prix qu'ils mettoient à leurs denrées, étoient un ſujet continuel d'étonnement & de plaintes pour le peuple d'Athènes, ſi poli, ſi déſintéreſſé en apparence, & d'une ſociété ſi agréable. C'eſt dans les poëtes comiques dont Athenée nous a conſervé les fragmens, que l'on apprend à connoître ces gens, leurs ruſes dans la vente du poiſſon, & l'eſpece de tyrannie qu'ils exerçoient ſur les acheteurs.

J'en ai déja dit quelque choſe dans les remarques ſur les deux premieres parties de ces Lettres. Ce que j'ajouterai ici ne ſervira qu'à les faire mieux connoître, quoiqu'il ne faille pas oublier que les portraits ſont un peu chargés, ſuivant l'uſage des poëtes comiques de ce tems.

« Je croyois, dit Antiphanes, dans » la piece intitulée *les Jeunes gens*, que » les Gorgones n'étoient qu'une imagi- » nation des tems fabuleux; mais me » trouvant au marché, je n'ai plus douté » de leur exiſtence. Je n'ai eu qu'à » voir un pêcheur pour être pétrifié. » Si jamais j'ai à parler à quelqu'un » d'eux, ce ſera ſans le regarder. J'en » ſuis encore tout ſtupéfait..... J'ai » demandé le prix d'un petit poiſſon; » j'ai voulu en rabattre quelque choſe; » il a gardé un ſilence obſtiné. Or l'au-

» roit cru plongé dans la réflexion la » plus profonde. Enfin j'en ai tiré quel- » que réponſe, mais d'une groſſiéreté » que je n'aurois oſé imaginer. Le plus » grand ſeigneur, le ſatrape le plus » altier, eſt d'un abord moins difficile » qu'un pêcheur de l'Attique en plein » marché ».

Il y avoit une ordonnance de police à Athènes, qui défendoit à tout pêcheur de rafraîchir ſon poiſſon en jettant de l'eau deſſus. Ainſi on prévenoit la fraude qu'il pouvoit commettre en vendant du poiſſon corrompu ou gardé trop long-tems, parce qu'étant deſſéché à l'air, on connoiſſoit d'abord s'il étoit frais ou non. Ceux qui l'avoient tenu à un trop haut prix, & qui ne l'avoient pas vendu aſſez promptement, trouvoient un moyen ſingulier d'éluder la loi. Deux pêcheurs feignoient de prendre

querelle & de ſe battre. L'un des deux tomboit auſſi-tôt entre les deux tas de poiſſons, comme s'il eut été évanoui à la ſuite des coups qu'il avoit reçus. On couroit chercher de l'eau pour lui en jetter au viſage & ſur le corps, afin de le tirer de l'évanouiſſement ; on feignoit de l'en inonder, mais à peine en recevoit-il quelques gouttes. Les flots étoient dirigés de droite & de gauche ſur le poiſſon dont il étoit environné, qui ſe trouvoit rafraîchi par ce moyen. Ils uſoient de cette ſupercherie, pour n'être pas obligés de remporter le poiſſon qui paroiſſoit deſſéché & hors de l'eau depuis un certain tems, ainſi que l'ordonnance les y contraignoit.

Il falloit que ce commerce fût bien important à Athènes, à en juger par toutes les précautions que l'on prenoit pour arrêter les fraudes qui s'y commet-

toient. Outre les magiſtrats chargés de veiller à la police des marchés, il y avoit des inſpecteurs en-ſous-ordre qui étoient cenſés avoir l'œil ſur tout ce qui ſe paſſoit. Les pêcheurs étoient obligés de vendre leur poiſſon étant debout, ſans avoir la permiſſion de s'aſſeoir. Le prix de chaque eſpece de poiſſons, fut fixé pendant un certain tems, on ne pouvoit le mettre ni au-deſſus, ni au-deſſous : un marchand qui auroit contrevenu à cette loi, eût payé l'amende. Cette ordonnance ne ſubſiſta pas long-tems ; on laiſſa la liberté de le vendre ce que l'on pourroit, mais avec cette reſtriction, que ſi on le donnoit au-deſſous du prix que l'on y avoit d'abord fixé, on ſeroit puni, afin que toute perſonne, fût-ce un enfant, une vieille imbécille, ou un eſclave ignorant, ne puſſent être trompés. C'eſt

ainſi que s'exprime le poëte Alexis. (*Voyez Athenée, liv. 6.*)

Les richeſſes inépuiſables de la mer fourniſſant en abondance au peuple de l'Attique une nourriture ſaine & délicate, il étoit très-eſſentiel que la vente en fût reglée par les loix, ſurtout relativement au peuple. Il n'en étoit pas de même des gens riches, ils avoient des pêcheurs affidés qui leur apportoient directement les plus beaux poiſſons. On a vu dans les Lettres des courtiſannes, combien ils étoient recherchés, même pour les repas les plus fins & les plus élégans. C'étoit à ce prix que quelques pêcheurs opulens, ſéduits par l'exemple des citoyens voluptueux, achetoient des faveurs qui leur faiſant négliger leur travail & le ſoin de leur famille, les conduiſoient promptement à l'indigence.

Il n'eſt pas étonnant que des gens auſſi avides & d'un commerce auſſi groſſier que le ſont repréſentés la plupart des pêcheurs, ſe déterminaſſent ſi aiſément à quitter une profeſſion honnête, pour ſe livrer à la piraterie & à tous ſes haſards. Les mœurs des Grecs actuels ne ſont pas aſſez changées, malgré la différence qu'y peut mettre le gouvernement ſous lequel ils vivent, pour que l'on ne retrouve plus parmi eux les principaux traits caractériſtiques que je viens d'indiquer, d'après les anciens auteurs qui ont parlé de ceux de leur tems. Beaucoup de grecs modernes s'exercent à la pêche, un plus grand nombre encore à la piraterie. Il ne reſte plus dans les campagnes qu'un très-petit nombre de ces honnêtes cultivateurs qui ſubſiſtent du fruit de leurs travaux, & qui en font

quelque

quelque commerce d'exportation.

S'il eſt donc poſſible de trouver encore dans ce pays des veſtiges de l'antique ſimplicité des premiers tems ; c'eſt dans quelqu'habitation reculée, ſi loin des regards des miniſtres du deſpotiſme, qu'elle en ſoit comme ignorée. Peut-être y reconnoîtroit-on quelques traits de cette ſage humanité, de ces vertus ſimples & touchantes qui firent autrefois l'admiration du ſcythe Anacharſis. Il avoit cherché en vain dans les villes de la Grèce les plus floriſſantes, cette ſageſſe tant vantée, que l'on diſoit avoir fixé ſon trône dans cet heureux pays. Il ne la reconnut ni dans les longs diſcours des philoſophes, ni dans leur conduite, ni dans leurs ſophiſmes & leurs contradictions mutuelles. Il n'eſpéroit plus y rien rencontrer qui répondît à la grande idée

qu'il s'en étoit faite, lorſqu'étant arrivé par haſard à une grande bourgade d'Achaïe ou de Laconie, que l'on appelloit alors Kéné, & dont la ſituation eſt tout-à-fait ignorée, il y trouva un homme de bien, un vrai ſage : ſon nom étoit Muſon : il ne ſavoit autre choſe que bien adminiſtrer ſes affaires domeſtiques, cultiver la terre avec ſoin, reſpecter les loix du mariage, & élever ſes enfans dans l'exercice de la vertu. Ce ſpectacle nouveau charma le ſcythe; il ne s'inquiéta plus de chercher une ſageſſe qui ne conſiſtoit que dans des paroles vaines, puiſqu'il la trouvoit dans les effets. Il paſſa quelque tems à admirer ſes hôtes, & à jouir de la douceur de leur ſociété. Il étoit prêt à partir, lorſque l'honnête habitant de Kéné lui dit : C'eſt ainſi, cher Anacharſis, que j'ai vécu & que je vivrai;

doit-on pour cela me qualifier de ſage ! ſi l'on a raiſon, je ne vois pas comment tous les hommes ne ſont pas également dignes de ce nom. Il n'en dit pas plus, & le ſcythe n'en admira que davantage la richeſſe des œuvres & l'économie des paroles du grec. (*Maxime de Tyr, Diſſert. 15.*)

On trouvera dans la ſuite de ces Lettres quelques tableaux auſſi intéreſſans que celui dont le ſage Muſon eſt le perſonnage principal. Si les autres ne le ſont pas autant, ils n'en ſeront pas moins curieux, à les conſidérer du côté des uſages antiques dont ils rappellent le ſouvenir. Ils me paroiſſent autant d'idylles ou d'éclogues. Les mêmes idées fournirent au poëte de Syracuſe, aux grecs Bion & Moſchus, à l'immortel Virgile, la matiere de ces poéſies charmantes où ils décrivent les

travaux & les plaiſirs de la campagne. Alciphron les a variés davantage, & quoiqu'il n'ait écrit qu'en proſe, l'élégance de ſon ſtyle, la préciſion avec laquelle il peint les objets, le rendent digne de marcher à la ſuite des poëtes célébres que je viens de citer.

LETTRES

SUR LES MŒURS DES PEUPLES DE LA GRÈCE.

LETTRE PREMIERE.

EUDIUS à PHILOSCAPHE.

ENFIN la mer vient de s'applanir par un calme heureux. La tempête duroit depuis trois jours : Borée qui ſouffloit avec violence des promontoires ſur la mer, la rendoit impraticable, & d'un aſpect effrayant. Une triſte obſcurité répandue au large, ne ſembloit éclairée que par l'écume blanchiſſante des flots, qui ſe briſant les uns ſur les autres & contre les rochers, préſentoient ſur ſa ſurface inégale, un mélange confus des ténébres & de la lumiere. Il ne nous étoit pas poſſible de rien faire. Retirés dans des cabanes ſur le rivage, nous n'étions

occupés qu'à nous garantir de la rigueur du froid, en faiſant du feu avec quelques morceaux de chêne, que les conſtructeurs de barques avoient abandonnés. Enfin, le quatriéme jour, vraiment fait pour les alcyons (1), tant l'air étoit ſerein, eſt devenu pour nous une ſource de biens. Auſſi-tôt que le ſoleil levant a éclairé la mer de ſes premiers rayons, nous nous ſommes hâtés de mettre à l'eau l'eſquif que la violence des flots nous avoit obligés de tirer à terre. Nous étant avancés à quelque diſtance du rivage, nos filets ont été bientôt tendus. Quelle abondance de poiſſons s'eſt trouvée priſe tout d'un coup! elle étoit ſi conſidérable, que la peſanteur entraînoit ſous l'eau le liége des filets. Les pourvoyeurs attendoient ce moment, & ayant pris chacun leur charge, qu'ils ont payée comptant, ils ont gagné la ville. Nous avons eu de quoi fournir à tous, & il nous reſte aſſez de petits poiſſons pour nourrir nos femmes & nos enfans pendant

pluſieurs jours, au cas qu'une nouvelle tempête nous empêchât de travailler.

NOTE.

(1) *Les alcyons.* Ariſtote (*lib. 5, Animal.*) dit que l'alcyon a coutume de pondre aux environs du ſolſtice d'hiver; ſi les jours ſont ſereins dans ce tems, on les appelle des jours d'alcyons. Cette belle température duroit quelquefois ſept jours avant le ſolſtice, & autant après. Ariſtote cite à ce ſujet le poëte Simonide qui en tire le ſujet d'une comparaiſon : « Comme lorſque » dans le ſolſtice d'hiver, le puiſſant Jupi» ter donne quatorze jours d'un ciel beau » & ſerein; cette température extraordi» naire & ſi douce pour la ſaiſon, eſt re» gardée comme la nourrice ſacrée de l'al» cyon au plumage éclatant de diverſes » couleurs ». Pline (*Hiſt. nat. l. 10, c. 32*) dit que les alcyons font leurs nids au commencement du printems, & qu'on les voit ſur la mer environ quatorze ou quinze jours avant la tempête, tems qui ſuffit à la ponte & à l'incubation de leurs œufs, ainſi qu'à

faire éclore les petits. Ce nid eſt de forme ronde, compoſé d'algue marine, & d'une eſpece de gomme ou réſine que l'on croit extraite de l'écume de la mer. Quelques marins ajoutent à la deſcription donnée par Pline, que le nid des alcyons eſt blanc, tranſparent, pétri comme un vaſe d'argile, très-uni & très-léger; qu'il eſt compoſé de goëmon ou algue marine qui a une très-bonne odeur: ſelon eux, cet oiſeau tire ſon nid de l'endroit où il a été conſtruit, juſqu'au bord de la mer, & lorſqu'il vient un vent de terre, il éleve une aîle qui lui ſert de voile, & le porte au large. Plutarque (*Traité de l'amour & charité naturelle*, *ff.* 2) en parle un peu différemment: « L'oiſeau de mer, que l'on nomme alcyo-» ne, ſe ſentant pleine, compoſe ſon nid, » amaſſant les arrêtes du poiſſon que l'on » appelle l'aiguille de mer, & les entre-» laçant l'une parmi l'autre, en tiſſant en » long les unes avec les autres, en forme » ronde & longue, comme eſt un verveu » de pêcheur, & l'ayant bien diligemment » lié & fortifié par la liaiſon & fermeté de » ces arrêtes, elle le va expoſer au battement » du flot de la mer, afin qu'étant battu tout

» bellement & preſſé, la tiſſure de la ſuper-
» ficie en ſoit plus dure & ſolide, comme
» il le fait, car il devient ſi ferme, que l'on
» ne le ſauroit fendre ni avec fer, ni avec
» pierre : & qui eſt encore plus eſmerveil-
» lable, l'ouverture & embouchure dudit
» nid eſt ſi proportionnément compoſée à
» la meſure du corps de l'alcyone, que
» nul autre, ni plus grand, ni plus petit
» oiſeau n'y peut entrer, non pas la mer
» même, comme l'on dit, ni la moindre
» choſe du monde ».

Si jamais on eſt à portée de faire des obſervations plus exactes ſur l'alcyon, on jugera quelle deſcription de celles que je viens de rapporter, mérite la préférence.

Je ne crois pas que les nids d'oiſeaux dont les Chinois font tant de cas, & qui ſont compoſés par de petites hirondelles, ſoient les mêmes que les nids d'alcyons dont il eſt ici queſtion ; ceux que l'on ramaſſe ſur les côtes de la Cochinchine, & autour de quelques-unes des iſles Mariannes, ſont adhérens aux rochers contre leſquels ils ont été fabriqués.

L'alcyon des anciens étoit bleu céleſte ſur le dos & une partie des aîles, avec quel-

ques plumes pourpres & blanches à l'extrêmité des aîles & de la queue; un peu plus grand que le moineau, ayant le col grêle & élevé; telle eſt la deſcription qu'en donne Pline, qui a quelque rapport avec celle que les naturaliſtes donnent de l'alcyon moderne, autrement appellé martin-pêcheur; auquel cependant il me paroît difficile d'attribuer toutes les merveilles que l'on raconte de l'alcyon des anciens. Ainſi, il reſte à ſavoir ſi l'hiſtoire des alcyons eſt vraie ou fabuleuſe; il y a deux mille ans au moins que l'on en parle, ſans que la choſe ait pu être exactement vérifiée.

LETTRE II.

GALÉNUS à CYRTON.

Nos peines ſeront donc toujours perdues pour nous, ami Cyrton. Sans ceſſe expoſés pendant le jour à toute l'ardeur du ſoleil, nous paſſons encore la nuit à courir les mers à la lueur des flambeaux, pour multiplier les produits de la pêche. C'eſt bien de nous que l'on peut dire que

nous travaillons en vain à remplir le tonneau des Danaïdes. A peine nous laiſſe-t-on pour nourriture les coquillages les plus communs (1); le maître ſe réſerve les poiſſons & tout le profit de la vente. Il ne ſe contente même pas de ce que nous lui envoyons; il vient ſans ceſſe viſiter nos barques pour s'aſſurer de notre fidélité. Nous lui avions dépêché dernierement du port de Munichia (2), le jeune Hermon, pour lui porter ſes proviſions ordinaires; il le chargea de nous ordonner de lui pêcher des éponges (3) & de cette laine de mer (4) que l'on a tant de peine à trouver dans le golfe d'Eurinome (5). Il ne s'étoit pas encore aviſé de nous ſurcharger de ce travail extraordinaire. Auſſi Hermon, abandonnant la charge & les poiſſons, s'eſt retiré ſans nous rien dire, à Leſbos, où il s'eſt mis de ſociété avec quelques pêcheurs de Rhodes. Notre maître perd un jeune eſclave que ſa dureté fait fuir, & nous regrettons un fidéle compagnon de nos travaux.

NOTES.

(1) *Les coquillages les plus communs.* Le texte porte des orties de mer & des huîtres appellée *pélores*. Athenée (*liv. 3*) entre dans quelque détail ſur la nourriture que l'on tiroit de ces coquillages & de leur effet ſur le corps humain. Les orties de mer paſſoient pour être purgatives; les pélores étoient difficiles à digérer, mais fourniſſoient de bons ſucs. Le poiſſon ou coquillage auquel on donne le nom d'*ortie de mer*, n'a rien de ſemblable à la plante terreſtre du même nom. Ariſtote (*Hiſtoire des animaux, liv. 5, chap. 16*) diſtribue les orties de mer ſous deux genres; celles qui demeurent fixes dans un endroit quelconque, comme les plantes, & celles qui changent de place. M. de Réaumur, (*Mém. de l'Acad. des Sciences, 1710*) qui a obſervé au moins auſſi exactement qu'Ariſtote, dit qu'il n'a vu aucune eſpece de ces petits animaux qui n'eût quelque mouvement, les orties mêmes, qui paroiſſent attachées ſur des pierres, ont un mouvement progreſſif, mais ſi lent, qu'on ne peut le comparer qu'à

celui d'une aiguille d'horloge ; à peine parcourent-elles un pouce ou deux dans une heure. L'illuſtre académicien dit que le nom de *culs-d'ânes* ou *culs-de-chevaux* qu'on leur donne ſur les côtes de Poitou & ſur celles de Normandie, leur convient mieux que celui d'orties, attendu qu'elles reſſemblent beaucoup à la partie indiquée de ces quadrupédes. Pline en parle (*Hiſt. natur. ch. 45, liv. 10*) & en fait une eſpece mitoyenne entre la plante & l'animal ; quoiqu'il ſemble ſe contredire lui-même en leur attribuant un inſtinct marqué pour ſaiſir leur proie, & un mouvement ſpontané qui ne peut convenir qu'à l'animal.

(2) *Du port de Munichia*, petit port de l'Attique, à l'extrêmité de la grande muraille du Pyrée, bâtie par les conſeils & les ſoins de Thémiſtocle, lorſqu'il projettoit d'anéantir la puiſſance des Lacédémoniens, & de leur ſubſtituer les Athéniens dans le gouvernement de la Grèce. On l'appelle aujourd'hui *Macina*, & il eſt preſqu'entierement comblé par les ſables qui s'y ſont accumulés. Ce port étoit à l'embouchure de l'Iliſſus, dans le golfe Saro-

nique, aujourd'hui *golfo d'Egina*, entre l'Attique & le Péloponnèſe. Son nom lui venoit de Munichus, prince qui avoit fait autrefois bâtir dans cet endroit un temple à Diane, qui fut ſurnommée pour cela *Munichienne*. Voyez *Pauſanias*, *l. 1. c. 1.*

(3) *Pêcher des éponges.* La pêche des éponges paroiſſoit aux eſclaves qui y étoient employés, le plus dur & le plus dangereux de leurs travaux. Ils étoient obligés d'aller les arracher des rochers auxquels elles tenoient. Ils les regardoient comme des corps animés qui ſe retiroient à l'approche de la main qui ſe préſentoit pour les enlever; mouvement qui leur cauſoit de l'effroi. On ne ſavoit pas alors que l'éponge eſt une ſorte de plante marine dont les cavités ſervent à loger des animaux de différentes eſpeces, & ſur-tout une quantité de polypes qui ſe contractent à l'approche de la main, & qui, lorſqu'ils ſont preſſés, rendent une ſorte de liqueur que les pêcheurs grecs croyoient être le ſang de l'éponge. On ne devine pas pourquoi ils regardoient ce ſuc comme mortel. Il avoit pu ſe faire encore que quelques monſtres marins ſe

faſſent trouvés dans les cavités des rochers autour deſquels ſe faiſoit la pêche des éponges, & qu'ils euſſent attaqué quelques pêcheurs, qui en avoient fait le rapport à leurs camarades, ce qui les avoit effrayés au point de leur faire regarder cette pêche, comme le travail le plus rude & le plus périlleux auquel on pût les expoſer. On ſait aujourd'hui que les éponges ne ſont que des eſpeces de corallines ou de tubes creux, deſtinés à loger dans la mer une multitude de petits animaux inconnus, ſur-tout de polypes, qui par les différentes inflexions qu'elles forment, & le volume qu'elles prennent, donnent des figures très-variées, mais qui par elles-mêmes n'ont ni ſentiment, ni mouvement. On peut voir au ſujet des éponges, le chapitre 11 du 31e livre de Pline.

(4) *Laine de mer.* Il eſt probable que la laine de mer dont parle Alciphron, eſt ce fil ou cette ſoie que l'on ramaſſe ſur les pinnes marines, eſpeces de coquillages larges & plats que les anciens appelloient les pantoufles des déeſſes de la mer, & auxquels les pêcheurs, outre le nom de *pinnes*, donnent encore ceux de *plumes* & de *na-*

cres. On les pêche en divers endroits des côtes de la Méditerranée, ſur les rivages de la Sicile, & ſans doute dans les mers qui bordent les iſles & le continent de la Grèce. Ces coquillages ſont bivalves & du genre des moules; ce qui les rend recommandables, ſont les fils ou poils longs de cinq à ſix pouces qui croiſſent en houpe à l'extrêmité oppoſée à la charniere qui unit les deux parties du coquillage. (Voyez *les Mém. de l'acad. des Sciences, an. 1717, pag. 177.*) On croit que cette houpe ſert à attacher les coquillages au rocher auquel il tient. Pour l'en tirer, il faut pénétrer ſouvent juſqu'à trente pieds de profondeur ſous l'eau; & on ſe ſert d'un inſtrument appellé crampes, fait en forme de fourche, qui a deux branches perpendiculaires au manche, qui, en ſe rapprochant, accrochent le coquillage, & l'enlevent. M. de Réaumur a reconnu que la pinne marine, ainſi que la moule, filoit elle-même les fils ou la ſoie dont eſt compoſée la houpe qui la décore. Elle eſt précieuſe, plus pour ſa rareté que pour l'uſage que l'on en fait; mais qui devoit être d'un grand prix avant que la ſoie ne fût auſſi commune qu'elle l'eſt à

préſent. J'ai vu des bas & des gants de pinne marine faits en Sicile, d'une couleur jaune, mêlée de filamens bruns & verdâtres, que l'on aſſuroit être très-propres à garantir des plus grands froids. On croit que ces houpes étoient connues par les anciens ſous le nom de *biſſus*; ou plutôt qu'ils donnoient ce nom général à la laine marine, ainſi qu'au coton, à la ſoie & aux autres productions rares propres à être filées. La houpe de pinne marine doit être conſervée dans un endroit frais & humide, juſqu'au moment où on la carde pour en ſéparer toutes les impuretés qui y ſont attachées. On la file enſuite comme la ſoie; elle eſt moins liſſe, & conſerve toujours une eſpece de duvet qui contribue à la chaleur que procurent les bas qui en ſont fabriqués. On la travailleroit de même que la ſoie & le coton, & on en feroit des étoffes ſi on en avoit en quantité ſuffiſante.

(5) *Le golfe d'Eurinome.* Je n'ai pas pu découvrir où étoit ſitué ce petit golfe. Homère (*Iliad. l. 18*) dit qu'Eurinome étoit fille de l'Océan; ce fut elle avec la belle Thétis qui reçurent Vulcain, lorſque ſa mere, honteuſe d'avoir mis au monde un

fils ſi mal fait, le précipita dans la mer. J'ai déja remarqué qu'Héſiode, dans ſa théogonie, avoit dit qu'Eurinome étoit la mere des graces. Cette déeſſe avoit un temple en Arcadie, à douze ſtades de Phigalie, que l'on n'ouvroit qu'une fois l'an pour y faire des ſacrifices. Pauſanias, qui ne s'y trouva point au jour marqué, ne put voir la ſtatue de la déeſſe, que les Phigaliens lui dirent être celle d'une femme très-belle de la ceinture en haut, reſſemblant à un poiſſon de la ceinture en bas; que la ſtatue étoit liée avec des chaînes d'or. Pauſanias, qui paroît n'avoir voyagé que pour voir des ſtatues, & non pour s'inſtruire des mœurs & des uſages de la Grèce, nous dit cependant que ces Phigaliens étoient ſi adonnés à l'ivrognerie, que les tavernes étoient leur ſéjour ordinaire, au point qu'ils avoient coutume de louer leurs maiſons & leurs femmes aux étrangers qui paſſoient par leur pays. (*Pauſanias*, *liv.* 8.)

LETTRE III.

Glaucus à Galathée.

Que l'on eſt heureux d'habiter la terre! Son ſéjour n'eſt ſujet à aucuns dangers. C'eſt avec raiſon que les Athéniens l'ont ſurnommée *anéſidore* (1); ſes dons fourniſſent ſans ceſſe de quoi conſerver la vie & la ſanté de ceux qui la cultivent. Il n'en eſt pas ainſi de la mer; on ne la parcourt qu'à travers mille périls; j'en parle d'après une longue expérience.

Un jour que je portois des poiſſons à vendre, paſſant par le Pécile (2), j'entendis un de ces hommes que l'on y voit ſans ceſſe, pieds nuds, & le teint pâle, récitant des vers, & déclamant contre le triſte ſort des gens de mer (3). Ces vers étoient d'un certain Aratus (4), habile dans l'aſtronomie. Autant qu'il m'en ſouvient, il diſoit que l'intervalle de la vie à la mort n'étoit que d'une planche fort mince.

Devenons ſages à nos dépens, chere épouſe; & quoique notre carriere ſoit déja avancée, évitons la mort qui s'approche. Nous avons des enfans; notre état d'indigence ne nous permet pas de leur aſſurer une fortune aiſée: mais nous pouvons les ſouſtraire à l'avidité des flots, & aux dangers de la mer. Elevons-les aux travaux de l'agriculture (5); ils y paſſeront une vie tranquille & exempte des craintes continuelles attachées à la navigation.

NOTES.

(1) *ANÉSIDORE.* J'ai conſervé le terme grec qui me paroît inventé exprès pour déſigner la bonté & l'abondance des productions de la terre. Ce terme eſt formé des mots ανημι ou ανω, *je donne, je fournis*, & ζειδωρος, *fertile*, d'où on a formé ζηδωρος, terme fait pour peindre l'heureuſe fertilité de la terre. En ſuivant l'idée que donne Alciphron au pêcheur Glaucus, j'aurois dû traduire le terme *anéſidore* par les mots généreuſe & bienfaiſante; car il ſignifie

proprement qui donne la vie & les denrées néceſſaires à l'entretenir. Les Grecs regardoient l'Attique comme la premiere terre qui les eut fournies aux hommes. Xénophon (*de Redit. Athen.*) parlant du ſol de l'Attique, aſſure qu'il eſt de la plus grande fertilité dans tout ce que l'on peut deſirer pour la nourriture & l'agrément de la vie, & que les richeſſes de la mer ne le cédent en rien à celles de la terre. Cependant, lors de la plus forte population & du plus grand luxe d'Athènes, ſon territoire ne pouvoit pas fournir aſſez de grains pour la nourriture de ſes habitans, il falloit en tirer de l'Aſie-mineure & de l'Egypte. On a vu plus haut (*Diſc. ſur les Courtiſannes, part.* 1) que les gratifications de bleds que faiſoient aux Athéniens les princes étrangers, leur étoient fort agréables. L'Attique a encore quelque réputation de fertilité; elle fournit au commerce des ſoies, des huiles, des cuirs, des maroquins, que les étrangers chargent au port d'Athènes; ſes bois produiſent une quantité d'avellanéde, eſpece de noix de galle que les Vénitiens enlevent & tranſportent en Italie, où elle eſt employée à préparer les cuirs dans les tanneries.

(2) *Le pécile.* De tous les différens portiques dont la ville d'Athènes étoit décorée, le pécile étoit le plus magnifique, celui que l'on appelloit le portique par excellence, pour le diſtinguer de tous les autres. Dans les beaux jours d'Athènes, les plus fameux peintres y repréſentoient à l'envi les actions mémorables des grands capitaines de la république. Polignote, peintre célèbre, y fit des chef-d'œuvres, pour leſquels il ne voulut point d'autre récompenſe que la gloire de les avoir faits. L'habitude où étoit Zénon d'y aſſembler ſes diſciples, & d'y faire ſes leçons contribua encore à la célébrité de ce portique. Ces philoſophes portoient d'abord le nom de Zénoniens, qu'ils changerent en celui de Stoïciens, qui leur fut donné du mot *ſtoa*, portique, parce qu'on les y voyoit ſans ceſſe. Sans doute qu'il y avoit au pécile place pour tout le monde, & que la morgue philoſophique n'en banniſſoit pas les divertiſſemens publics. Apulée remarque que les Athéniens y venoient voir les baladins qui s'exerçoient à ſauter & à faire des tours d'adreſſe. Cette coutume s'eſt conſervée juſqu'à préſent, on y donne en-

core de ces ſpectacles pendant le bairam des Turcs.

(3) *Pieds nuds, le teint pâle.* La peinture que fait le pêcheur Glaucus de celui qui récitoit ces vers, indique ou un ſtoïcien ou un pithagoricien. Théocrite (*Idil.* 14) tire un ſujet de comparaiſon d'un pithagoricien qui s'étoit préſenté pâle & nuds pieds. Les ſtoïciens qui faiſoient profeſſion d'une grande auſtérité de mœurs, ſe montroient ſans doute autant qu'il étoit en eux, ſous cet extérieur qui en impoſoit au public. Ariſtophane, dans la comédie des *Nuées*, fait demander à un jeune homme qui veut ſe mettre ſous la diſcipline de Socrate, auquel de ſes diſciples il reſſemblera, on lui répond que ce ſera au pâle & maigre Chéréphon (ami zélé de Socrate). Hélas, dit-il, je ſerai donc alors au moins à demi-mort! Comme tous les philoſophes n'étoient pas du même goût, ils étoient ſans ceſſe occupés ou à ſe décrier, ou à ſe plaiſanter les uns les autres. Ceux qui étoient reſtés attachés aux aiſances de la vie, diſoient que ces philoſophes étoient nés pour la perte des cordonniers. Ariſtippe diſoit plaiſamment à un certain Si-

mon, cordonnier ou corroyeur, qui avoit des prétentions aux honneurs philoſophiques, & qui lui reprochoit ſon luxe : « Ne vois-tu » pas que me ſervant de ſouliers, je fais » le bien de ta profeſſion, tandis qu'Antiſ- » thène & ſes ſemblables qui marchent nuds » pieds, & qui invitent les autres à en » faire autant, te cauſent un préjudice réel ». Ce Simon, quoique moins connu qu'Ariſtippe, n'étoit pas ſans mérite, à en juger par ce qu'en dit Xénophon dans une de ſes lettres, où il le loue de ſon attachement à la doctrine de Socrate, & de ſa conſtance à ſuivre ſon métier. Il le mettoit fort au-deſſus de ces philoſophes oiſifs & vains, qui croyoient avoir bien employé le tems qu'ils avoient perdu à débiter leurs ſophiſmes.

(4) *Aratus.* Ce poëte étoit de Cilicie; il a compoſé un poëme ſur les phénomenes, qui nous reſte. Il vivoit environ 300 ans avant l'ere chrétienne. Homère (*Odyſ. l. 11*) parle de même des dangers de la navigation. Stobée (*Serm. 67 de navigatione & naufragio*) rend ainſi la penſée d'Aratus : *Modicum lignum mortem prohibet.* Anacharſis n'avoit pas exprimé moins heureuſement

reuſement la même idée, en diſant que ſur mer l'intervalle entre la vie & la mort n'eſt que de trois ou quatre doigts. Il n'eſt pas étonnant que dans des ſiecles où l'art de la navigation étoit encore à ſa naiſſance, & où il n'avoit pas d'utilité plus marquée que la pêche, on n'en conſidéra que les dangers qui ſont bien encore les mêmes, mais avec plus de moyens de s'y ſouſtraire. Qu'auroient dit les philoſophes & les poëtes de ces tems reculés, s'ils euſſent eu une idée des mers glaciales, des tempêtes des mers du Japon, des brumes & des vents des mers auſtrales, & de tous les dangers que l'intérêt du commerce fait braver aujourd'hui! eux qui regardoient la dixiéme partie des hommes qui s'adonnoient à la navigation, comme deſtinés à être la proie des flots. *Fluctus decumanus*, τριχυμία.

(5) *Travaux de l'agriculture.* L'agriculture, dit Xénophon dans ſes *Economiques*, eſt une occupation convenable aux hommes les plus honnêtes, quel que ſoit leur état. La régularité de la conduite & les plaiſirs de l'eſprit en paroiſſent inſéparables. Elle occaſionne l'exercice du corps néceſſaire à

l'homme libre, ainſi que l'augmentation de ſes biens. On ſe nourrit de ſes productions ; ce qui en reſte ſuffit au culte des dieux, & même à ſe procurer les choſes d'agrément. Les fruits de la terre & le produit du bétail que l'on éleve, ſont une ſource féconde d'une aiſance honnête. (Voyez *Stobée, Serm. 54 de agricultura, quòd bona ſit.*) Nous verrons dans la ſuite que tous les Grecs ne penſoient pas de même.

LETTRE IV.

CYMOTHUS à TRITONIDE.

AUTANT il y a de différence entre la terre & la mer, autant il y en a entre ceux qui habitent les villes & les bourgs, & nous qui ſommes livrés aux travaux de la mer. Les uns, établis dans les villes, ſont admis au gouvernement de la république ; les autres, occupés à la culture de la terre, tirent de leurs champs les fruits néceſſaires à leur nourriture. Mais pour

nous, dont l'eau eſt l'élément, ſemblables aux poiſſons qui ne peuvent reſpirer au grand air, il ne nous eſt pas permis de vivre ſur la terre.

Que vous eſt-il donc arrivé, ma femme? vous abandonnez le rivage & vos fuſeaux pour courir à la ville, & célébrer les fêtes de Bacchus (1) avec les femmes des riches citoyens d'Athènes. En vérité, ce n'eſt ni penſer, ni agir ſagement. Ce n'eſt pas-là l'éducation que vous avez reçue dans l'iſle d'Egine (2) où vous êtes née; ce n'eſt pas à ces conditions que votre pere vous a mariée avec moi. Si vous aimez la ville, partez, je vous dis adieu. Si les occupations de la mer vous plaiſent davantage, revenez à votre mari; c'eſt le parti le plus ſage que vous puiſſiez prendre; mais il faut oublier pour toujours les ſpectacles ſéduiſans & les fêtes de la ville (3).

NOTES.

(1) *Les fêtes de Bacchus.* Il eſt queſtion

ici des oſcophories & des lénéennes. Les premières ſe célébroient en portant avec pompe dans les rues d'Athènes des pampres garnis de raiſins; les ſecondes étoient remarquables par le bruit & le mouvement qu'elles occaſionnoient. J'ai déja parlé des oſcophories dans la note premiere ſur la Lettre XXV de la premiere partie, & des autres dans la note 11 ſur la Lettre IV. Les Grecs, & ſur-tout les habitans de l'Attique ne ſe croyoient heureux qu'autant qu'ils pouvoient aſſiſter aux ſpectacles qui faiſoient partie de ces fêtes. Ils préféroient ce plaiſir même aux aiſances de la vie; au moins c'eſt ce qui leur eſt reproché dans une lettre d'Hyppolochus à Lyncée. (*Athenée, l. 4.*)

(2) *Egine.* Voyez ſur cette iſle la note 9 de la Lettre IV, premiere partie.

(3) *Il faut oublier pour toujours.* Ce pêcheur développe ici toute la dureté du caractere des gens de ſon état, qui ne reſſembloit en rien à celui des autres Grecs, ſi attachés à leurs fêtes nationales. Il n'y a jamais eu de peuples chez qui les myſteres fuſſent en plus grande vénération que chez

les Athéniens : ils s'y célébrerent pendant plus de deux mille ans avec une pompe très-propre à entretenir le reſpect que l'on avoit pour eux. C'eſt principalement à cette cauſe que l'on attribue la douceur, la politeſſe, la vivacité, la gaieté & cet eſprit d'urbanité qui diſtinguerent toujours les Athéniens des autres peuples de la Grèce. Les myſteres, dit Epictete, ont été établis pour régler la vie de l'homme, & en écarter les déſordres.

J'ajouterai ici quelques obſervations au ſujet des myſteres ou cérémonies religieuſes de la Grèce, ne prévoyant pas avoir l'occaſion d'en parler encore, dans la ſuite de mes remarques ſur les Lettres d'Alciphron.

Plutarque, qui va plus loin qu'Epictete, ne borne pas l'utilité des myſteres, ſeulement aux avantages qui pouvoient en réſulter pour ceux qui y étoient attachés dans cette vie. « Ils ont tous, dit-il au *Traité des Oracles*, » rapport à l'état de l'ame après » la mort; ce qu'ils repréſentent aux yeux » du vulgaire, n'eſt qu'une image obſcure » & foible des beautés dont la contempla- » tion eſt réſervée à ceux qui ont été ver- » tueux ici bas ». Cette idée eſt ſublime,

& l'on eſt d'autant plus fondé à la croire conforme en tout au ſentiment intime de Plutarque, que dans une circonſtance où ſon cœur devoit s'exprimer avec la plus grande ſincérité; lorſqu'il conſole ſa femme de la perte commune qu'il venoit de faire par la mort de leur fille, il lui dit expreſſément (*ff. 9*): « Le peuple s'imagine qu'après » la mort il ne reſte rien de l'homme, qu'il » n'y a pour lui ni biens ni maux; vous » ſavez le contraire; une tradition qui » nous a été fidélement tranſmiſe par nos » ancêtres, nous a imbus d'une doctrine » bien différente. D'ailleurs, initiés aux myſ» tères de Bacchus, témoins de ces céré» monies religieuſes, ne ſommes-nous pas » perſuadés de ces grandes vérités, que » l'ame eſt incorruptible, & qu'il y a une » vie future ». Denis d'Halicarnaſſe, qui vivoit plus d'un ſiecle avant Plutarque, quoique né grec, ainſi que lui, n'avoit pas autant de reſpect pour les myſteres d'Athènes. Soit qu'il voulût plaire aux Romains, pour leſquels il écrivoit, dans un tems où leur puiſſance étoit à ſon plus haut période, ſoit que la vérité lui arrachât l'aveu de ſes ſentimens: « Que l'on ne penſe pas, dit-il,

(*liv.* 2) » que j'ignore que quelques fables
» des Grecs ont leur utilité ; les unes, en ce
» qu'elles repréſentent les opérations & les
» effets de la nature ſous différentes allé-
» gories ; les autres, en ce qu'elles ont été
» inventées pour conſoler les hommes dans
» le malheur, pour les délivrer des trou-
» bles de l'eſprit & des vaines terreurs ;
» ſans altérer la pureté de leurs ſentimens,
» ou pour quelqu'autre but également utile ;
» je ſais ces choſes auſſi-bien qu'un autre,
» mais je n'en parle qu'avec précaution ....
» car les avantages qui réſultent de ces opi-
» nions ne peuvent tourner qu'au profit de
» ceux qui ont découvert les premieres cauſes
» qui leur ont donné cours. Or, qu'il y en
» a peu qui ſoient capables de s'élever à
» cette ſublime philoſophie ! Le vulgaire,
» qui s'en tient à la ſurface des choſes, prend
» tout à ſon déſavantage ; car ou il mépriſe
» des dieux qu'on lui repréſente auſſi vils
» & auſſi malheureux que lui, ou il ſe livre
» ſans ſcrupule & ſans remords à tous ſes
» penchans, quelque déréglés qu'ils ſoient,
» parce qu'on lui dit que ſes dieux s'aban-
» donnent aux mêmes excès. Mais il faut
» laiſſer ces conſidérations à ceux qui en

» ſont l'objet particulier de leurs ſpécula-
» tions, les ſéparant du reſte de la philo-
» ſophie ». Il me ſemble que la réflexion de l'hiſtorien que je viens de citer, indique aſſez clairement que cette maniere de conſidérer les myſteres des Grecs, étoit le ſecret des perſonnes les plus inſtruites & les plus honnêtes. On peut regarder cette note comme un ſupplément à la diſſertation ſur les myſteres d'Eleuſis qui ſe trouve dans les remarques ſur la premiere partie de ces Lettres (note r, Lettre IV).

LETTRE V.

NAUBATHES à RHOTION.

VOUS croyez jouir ſeul de l'avantage des richeſſes, parce que vous avez gagné ceux qui pêchoient pour moi, par l'appât d'un ſalaire plus conſidérable. Ils n'ont, ſans doute, pas eu tort de ſe fier à vos promeſſes, puiſqu'un heureux coup de filet vous a procuré derniérement une honnête quantité de dariques (1). C'étoient ſans

doute quelques reſtes du butin que la mer avoit dérobé aux vainqueurs de Salamine, & les débris d'un vaiſſeau perſan (2), ſubmergé avec les richeſſes & les hommes qu'il portoit, dans cette occaſion fameuſe à la ſuite de laquelle Thémiſtocle érigea ce glorieux trophée (3), ſi honteux pour les Médes.

Quant à moi, mon ambition unique eſt que mon travail journalier me fourniſſe le néceſſaire. Si vous êtes riche, ſoyez-le avec équité; que votre opulence ſerve à faire éclater votre probité, & ne vous autoriſe jamais à commettre l'injuſtice.

NOTES.

(1) *Dariques*, monnoies que Darius fit fabriquer de l'or le plus pur, & auxquelles il donna ſon nom, ce qu'aucun roi avant lui n'avoit fait. (*Hérodote, liv. 4.*) La darique étoit de valeur à peu près égale à notre louis d'or; elle portoit l'empreinte d'un archer. Plutarque, dans les *Apophtegmes des*

Anciens, dit qu'Agéſilas, roi de Sparte, ſe reprochoit ſans ceſſe d'avoir été chaſſé d'Aſie, par trente mille archers du roi de Perſe, entendant par-là autant de dariques qu'il en avoit reçues.

(2) *Les débris d'un vaiſſeau perſan.* Longtems après le combat de Salamine, les Grecs jouiſſoient encore des avantages qui leur en étoient revenus. Il n'étoit pas rare de trouver dans la mer des richeſſes qui y avoient été englouties lors de la déroute de Xerxès, & du naufrage de quantité de ſes vaiſſeaux qui avoient été ſubmergés, ſur-tout dans une tempête qui dura trois jours, peu avant le combat de Salamine. C'eſt ce qui arriva à un certain Aminoclès qui trouva près du promontoire de Sépiade, (aujourd'hui *il capo Queatumo*, à côté du golfe de *Vollo*) une quantité conſidérable de vaſes d'or & d'argent, dont la valeur, de pauvre qu'il étoit, le rendit tout d'un coup riche. Cet homme fut moins ſenſible à ſa bonne fortune, qu'à la douleur de n'avoir point d'enfans auxquels il pût tranſmettre ſes richeſſes.

(3) *Ce glorieux trophée.* Le combat de Salamine répandit un éclat immortel ſur les

armes des Grecs, & le nom de Thémiſtocle; plutôt, dit Cicéron, (*Tuſcul.* 1) Salamine ſera enſevelie dans la mer, qu'on ne perdra le ſouvenir de la victoire remportée ſous ſes murs.

LETTRE VI.

THALASSUS à PONTIUS.

JE vous ai fait remettre une plie, une ſole, un mulet (1), & trente-cinq coquillages (2): envoyez-moi deux rames, les miennes ſont briſées. Ce qu'un ami donne à ſon ami eſt un échange plutôt qu'une redevance. Qui ſait demander hardiment & avec confiance, fait aſſez voir qu'il eſt perſuadé que tout eſt commun entre amis (3), & qu'il a droit ſur ce qu'ils poſſédent.

NOTES.

(1) *UNE plie, un mulet.* Ces poiſſons

ſont trop connus pour que je m'arrête à en parler. Je dirai ſeulement après Ariſtote, (*lib.* 5, *Animal.*) que le mulet eſt un poiſſon fort commun dans l'Archipel, & qu'il produit trois fois par an. Il a les dents faites en ſçie ; il eſt tacheté ſur le corps & fort vorace. Lorſqu'il eſt âgé de trois ans, il devient ſtérile, on lui trouve alors le ventre rempli de petits vers qui rongent ſes œufs. Les meilleurs à manger de ces poiſſons ſont ceux qui ſont barbus. On le ſacrifioit à Hécate dans les fêtes de Diane, parce qu'il pourſuit le liévre marin, & en fait ſa proie.

(2) *Trente-cinq coquillages.* Ils ſont déſignés ſous le nom générique de *murex*, coquillages qui paſſent pour fournir la couleur pourpre. On en trouve dans preſque toutes les mers ; les Indiens occidentaux les connoiſſent auſſi bien que les Grecs : leur forme extérieure reſſemble aſſez à un morceau de rocher hériſſé de pointes. Je ne devine pas par le texte d'Alciphron ſi le pêcheur qui parle dans cette lettre, avoit deſtiné ces coquillages à la teinture, ou ſimplement à la nourriture de ſon ami.

(3) *Tout eſt commun entre amis.* C'étoit un des axiomes favoris de Pithagore ; ſes diſciples, qui devoient ſe regarder comme autant d'amis, mettoient en commun tout ce qu'ils poſſédoient. C'eſt d'eux que le mot *cenobium*, communauté, a pris ſon origine. Platon adopta ce principe ; il en fit la baſe des loix de ſa république ; mais la généralité du principe eſt tellement modifiée dans les qualités que les deux philoſophes exigent des amis, qu'ils n'ont pas pu le ſuppoſer ſujet à aucun abus. *Nihil tuum reputato* étoit le mot caractériſtique des pythagoriciens en ſociété : mais il n'avoit rien de gênant ; ſi la communauté venoit à déplaire à quelqu'un d'entr'eux, il pouvoit ſe retirer & reprendre ce qu'il y avoit mis de ſes biens, même avec le produit. Voyez *Plat. lib. 5, de leg. A. Gell. Noct. Att. l. 1, c. 8.* Martial. *lib. 2, Epig. 43*, plaiſante vivement un certain Candide, qui diſoit ſans ceſſe que tout devoit être commun entre amis, & qui avoit toujours à la bouche le proverbe grec, κοινὰ φίλων πάντα ; mais quoique fort riche, il n'en étoit pas plus généreux, & ne donnoit abſolument rien....

Candide, χοινὰ φίλων, hæc tua ſunt, Candide, κοινὰ,
Quæ tu, magniloquus, nocte dieque ſonas,
. . . . . .
Ex opibus tantis, veteri fidoque ſodali,
Das, nihil & dicis, Candide, χοινὰ φίλων.

LETTRE VII.

EUCOLIMBE à GLAUCA.

NE ſachant à quoi me déterminer, je dois demander conſeil à la perſonne qui me veut le plus de bien. Il y a long-tems, ma bonne & chere femme, que je délibere à part moi, ſans oſer vous rien dire de ce qui me tient en ſuſpens. Enfin, vous allez l'apprendre; & ſi vous voyez quelque choſe de mieux à faire, vous me conduirez par vos avis. Apprenez ce dont il eſt queſtion, ce ſur quoi je vous conſulte. Nos facultés ſont, comme le ſavez, au-deſſous de la médiocrité; à peine pouvons-nous ſubſiſter, tant le produit de la pêche eſt petit.

Cette felouque que vous voyez garnie

de ſes rames, & montée de pluſieurs rameurs, eſt un petit bâtiment de Corycie (1), appartenant à des pirates. Ils veulent m'aſſocier à leur fortune, & me font entrevoir un moyen ſûr de m'enrichir aux dépens des premiers navires que nous rencontrerons (2). L'or, les habits qu'ils me promettent, ſont, je l'avoue, l'objet de mes deſirs. Mais il faut devenir homicide, il faut tremper dans le ſang humain, ces mains que la pêche a conſervées juſqu'à préſent pures de tout forfait: c'eſt une idée qui me fait horreur! Mais qu'il eſt dur, qu'il eſt inſupportable de reſter dans l'indigence. Je ſuis dans l'indéciſion; je n'oſe me déterminer; c'eſt à vous à me décider, chere Glauca; je prendrai le parti qui vous plaira le plus. Le conſeil d'une amie auſſi fidéle ne me laiſſera point de doutes ſur ce que je dois faire.

NOTES.

(1) CORYCIE, ville de Cilicie dans

l'Asie mineure, que les Turcs appellent *Carachisar*, & les gens de mer *Churco*. Elle est aujourd'hui du gouvernement de Caramanie, avec un château fortifié, & un port assez vaste.

(2) *M'enrichir aux dépens, &c.* Il y a long-tems que les habitans des côtes de l'Archipel sont habitués à faire le métier de corsaires. Ils jouent un rôle remarquable dans tous les anciens romans grecs, où ils font des enlevemens qui donnent lieu à des événemens singuliers. Ils conservent encore aujourd'hui les mêmes habitudes, & il est très-commun aux autres navigateurs de l'Europe, de les rencontrer cachés sous des rochers, où ils attendent l'occasion favorable de se réunir pour attaquer les barques marchandes, ou piller les vaisseaux qui font naufrage sur ces côtes. On lit dans *Athènes ancienne & nouvelle* (*liv.* 1), que les papas du Brazzo di Maïna, partie de l'ancienne Laconie ou du Péloponnèse, se tiennent dans des grottes taillées dans le roc, dont toutes ces côtes sont garnies, & que dès qu'ils apperçoivent quelques bâtimens de peu de défense, ou d'autres plus

conſidérables, mais battus par la tempête ou déſagréés, ils ſonnent une cloche qui ſert de ſignal aux corſaires. Ils s'embarquent avec eux, afin, diſent-ils, de recueillir le dixiéme du butin pour les droits de l'égliſe. Ces prêtres grecs ſont d'une avidité extrême pour le pillage, les plus hardis à l'abordage, & les plus cruels dans l'exécution. Il n'eſt pas rare aux vaiſſeaux marchands de rencontrer dans l'Archipel des forbans grecs au nombre de trente, quarante, & même plus, qui montent de grandes barques légeres, ſans canons, & qui ne cherchent qu'à en venir à l'abordage, & à en impoſer à ceux qu'ils veulent piller, par leur audace déterminée. On n'a pas de meilleur parti à prendre que de les couler à fond avant qu'ils ne s'accrochent au bâtiment. Je vais rapporter, d'après l'auteur d'*Athènes & ancienne & nouvelle*, une aventure ſinguliere qui fera la preuve de ce que j'ai dit du caractere de ces pirates. Elle étoit arrivée peu de jours avant que la Guilletiere & ſa compagnie ne mouillaſſent à la rade de Maïna. « Deux mainotes, l'un nom-» mé Théodoro, l'autre Anapliotis, corſaires » déterminés, tous deux mariés & unis d'in-

» térêts, ſe brouillerent en partageant ſe
» butin d'une barque vénitienne qu'ils
» avoient pillée. Pour ſe venger l'un &
» l'autre, ils conçurent tous les deux le
» même deſſein de s'enlever leurs femmes,
» & de les vendre à un armateur malthois
» qui étoit à la rade. Théodoro enleva la
» femme d'Anapliotis, & la conduiſit au
» malthois qui ne voulut pas lui en donner
» le prix qu'il en demandoit, parce que
» depuis deux heures il en avoit acheté une
» beaucoup plus belle, à un prix moindre
» de moitié de celui qu'il exigeoit. Pour
» lui prouver la vérité, il fit venir la femme,
» afin que Théodoro lui-même en fût le
» juge. Elle parut; Théodoro, auſſi étonné
» que s'il eut été frappé de la foudre, vit
» qu'il avoit été prévenu par Anapliotis:
» il ſongea moins à retirer ſa femme des
» mains du malthois, qu'à conclure le mar-
» ché pour celle d'Anapliotis, afin que l'a-
» venture venant à ſe découvrir, on sût que
» que les deux femmes avoient été à la
» diſcrétion de l'armateur, & qu'il ne fût
» pas ſeul expoſé aux railleries que l'on ne
» manqueroit pas de faire ſur cette aventure.
» Anapliotis de ſon côté, ſachant ce qui

» ſe paſſoit, accourut avec une barque ar-
» mée; Théodoro, auſſi furieux que lui,
» joignit ſes forces aux ſiennes, & tous
» deux ſe diſpoſerent à attaquer l'armateur,
» qui voyant à qui il avoit affaire, rendit
» les deux femmes, pour ne pas perdre le
» commerce qu'il faiſoit dans ce pays. Des
» amis communs réconcilierent les deux
» maris, qui peu après monterent tous deux
» le même bâtiment pour aller en courſe. Ils
» pouvoient répudier leurs femmes, le di-
» vorce étant permis chez les Grecs; mais
» ſans doute qu'ils les aimoient, puiſqu'ils
» les garderent, malgré l'éclat que fit cet
» événement ſingulier.

LETTRE VIII.

EGIALÉE à STRUTHION.

COMPTE ſur la fortune qui voudra (1)! tout me contrarie: mes affaires tournent à la mode de Mandrobule (1), de mal en pis. Etre réduit à ne jamais commercer que ſur la plus baſſe des monnoies, eſt

un ſort qui n'annonce que continuation d'indigence. Il eſt tems, enfin, mon cher Struthion, que vous m'aidiez de vos ſervices : la mer & mon travail me fourniront les moyens de vous en témoigner ma reconnoiſſance. Ce que je ſouhaite, c'eſt que vous deveniez mon entremetteur, & que vous me procuriez le débit direct de ma marchandiſe chez un ou deux de nos opulens citoyens, tels qu'Eraſicle le Sphettien, ou Philoſtrate le Cholargien (3). Outre le payement que j'en retirerai, j'y trouverai de la protection, & l'agrément d'avoir part aux bienfaits de la maiſon, lorſqu'on ſolemniſe nos fêtes principales (4). Leur crédit peut auſſi me mettre à couvert des vexations des inſpecteurs du marché, qui journellement font de mauvaiſes conteſtations dont on ne ſe retire qu'en payant plus qu'on ne doit, ſur-tout quand on craint autant les procès que je les redoute. Je compte ſur vous, d'autant plus que perſonne n'ignore combien les paraſites

ſont favorablement écoutés des gens riches & de la jeuneſſe (5).

NOTES.

(1) *Compte ſur la fortune qui voudra.* Je n'ai pas cru devoir traduire autrement l'ancien proverbe grec, Βαλλ' ἐς μακαριαν, *va chercher le bonheur aux iſles Macarées*; eſpece d'expreſſion de découragement, lorſque l'on n'eſpéroit plus rien d'heureux dans ce monde, & qu'on ne pouvoit plus prétendre qu'au ſort des habitans des iſles fortunées, Μακαρων νησοι, où les Grecs plaçoient le ſéjour des ames après la mort.

(2) *A la mode de Mandrobule.* Cet homme étoit un grec anciennement connu, qui ayant découvert une mine d'or, témoigna ſa reconnoiſſance aux dieux, en leur conſacrant dans le temple de Junon à Samos, d'abord un bélier d'or, enſuite un d'argent, puis un de cuivre, & finit par ne leur plus rien offrir. On voit donc que par ce proverbe on donnoit à entendre que la reconnoiſſance va en décroiſſant dans la continuité des bienfaits. Ici le ſens en eſt

détourné par l'application que l'on en fait aux affaires qui vont de mal en pis. Lucien, & pluſieurs autres grecs, ont cité ce proverbe dans le même ſens qu'Alciphron. Lucien, dans le dialogue ſur ceux qui ſe mettent au ſervice des grands, dit : « Vous vous » ſatisfaites en idée ; vous aimez à vous » faire illuſion, vous comptez toujours ſur » un ſort plus heureux ; mais le contraire de » ce que vous eſpérez ne manque preſque » jamais d'arriver ; & vos affaires, ſuivant » le proverbe, vont à la mode de Man- » drobule », &c.

(2) *Eraſicle le Sphettien, &c.* Ces ſurnoms indiquoient des parvenus qui uſoient des faveurs de la fortune avec un faſte & un orgueil qui leur attiroient plutôt le mépris que la conſidération, même de leurs paraſites. On les appelloit à Athènes λακκοπλουτος, riches du puits ou de la fouille ; c'étoit le ſurnom de la famille Callias, dont les auteurs s'étoient enrichis, en trouvant une grande quantité d'or que les Perſes avoient jettée ou cachée dans un puits, après la déroute qui ſuivit la bataille de Salamine. *Plut. dans Ariſtide.* J'ai déja par-

lé de ces fortunes inopinées dans la note 2 ſur la Lettre V de cette Partie.

(4) *Fêtes principales.* Il eſt queſtion ici des apathuries & des bacchanales. Sur les premieres, voyez la note 1 de la Lettre XV, ſeconde Partie. Il a été parlé dans d'autres remarques de celles de Bacchus.

(5) *Combien les paraſites, &c.* Un pêcheur qui voyoit un paraſite admis à la table d'un homme riche, ou le confident des amours d'un jeune Athénien, croyoit qu'il avoit beaucoup de crédit dans la maiſon. On a vu dans toute la ſeconde Partie de ces Lettres, combien ils étoient mépriſés. Cependant leur ſort étoit envié, & le pêcheur aſpiroit au moins à être le paraſite des valets.

LETTRE IX.

CÉPHALE à PONCE.

LES flots ſont agités, le ciel s'obſcurcit, les nuages s'accumulent de toutes parts; les vents contraires ſe combattent & ſe diſpoſent à rendre la mer affreuſe: les dauphins jouent à la ſurface des eaux déja ſoulevées, & leurs ſauts annoncent le déſordre & la tempête qui s'approchent (1).

Les gens inſtruits du cours des conſtellations, diſent que nous ſommes au moment du lever du taureau (2): auſſi ceux qui s'occupent du ſoin de leur propre conſervation, ſe tiennent tranquilles chez eux, & évitent les dangers d'une mer orageuſe. Mais il y en a d'autres que les circonſtances forcent à en braver les haſards, ou qui s'y trouvant expoſés ſans les avoir prévus, abandonnent leurs navires aux vents

vents & à la fortune. C'eſt alors que le promontoire de Malée (3), le détroit de Sicile, & la mer de Lycie deviennent fameux par les naufrages, & que l'on voit tant de vaiſſeaux venir ſe briſer ſur les rochers qui en bordent les côtes. Le Capharée (4) n'eſt pas moins dangereux lorſque la tempête y exerce ſes ravages. Ainſi, lorſque la fureur des flots ſera calmée, que le ciel ſera devenu pur & ſerein, je ferai une courſe juſques ſur les terres oppoſées au Capharée. Je verrai s'il ſe préſente quelque cadavre rejetté par la mer ſur ces bords, afin que je lui accorde les honneurs de la ſépulture (5); cet acte de bienfaiſance ne reſte jamais ſans ſa récompenſe. Quand même on ne jouiroit pas d'une maniere ſenſible des avantages que l'on en eſpere, la paix de la conſcience, la ſatisfaction intérieure d'avoir fait le bien, d'avoir rendu les derniers devoirs à des nationaux dont les corps ſont devenus la proie des flots, ſont d'un prix ineſti-

mable, & ſemblent donner à l'ame une exiſtence plus noble & plus ſatisfaiſante.

NOTES.

(1) *Les dauphins jouent, &c.* On a long-tems diſſerté ſur l'aventure d'Arion & du dauphin qui le ſauva du naufrage auprès du promontoire de Ténare, de même que ſur l'inclination de ces poiſſons pour l'homme. Je vais ajouter ici une anecdote tirée d'Athenée (*liv. 13*), qui, ſi elle eſt vraie, confirme tout ce que l'on a avancé de plus ſingulier à ce ſujet. « Le dauphin, de tous » les animaux, eſt celui qui aime le plus » les hommes, le plus prudent & le plus » reconnoiſſant. Philarcus, au douziéme » livre, raconte que Céranus de Milet ayant » vu dans le filet d'un pêcheur un dauphin » qu'il ſe diſpoſoit à mettre en morceaux, » l'acheta & le jetta tout de ſuite à l'eau » encore ſain & ſauf. Peu après, Céranus » s'embarqua ; le vaiſſeau où il étoit, fut » briſé, & fit naufrage ſur les rochers de » Mêcon (petite iſle de la mer Egée, où » l'on dit qu'Ajax fut enterré). Le ſeul

» Céranus s'échappa porté par le dauphin » auquel il avoit ſauvé la vie. Etant mort » de vieilleſſe dans ſa patrie, les Milé- » ſiens faiſant ſes obſéques, paſſerent ſur » le bord de la mer ; & on vit dans le » moment même une troupe de dauphins » qui s'approcherent le plus près qu'il fut » poſſible du convoi funébre, comme s'ils » euſſent voulu rendre leurs derniers de- » voirs au défunt ». Ce récit prouve au moins, ce que l'on obſerve encore, qu'il y a beaucoup de dauphins dans l'Archipel de Grèce ; qu'ils ſuivent les vaiſſeaux en grande troupe, moins ſans doute par amour pour l'homme, que pour ſe nourrir des immondices & des denrées inutiles & corrompues que l'on jette à la mer. Car rien n'eſt plus aiſé que de prendre ces poiſſons à une ligne amorcée d'une piéce de viande, ou d'un autre poiſſon. Ce que l'on remarque encore tous les jours, c'eſt qu'à l'approche de la tempête, les dauphins jouent en troupes ſur la mer, & annoncent par leurs ſauts l'inclination qu'ils ont à ſe montrer hors de l'eau plus dans ce tems que dans aucun autre. Il eſt probable que l'agitation intérieure des eaux leur rend la reſ-

piration plus difficile, & les oblige à prendre l'air, en montrant leurs naſeaux ou évants. Ils ont la tête longue & applatie, & nagent ordinairement deux à deux, le mâle à côté de la femelle, en ſuivant le ſillage du vaiſſeau. Ils ne peuvent reſter long-tems ſous l'eau ſans venir reſpirer l'air extérieur. Ils ont la tête applatie, aſſez allongée, & terminée preſqu'en pointe. Ils ſont de l'eſpece des cétacées, & ſe reproduiſent de même que les baleines. Leur chair, aſſez reſſemblante à celle du bœuf, eſt de mauvais goût, & l'huile que l'on retire de leur graiſſe, n'eſt bonne qu'à brûler. Les matelots italiens & grecs qui navigent ſouvent dans l'Archipel, les regardent comme les fidéles compagnons de leurs voyages, qui ont ſoin de les prévenir de la tempête; ils ſouffriroient impatiemment qu'on les détruisît. On prétend qu'ils ont quelqu'apparence de voix; & qu'ils rendent quelques ſons plaintifs quand ils ſont pris; ce qui n'eſt guère mieux vérifié que leur attachement pour les hommes, & leur goût pour la muſique.

(2) *Au lever du taureau.* Les tempêtes

ſont encore fréquentes ſur ces mers dans le printems, auquel répond le lever du taureau. Elles y ſont d'autant plus dangereuſes que les courans portant à la côte, & les vents de terre qui dans ces circonſtances deviennent très-violens, repouſſant le vaiſſeau en mer, il eſt alors battu par deux forces contraires, qui ne peuvent que rendre la navigation très-périlleuſe. C'eſt ce que l'on obſerve fréquemment dans l'Archipel, ſur les côtes de la Morée & du Péloponnèſe.

(3) *Le promontoire de Malée, &c.* aujourd'hui *capo Maleo*, dans le Péloponnèſe, à la pointe la plus méridionale de l'ancien royaume de Sparte. On le nomme encore *capo di Sant'Angelo*, à cauſe du bourg voiſin de ce même nom. Pauſanias en fait mention (*liv. 3, ch. 23*). Il eſt fréquenté des navigateurs à cauſe d'une abondante ſource d'eau qui ſort d'une caverne ſous un des rochers qui forment le cap. Le pays des environs eſt aſſez peuplé, & la côte eſt encore couverte de bois taillis, plantés de mirtes; ainſi qu'elle l'étoit dans la plus haute antiquité, lorſque Diane mar-

qua l'emplacement de l'ancienne ville de Boée, à laquelle a ſuccédé le bourg de Sant'Angelo. La topographie de ce lieu eſt la même qu'elle étoit il y a deux mille ans. Pauſanias parle de la fontaine d'eau douce ſortant d'une caverne, & connue de tous les navigateurs modernes. La mer, dans le voiſinage du cap Malée, étoit ſi périlleuſe autrefois à cauſe des vents oppoſés qui s'y faiſoient ſentir, que l'on diſoit en proverbe: *Quand on a à doubler le cap Malée, il faut oublier toutes ſes affaires domeſtiques.* (Voyez *Strabon, liv. 8.*) Le même géographe ancien dit (*liv. 14*) que le trajet de mer qui borde la Lycie, eſt en tout tems difficile à traverſer, & d'une navigation dangereuſe: il le comparoit au détroit de Sicile, qui étoit la terreur de tous les navigateurs de ſon tems.

(4) *Le Capharée*, aujourd'hui *capo Figera*, le cap le plus oriental de l'iſle de Négrepont, ou de l'ancienne Eubée; il ſe rapproche beaucoup du continent de la Grèce. Le canal à la tête duquel il eſt, qui ſépare Négrepont de la terre-ferme, eſt l'Euripe des anciens. Les écueils & les

rochers dont ces côtes ſont bornées, y rendent les naufrages communs ; & le Capharée étoit regardé comme de mauvais augure, à cauſe qu'Agamemnon & les Grecs qui revenoient avec lui du ſiége de Troye, y firent naufrage, & y périrent en grande partie. La Grèce, dans ces tems reculés, & les iſles même les plus voiſines du continent, n'offroient pas plus de reſſources à ceux qui faiſoient naufrage, que l'on en trouveroit aujourd'hui dans les iſles déſertes de la mer du ſud. Les Argiens de la ſuite d'Agamemnon qui purent ſe ſauver à la nage, & gagner la côte, penſerent périr de froid & de faim. Dans cette extrêmité, ils adreſſerent leurs vœux au ciel, & implorerent le ſecours de quelque divinité favorable. Après avoir marché quelques pas, ils apperçurent un antre, où ils trouverent une ſtatue de Bacchus, & un grand nombre de chevres ſauvages qui s'étoient réfugiées là pour ſe mettre à couvert du froid. Ils tuerent ces bêtes, s'en nourrirent, ſe couvrirent de leurs peaux ; & quand l'hiver fut paſſé, ils radouberent leurs vaiſſeaux, & regagnerent leur patrie. *Voyez Pauſanias, l. 2, ch. 23.*

(5) *Les honneurs de la ſépulture.* Les anciens ſe faiſoient un devoir religieux de la premiere importance de donner la ſépulture aux morts. Les Athéniens entreprirent une guerre ſans autre cauſe que celle de vouloir rendre les honneurs funébres aux généraux grecs qui avoient péri dans la guerre de Thèbes. On ſait encore qu'ils tuerent leurs propres chefs, quoiqu'ils euſſent remporté auprès des iſles Argineuſes une victoire d'autant plus intéreſſante, que les affaires de la république étoient en très-mauvais état, & cela parce qu'ils avoient abandonné, ſans ſépulture, ceux qui étoient morts dans le combat; quoiqu'une tempête eût fait obſtacle à l'enlevement des cadavres. Le pêcheur qui parle ici avec tant de zele du ſoin de la ſépulture des morts, ne diſſimule cependant pas qu'il en eſpere quelqu'avantage, comme ce qui lui reviendroit de la dépouille des cadavres. Car il pouvoit, ſuivant les loix de l'honneur & de la conſcience, s'en emparer pour le prix de la ſépulture qu'il leur donnoit. C'eſt pourquoi ceux qui ſe trouvoient en danger de faire naufrage, ſe chargeoient de l'or qu'ils avoient, ou de quelques autres effets pré-

tieux. C'étoit une récompenſe qu'ils préparoient d'avance à ceux qui trouveroient leurs cadavres, & leur donneroient la ſépulture. Si on eut été tenté de les dépouiller des richeſſes dont ils étoient chargés, ſans prendre ſoin de les couvrir de terre ou de ſable, l'impie auroit eu ſans ceſſe à redouter la puiſſance de Néméſis, qui n'auroit pas manqué de tirer vengeance d'un vol auſſi odieux. (*Syneſ. ep.* 4.) La colere, ou plutôt la rage de l'implacable Achille ne ſe développe en aucune occaſion avec autant de fureur, que lorſqu'il dit à Hector mourant (*Iliad. lib.* 22), que ſon corps ſera la proie des chiens & des oiſeaux; qu'il eſpere en vain les honneurs de la ſépulture : « Plût aux dieux, dit le terrible héros, » que ma rage & ma fureur » puſſent me porter à te hacher par mor» ceaux, & à dévorer tes chairs crues pour » me venger de tous les maux que tu m'as » faits ! Rien ne peut t'arracher aux chiens; » quand tu m'offrirois une rançon dix fois » & vingt fois plus grande que celle que » Priam peut me donner ». La charité pour les morts devoit l'emporter ſur la tendreſſe pour les vivans. « Tu dors, Achille, lui

dit Patrocle en ſonge, » & tu m'as oublié. » Ce n'eſt pas un ami vivant que tu négliges, » c'eſt un ami mort. Enterre-moi ſans au- » cune remiſe, & les portes des champs » bienheureux me ſeront ouvertes, car juſ- » qu'ici les ames, ces images légeres des » morts me repouſſent, & m'empêchent de » paſſer le fleuve fatal. J'erre ſur les rives in- » fernales ſans trouver aucun repos. Donne- » moi donc la main, afin que je finiſſe mes » regrets, & que je te diſe le dernier adieu. » Car dès que vous m'aurez dreſſé un bû- » cher, & que les flammes auront conſumé » mon corps, je ne reviendrai plus à la » lumiere ». (*Iliad. lib. 23.*) Ces citations apprennent que les Grecs regardoient comme un devoir ſacré de rendre aux morts les honneurs funébres, & d'enterrer leurs cadavres, à cauſe de la croyance dans laquelle on étoit alors, que ceux qui n'étoient pas enſevelis étoient toujours rejettés de Caron, & ne pouvoient paſſer le fleuve, ni avoir l'entrée dans l'empire de Pluton. Ces idées ſont encore dans toute leur force parmi la plupart des Indiens orientaux, ſur-tout des Chinois & des peuples qui les avoiſinent, & qui ont les mêmes uſages religieux. Le

reſpect pour les morts eſt tellement recommandé par Confucius, que l'on abandonne tout pour leur rendre les devoirs preſcrits. Souvent la fortune d'une famille eſt abſorbée par les frais qu'exigent les funérailles de ſon chef. Non ſeulement ce ſeroit une impiété, mais même un déshonneur d'y manquer.

LETTRE X.

THYNNÉE à SCOPELO.

ÊTES-VOUS inſtruit, mon cher Scopelo, de la grande nouvelle qui ſe répand? Les Athéniens ont réſolu, dit-on, d'envoyer une flotte au loin, & d'avoir la guerre ſur mer. Le paralos & la ſalamine (1), les plus légers de leurs navires, ſont prêts à ſortir du port, & à tranſporter les commiſſaires-inquiſiteurs, qui après avoir reconnu l'objet de l'entrepriſe, fixeront le tems où il ſera convenable que l'armée s'embarque & parte pour l'expédi-

tion projettée. Les autres vaiſſeaux deſtinés au tranſport de l'armée navale, ont beſoin d'un grand nombre de rameurs qui ſoient aſſez habiles pour braver les vents & les flots contre leſquels ils auront à lutter. Quel parti prendrons-nous, mon cher? fuirons-nous, reſterons-nous? Voilà que l'on enrôle depuis le Pyrée, Phalere & Sunnium (2), juſqu'aux frontieres de Géreſte (3), tous les pêcheurs & autres gens accoutumés aux travaux de la mer. Si la place publique nous eſt à peine connue; ſi le tumulte des aſſemblées du peuple nous paroît inſupportable; comment pourrions-nous ſoutenir les mouvemens d'une armée, les horreurs des combats, & la peine du ſervice militaire! Nous ſommes donc réduits à deux extrêmités également cruelles, ou à fuir, nous qui avons femmes & enfans, ou à braver les dangers de la mer & le glaive des ennemis. Reſter ici, ne nous tirera pas d'embarras; il vaut donc encore mieux nous éloigner, en attendant

que nous puiſſions reparoître avec quelque ſûreté.

NOTES.

(1) *Le paralos, &c.* Ariſtophane, dans la comédie des *Oiſeaux*, parle de ces deux galeres, & ſon ancien ſcholiaſte remarque que c'étoient des trirêmes ſacrées appartenantes à l'état, que l'on mettoit en mer lorſque l'intérêt public l'exigeoit, & que l'on envoyoit quelquefois au loin. Comme elles étoient bien agréées & bien montées de rameurs, elles faiſoient beaucoup de chemin en peu de tems. Démoſthène, cité par Plutarque (*Traité ſi l'homme d'âge, &c. ff.* 4), dit que la galere ſacrée de paralos étoit indignement & ignominieuſement traitée, quand on s'en ſervoit à apporter à Midias du bois, des échalas & des moutons.

(2) *Le Pyrée, Phalere & Sunnium.* Le Pyrée, dit aujourd'hui *Porto-Lione*, d'un très-beau lion de marbre qui préſente la gueule ouverte du côté la mer, n'eſt plus habité que par deux ou trois miſérables grecs, concierges ou gardes de la tour du

fanal, appellée *Pyrgo* par les grecs modernes, & *Torre del Fuoco* par les navigateurs italiens. Ces grecs ont ſoin d'avertir de l'approche des corſaires qu'ils découvrent en mer à ſix ou ſept lieues, par différentes banderolles qu'ils arborent le jour, & par des feux qu'ils allument la nuit. La côte eſt garnie d'eſpace en eſpace de fanaux deſtinés aux mêmes uſages. Au lieu des différens portiques, des tombeaux des grands hommes, des temples qui décoroient autrefois le Pyrée, on ne voit plus qu'une mauvaiſe halle qui ſert à mettre à l'abri les marchandiſes que l'on débarque pour Athènes, ou celles que l'on doit embarquer pour d'autres pays. Le *Phalere* étoit le port d'Athènes avant que Thémiſtocle n'eût fortifié le Pyrée. On n'y voit plus que deux ou trois cabanes en ruine, quoique l'encrage y ſoit bon & commode, & qu'il y ait d'excellens puits d'eau douce. *Sunnium*, ancien port de l'Attique, dit aujourd'hui *capo Colonne*, des colonnes de marbre blanc qui ſubſiſtent encore, & que l'on apperçoit de loin, reſte d'un temple magnifique que les Athéniens avoient conſacré à Pallas. Ce port eſt éloigné d'environ trente

milles d'Athènes au couchant; ſa ſituation eſt ſûre, & le mouillage excellent. La vue des hauteurs qui dominent ce port eſt de la plus grande beauté; on apperçoit au-deſſous, du côté du nord, une très-grande étendue de pays, terminée par la célébre plaine de Marathon; au midi la mer & le nombre infini d'iſles dont l'Archipel eſt peuplé; au couchant, l'Argolide & tout le Péloponnèſe ou la Morée. C'eſt l'un des plus beaux points de vue de l'Europe.

(3) *Géreſte*, dit aujourd'hui *Géreſto*, étoit une ville & un port ſitués à l'extrémité orientale de l'iſle d'Eubée (*Négrepont*), à environ cinquante milles au-deſſus d'Athènes au levant. Elle n'étoit ſéparée de la terre-ferme que par un canal étroit. On voit par ce détail géographique que les enrôlemens ſe faiſoient dans un eſpace de quatre-vingts milles, de Sunnium à Géreſte; ce qui étoit à peu-près l'étendue des côtes de la domination athénienne. Cette contrainte paroiſſoit fort extraordinaire à des pêcheurs, qui ne connoiſſoient que leurs barques & le marché au poiſſon, & qui menoient une vie abſolument libre.

LETTRE XI.

NAUSIBIUS à PRYMNÉE.

JE ne ſavois pas encore à quel point les jeunes & riches Athéniens portoient le luxe & la délicateſſe. Mais Pamphile, accompagné de quelques-uns de ſes amis, ayant derniérement pris un jour ſerein & beau, pour ſe promener ſur la mer, ayant loué ma chaloupe, & traité avec moi ſur ce qu'il me payeroit le produit de ma pêche, je fus témoin de la molleſſe dans laquelle vivent ceux qui ont droit ſur tout ce que la terre & la mer produiſent de plus exquis (1).

Le bois de mon bateau lui a ſemblé d'une dureté inſupportable, & ne pouvant ſe coucher comme les autres ſur le tillac, trouvant ſans doute la planche auſſi dure que la pierre, il l'a fait couvrir de tapis étrangers & de couſſins (2). Il a demandé

que nous tendiſſions une voile au-deſſus pour le mettre à l'ombre, parce qu'il ſe prétendoit incommodé par les rayons du ſoleil. Quelle différence de ces hommes voluptueux à nous autres pêcheurs, & tous ceux que la ſuperfluité des richeſſes n'habitue point à ces rafinemens. Notre bien-être eſt de tempérer le froid & l'humidité de la mer, dont nous ſommes ſans ceſſe inveſtis, par la chaleur bienfaiſante des rayons du ſoleil.

Nous voguions tous enſemble, non-ſeulement Pamphile & ſes amis, mais de plus une troupe de femmes agréables, jolies & bien faites, toutes bonnes muſiciennes. L'une, que l'on appelloit Crumation, jouoit de la flûte; Erato pinçoit la lyre; Evêpe faiſoit réſonner les cymbales. Enfin la muſique paroiſſoit avoir fixé ſon théâtre ſur mon bateau: la mer & les échos du rivage retentiſſoient au loin du ſon des voix & des inſtrumens; tout reſpiroit la ſatisfaction & la joie. Cependant cela ne

m'amuſoit que médiocrement, & j'attribue la cauſe de mon ennui à un certain Leuccias, de la ſuite de Pamphile, qui, tel pour moi qu'un Telchine (3), m'étoit inſupportable, odieux, par la jalouſie & la noire envie qui paroiſſoient le ronger. Mais après avoir été payé graſſement par Pamphile, la vue & la poſſeſſion de ſon argent m'ont rendu certainement l'un des plus contens & des plus joyeux de la compagnie. Il m'a donné du goût pour ces parties de plaiſir ſur la mer; & je ne ſouhaite plus que de trouver des jeunes gens auſſi magnifiques & auſſi généreux qui m'en faſſent faire de nouvelles.

NOTES.

(1) *Je fus témoin de la molleſſe, &c.* L'étonnement que le pêcheur témoigne du luxe recherché des jeunes Athéniens, ſemble prouver qu'il n'étoit pas ordinaire, dès qu'il étoit ſi peu connu, & que ces Lettres ſont la peinture des mœurs anciennes des Athéniens. Thucydide, qui écrivoit quatre ſiecles avant l'ere chrétienne, dit (*liv. 1*)

que les deſcendans des premiers Athéniens quitterent enfin les armes qu'ils étoient dans l'uſage de porter toujours ; qu'ils devinrent plus recherchés pour la nourriture & les habits, & donnerent naiſſance au luxe. Il n'y a pas même long-tems, ajoute-t-il, que les plus anciens d'entre les riches ont quitté les tuniques de lin pour s'habiller plus voluptueuſement. C'eſt ce qu'on appelloit les coutumes ioniques, que les loix de Solon avoient un peu mitigées. Elles ſe conſerverent aſſez long-tems parmi les habitans de la campagne, ſur-tout parmi ceux qui avoient le nom particulier d'ioniens : mais elles furent totalement oubliées à Athènes après la guerre heureuſe que ces peuples eurent avec les Perſes, & qui leur aſſura l'empire de la mer. La fertilité naturelle de l'Attique, & les richeſſes du ſol, leur procuroient de grandes aiſances : mais quand les richeſſes de l'Aſie furent devenues leur partage, le luxe & la molleſſe s'augmenterent à un point, que les mœurs antiques & la modération des premiers tems perdirent toute conſidération. Le commerce fournit à la délicateſſe recherchée des riches Athéniens, tout ce que l'Italie, la Sicile, Chy-

pre, l'Egypte, la Lydie produiſoient de plus rare. C'eſt alors que les arts d'agrément furent portés à Athènes à ce point de perfection qui nous ſert aujourd'hui de modele. Mais la nation perdit ces vertus mâles & ſéveres qui lui avoient mérité l'empire de la Grèce. Ses richeſſes ſoutinrent quelque tems ſa puiſſance, qu'elle perdit inſenſiblement, parce que les mœurs antiques qui l'avoient établie, furent totalement anéanties, par le goût général pour la volupté & les délices, qui devint dominant dans tous les états. *Voyez Xénophon, de Republ. Athen.* Ce n'eſt donc pas la jouiſſance des productions propres au pays, quelque riche qu'il ſoit, qui altere les mœurs, énerve la nation, & donne naiſſance à un luxe ruineux. C'eſt le goût pour les productions étrangeres, qui, tranſportées loin du ſol où elles ſont nées, ſont toujours difficiles à acquérir, & dès-lors donnent à ceux qui les poſſédent une ſorte de diſtinction, que l'on ſait bien n'avoir aucun mérite réel, mais qui ne laiſſe pas de changer inſenſiblement les idées, les mœurs & les qualités naturelles des nations.

(2) *Il l'a fait couvrir de tapis, &c.* Ce trait ſe rapporte à ce que dit Plutarque d'Alcibiade, dans ſa vie (*ch. 9*) : « Quand il » étoit en galere, il faiſoit ouvrir & fendre » la planche de la poupe, afin qu'il couchât » plus mollement, parce que ſon lit étoit » étendu, non ſur les ais durs, mais ſuſpen- » du en l'air avec des ſangles ». Le ſybarite Smindiryde, qui ſe plaignoit des puſtules qu'avoient fait élever ſur ſa peau délicate les feuilles de roſes ſur leſquelles il étoit couché, eût trouvé un tel lit encore trop dur.

(3) *Un Telchine.* On appelloit proverbialement les envieux & les médiſans *Telchines*, du nom d'un peuple ou d'une ſociété d'ouvriers, originaires de l'iſle de Crète, fort habiles dans l'art de travailler le fer & l'airain ; ce qui fit dire qu'ils avoient trouvé le moyen de faire paſſer des enfers ſur la terre les eaux du Styx. De Crète, ils paſſerent dans l'iſle de Chypre, & enſuite dans celle de Rhodes, où ils exercerent avec ſuccès l'art de la fonderie en bronze. Ils étoient fameux dans l'antiquité grecque par leur envie & leur mé-

chanceté. Ils fondirent une ſtatue de Minerve, que l'on nomma Telchinienne; qualité qui répondoit à Minerve l'envieuſe. *Voyez Stobée, Diſc. 36.* Ovide dit qu'ils habitoient la ville de Jalyſus, (aujourd'hui la bourgade d'*Uxilica*, à huit milles de Rhodes); Jupiter les prit en horreur, parce qu'ils corrompoient tout par leurs regards, & les fit périr dans la mer.

.....Jaliſios Telchinas,
Quorum oculos ipſo, vitiantes omnia, viſu,
Jupiter exoſus fraternis ſubdidit undis.
Métam. l. VIII, *Carm. 366.*

La fable étoit ſans doute plus connue alors qu'elle ne l'eſt de nos jours, & le poëte n'avoit pas beſoin d'en dire davantage, pour exprimer le vice dominant des Telchines. Il le peint avec énergie, en diſant qu'ils gâtoient tout par leurs regards. Eraſme parle des Telchines dans ſes *Adages*, *chiliad. 2*, *cent. 5*, *adag. 49*, & cite à leur ſujet Strabon, & même S. Jean-Chryſoſtôme, qui voulant peindre d'un ſeul mot, & avec l'énergie qui lui eſt propre, une main coupable, s'écrie: O main de Telchine!.. On regrette dans certaines occaſions que les langues modernes n'aient pas

conſervé de ces expreſſions proverbiales ſi connues, qu'elles déſignoient tout de ſuite & d'un ſeul trait l'objet que l'on vouloit peindre. J'ai vu un homme généralement haï de tous ceux qui le connoiſſoient; il ne pouvoit pas inſpirer un autre ſentiment, parce qu'il étoit dévoré par une bile noire, qu'il ſembloit répandre ſur tout ce qu'il voyoit & qu'il imaginoit. C'étoit un vrai *Telchine*; jamais perſonne n'a été livré à l'envie & à la jalouſie plus conſtamment que lui; tout ce qui affligeoit ſes ſemblables lui donnoit une gaieté concentrée, qui développoit ſon caractere. On a remarqué que jamais il n'annonçoit que des événemens ſiniſtres, & avec un empreſſement qui étoit la preuve du plaiſir qu'il y trouvoit. Que l'on juge par ces apparences de l'état habituel du cœur de ce malheureux. Si l'on rencontroit ſouvent dans la ſociété des êtres de cette eſpece; s'il étoit poſſible d'en voir pluſieurs réunis, agir les uns contre les autres, & développer leurs ſentimens ſur le reſte des hommes, on auroit une repréſentation effrayante de l'état des damnés, dont le cœur eſt en proie dans les enfers à l'habitude de haine & d'injuſtice, qui a fait leur crime.

ſur la terre, & y a commencé leur ſupplice.

LETTRE XII.

ENCYMON à HALICTIPE.

J'AI vu ſur les rivages de Sunnion, un vieux filet déchiré, non-ſeulement par le poids des poiſſons qu'il avoit pu renfermer, mais par les injures du tems. J'ai demandé à qui il étoit. On m'a répondu qu'il vous avoit appartenu il y a quatre ans : qu'alors s'étant accroché à une roche cachée ſous l'eau, il s'étoit briſé à l'endroit des bourſes; que depuis ce tems-là n'ayant pas jugé à propos de le raccommoder, ni de l'enlever, il étoit reſté où je l'ai vu, ſans qu'aucun des pêcheurs voiſins ait oſé s'en ſervir, parce qu'il n'étoit pas à eux. Ainſi ce filet (1) eſt devenu comme étranger, & aux habitans du lieu où vous l'avez laiſſé, & à vous-même qui en

en étiez le poſſeſſeur. Je vous le demande donc comme un effet de nulle valeur, dont le tems vous a dépouillé, en le faiſant dépérir. Ne ſouffrant aucun dommage par la ceſſion d'un meuble que vous aviez abandonné, ne faites point de difficulté de vous en défaire en ma faveur.

NOTE.

(1) *Ainsi ce filet eſt devenu, &c.* Ce fait particulier, qui ſemble ne rien préſenter d'intéreſſant, nous engage à donner quelqu'idée de ce que penſoient les premiers Grecs ſur le droit de propriété; droit qui remonte à l'origine même des ſociétés, ou au moins au tems où elles commencerent à ſe policer. On peut conjecturer de ce que raconte ici Alciphron, qui a toujours en vue les anciennes coutumes, que très-anciennement il étoit de droit commun parmi quelques peuplades de la Grèce, que quiconque laiſſoit hors de ſon fonds, des filets ou d'autres meubles, expoſés pendant un certain tems aux injures de l'air, ſans en

prendre aucun ſoin, en abandonnoit la propriété. Ils étoient regardés comme appartenans de droit à celui qui s'en emparoit pour les employer utilement. On pourroit expliquer cet uſage par un exemple tiré de la premiere *Philippique* de Démoſthène. L'orateur, parlant de quelques villes expoſées à tomber ſous la domination d'autres cités plus puiſſantes, qui ambitionnoient de s'aggrandir à leurs dépens, dit que le roi de Macédoine eſt perſuadé que toutes ces cités, grandes & petites, ſont deſtinées à devenir le fruit de ſes conquêtes; que dans ſes projets, les biens des abſens ſont regardés comme le partage des préſens, de même que de quiconque court les haſards qu'il y a à s'emparer des poſſeſſions de ceux qui négligent de les conſerver. Il ſemble qu'Alciphron ait eu ce trait en vue dans ce qu'il fait dire au pêcheur Encymon. Il eſt donc douteux que les anciens Grecs euſſent, comme nous, l'idée d'une propriété abſolue & excluſive... C'étoit une des coutumes de Sparte, que quiconque avoit beſoin d'un inſtrument, d'un cheval, ou de toute autre choſe, les demandoit au poſſeſſeur qui ne pouvoit les refuſer; &

il les lui rendoit après s'en être ſervi. Les idées varient ſur la propriété comme ſur les autres objets. Elles ſont foibles & confuſes chez les peuples qui ſortent à peine de l'état de nature, où tout eſt commun à tous. Dans un climat fertile & chaud, chez une nation paiſible, elles ſont long-tems à ſe développer. C'eſt l'âpreté du climat, c'eſt l'habitude de la guerre qui les fait germer promptement, & qui rend la propriété abſolue & excluſive; parce que chacun a un beſoin indiſpenſable de ſes armes, de ſon vêtement, du fruit pénible de ſa chaſſe ou de ſa pêche. Si l'on ſe rappelle qu'à Sparte le larcin fait avec adreſſe étoit permis, & que l'on ne puniſſoit que le voleur mal-adroit qui ſe laiſſoit ſurprendre, on ſera perſuadé que ce peuple n'avoit pas de la propriété des biens les mêmes idées que les autres Grecs.

Ces uſages n'étoient pas ceux des Grecs ſeuls. On lit dans Hérodien, que les Bretons ou Anglois méridionaux regardoient les femmes comme un bien commun de la ſociété, & qu'ils penſoient de même ſur toutes les autres commodités de la vie. Ils ne ſe faiſoient aucun ſcrupule de s'emparer de

ce qui leur convenoit. De telles coutumes ne peuvent convenir qu'à des peuples qui n'ont aucune police, où la loi du plus fort décide du droit des poſſeſſions. Quant à la communauté des femmes, elle n'étoit pas abſolue, mais ſeulement entre les perſonnes de même rang. On en juge par la réponſe d'une princeſſe bretonne à une dame romaine, qui lui reprochoit l'incontinence de ſes compatriotes qui ſe livroient à tous les hommes indifféremment. La bretonne, vive & fiere, lui répondit: « Il eſt vrai » que nous nous faiſons honneur d'accorder » publiquement à des hommes de mérite des » faveurs que vous prodiguez en ſecret aux » êtres les plus vils & les plus faits pour » vous déshonorer ».

LETTRE XIII.

Halictype à Encymon.

Rien de plus vrai que le proverbe qui dit « que l'œil du voiſin n'eſt éclairé » que par l'envie & la mauvaiſe volon- » té (1) ». Pourquoi vous mêler de mes affaires ? pourquoi compter parmi vos poſſeſſions, ceux de mes effets que je parois négliger ? Ne vous aviſez pas de vous en emparer. Que votre cupidité pour le bien d'autrui ne vous perſuade pas que je vous donnerai ce que vous demandez ſi mal à propos.

NOTE.

(1) *L'œil du voiſin, &c.* Eraſme, *Chil. 3, cent. 1, Adag. 22*, cite ce proverbe comme tiré de cette Lettre d'Alciphron. Ariſtote (*lib. 2, Rhet.*) en fait mention d'après Héſiode, qui dit que le voiſin porte envie à ſon voiſin. Cette triſte paſſion ne prend pas

pour objet des perſonnes qu'un grand intervalle, quel qu'il ſoit, ſépare d'elles; mais celles que l'on peut regarder comme égales, auxquelles on croit avoir raiſon de ſe comparer, & que la jalouſie porte à croire au-deſſous des avantages dont elles jouiſſent. L'envie repréſente tout ce que le voiſin poſſéde comme meilleur que ce que l'on a; ſes moiſſons ſemblent plus abondantes, ſon troupeau plus gras.

Fertilior ſeges eſt, alieno ſemper in agro;
Vicinumque pecus, grandius uber habet.
Ovid.

On croyoit autrefois que les regards ſiniſtres de l'envieux étoient capables de faire dépérir les troupeaux. « Ce n'eſt pas l'amour » qui nuit à mes brebis, cependant à peine » ſe ſoutiennent-elles, tant elles ſont maigres. Je ne ſais quel regard faſcine mes » tendres agneaux ».

Neſcio quis, teneros, oculus mihi faſcinat agnos.
Virg. Eclog. 3.

LETTRE XIV.

Encymon à Halyctype.

JE ne vous ai rien demandé de ce que vous poſſédez ; mais ce que vous avez abandonné. Puiſque vous ne voulez pas céder ce qui n'eſt plus à vous ; s'en empare qui pourra. En attendant, gardez tout, même ce que vous n'avez pas.

LETTRE XV.

EUSAGÈNE à LIMENARQUE.

QUE le ciel confonde le ſpéculateur de Leſbos (1)! Il s'écrioit que la mer étoit obſcurcie par la quantité de thons de toute taille qu'il diſoit appercevoir. Nous le croyions bonnement; nous entourions preſque tout le golfe de nos filets; nous ne penſions qu'à diſpoſer du produit de la pêche, car le poids en étoit plus conſidérable que ne l'eſt ordinairement celui des poiſſons. Animés de la plus belle eſpérance, nous appellions nos voiſins, nous leur promettions part du profit s'ils venoient nous aider & travailler avec nous. Enfin, après de grands efforts, & ſeulement ſur le ſoir, nous avons tiré à terre un énorme chameau, déja pourri & fourmillant de vers (2). Je vous annonce cette pêche ſinguliere, non pour que vous la

tourniez en ridicule; mais pour vous donner une nouvelle preuve de l'opiniâtreté de la fortune à perſécuter un malheureux.

NOTES.

(1) *Le ſpéculateur de Leſbos.* Oppien, poëte grec, mort au commencement du troiſiéme ſiecle, dit expreſſément dans ſon poëme de la pêche: « Un habile obſerva-» teur de la marche des thons, monte ſur » un rocher élevé; de-là il examine & voit » ces poiſſons en troupe; il en déſigne le » nombre & la taille, & il indique aux pê-» cheurs où ils ſont ». Philoſtrate avoit fait la même deſcription dans ſes tableaux, *liv. 1, image 13.* Ce que les anciens nous ont conſervé à ce ſujet, nous apprend que ces obſervations avoient leur utilité. Les thons vont en troupe; il y en a qui peſent au-delà de cent vingt livres; pluſieurs enſemble doivent cauſer aſſez de mouvement dans la mer pour occaſionner un changement à ſa ſurface, qui indique aux obſervateurs les endroits où ils ſont raſſemblés. Plutarque, au Traité *Quels ſont les animaux*

les plus aviſés, dit (*ff. 31*) : « Les thons » ſont toujours en groſſe troupe, & forment » un quarré en tout ſens; ils nagent en cette » ordonnance autant large derriere que » devant, ſans jamais la rompre, de ſorte » que celui qui eſt au guet pour épier leur » venue, s'il peut compter combien ils ſont » en la face qui lui apparoît, peut incon- » tinent dire combien ils ſont dans le corps » de la troupe ». On conçoit bien que ces obſervations n'étoient pas aſſez ſûres, pour que l'on ne ſe trompât jamais. L'accident arrivé au pêcheur qui eſt cenſé avoir écrit cette lettre, en eſt la preuve. Mais on connoiſſoit aſſez les ſaiſons où ils paſſoient dans les différens parages, pour ne pas manquer le moment favorable à la pêche. Plutarque (*ubi ſup. ff. 29*) dit: « Le thon ſait & ſent » ſi bien les ſolſtices & les équinoxes, que » même il les enſeigne à l'homme, ſans que » pour cela il ait beſoin des regles de l'aſ- » trologie, car il demeure au lieu où le » ſolſtice d'hyver le ſurprend, & n'en bouge » juſqu'à l'équinoxe ſuivant ». Pline (*liv. 9, ch. 15*) donne à ce ſujet quelques détails plus circonſtanciés. « Les thons, dit-il, en- » trent en grande troupe de la mer Egée

» dans la Propontide, vers l'équinoxe du » printems. Ils ne font point leurs petits » ailleurs. On appelle *cordyles* les jeunes » thons qui ſuivent les femelles lorſqu'elles » rentrent dans la mer en automne; ils ſont » d'une couleur brune, ſemblable à celle » de la vaſe où ils ont été nourris. Après » ſoixante jours, ils prennent le nom de » *pélamides*, & celui de *thons* lorſqu'ils ſont » âgés d'un an ». Ce poiſſon eſt fort timide, le moindre bruit l'effraie, il va ſe jetter dans les filets, ou il ſe laiſſe prendre ſans beaucoup de réſiſtance; la pêche n'en eſt jamais plus aiſée que lorſqu'il tonne. Gyllius (*de Boſph. Thrac. lib.* 1, *cap.* 2) nous apprend que lorſque ces poiſſons paſſent en affluence du Pont-Euxin dans la Propontide, ils ſont épouvantés par une roche blanche qui s'éleve preſqu'à fleur d'eau du côté de Calcédoine, & que ſe rejettant vers Byſance, on y fait une pêche abondante. Ils ſont très-communs dans toute la Méditérannée, & on en prend ſur toutes les côtes. Il y a ſur celles de Provence une pêcherie connue ſous le nom de *madrague*, deſtinée exprès à les arrêter. Les *pélamides* ont été recherchés de tout tems comme

les plus délicats; dans les thons adultes, la partie la meilleure à manger fraîche, eſt la poitrine; on fait cuire le reſte, on le marine dans l'huile, & on le tranſporte partout. Sa chair reſſemble beaucoup à celle du veau; Pline dit qu'ils ne vivent pas auſſi long-tems que les autres poiſſons.

Les Siciliens étant ceux de tous les peuples qui ont conſervé le plus d'uſages des anciens Grecs, & qui leur reſſemblent le plus, je vais rapporter d'après le voyage de M. Bridone en Sicile & à Malthe (*tom. 2, p. 259*), ce qu'il dit de la maniere dont ils pêchent actuellement le thon, & dont il a été le témoin. « La pêche du thon eſt » l'un des plus grands amuſemens des Si- » ciliens pendant l'été: la ſalaiſon & l'en- » voi qu'ils font à l'étranger de ce poiſſon, » eſt une des premieres branches de leur » commerce. Ce poiſſon ne paroît dans les » mers de Sicile que ſur la fin de Mai. C'eſt » alors qu'on prépare les *tonnaros* pour les » recevoir: c'eſt une eſpece de château » aquatique conſtruit à grands frais de filets » très-forts, attachés au fond de la mer par » des ancres & des morceaux de plomb » très-peſans.... On place toujours ces ton-

» naros dans les paſſages au milieu des ro-
» chers & des iſles que le thon fréquente
» davantage. On a ſoin d'en fermer preſ-
» qu'entiérement l'entrée avec des filets : on
» n'y laiſſe qu'une petite ouverture qui eſt
» appellée la porte extérieure du tonnaro.
» Elle conduit dans la premiere chambre,
» ou comme ils la nomment, dans la ſalle.
» Dès que le poiſſon y eſt entré, les pê-
» cheurs qui ſont en ſentinelle dans leur
» bateau, ferment cette porte extérieure
» en laiſſant tomber un petit filet, ce qui
» empêche le thon de pouvoir ſortir. Ils ou-
» vrent alors la porte intérieure de la ſalle,
» qui donne dans une autre enceinte qu'ils
» appellent l'anti-chambre. La porte inté-
» rieure de la ſalle ſe referme, & on rouvre
» l'extérieure, pour y admettre une plus
» grande quantité de poiſſons. Quelques
» tonnaros ont beaucoup de chambres dif-
» férentes qui ont divers noms, le ſallon,
» la ſalle à manger, &c. mais la derniere
» eſt toujours appellée la chambre de la
» mort; elle eſt compoſée de filets plus
» forts, & d'ancres plus peſantes que les
» autres... Dès qu'on a raſſemblé une quan-
» tité ſuffiſante de thons, on les chaſſe de

» toutes les autres chambres dans celles-ci, » & alors le maſſacre commence. Les pê- » cheurs, & quelquefois auſſi les ſpectateurs » armés d'une pique ou d'un harpon attaquent » de tous côtés le pauvre animal qui eſt » ſans défenſe, & qui ſe livrant au déſeſ- » poir, frappe l'eau & les bateaux avec » beaucoup de force, & ſe tue quelque- » fois lui-même contre les rochers ou les » ancres..... ».

(2) *Un énorme chameau, &c.* Cet acci- dent étoit commun aux pêcheurs, & ſer- voit de comparaiſon à ceux qui prenoient des peines inutiles pour parvenir à un but. Lucien l'emploie dans le dialogue qui a pour titre, l'*Hermotime*, ou *des Sectes*. « Souvent nous nous ſommes trompés, lors » même que nous croyons être arrivés à » la connoiſſance de quelque vérité. Sem- » blables aux pêcheurs qui après avoir jetté » leurs filets, les ſentant d'un grand poids, » croyent avoir pris quantité de poiſſons, » & trouvent que ce ne ſont que des pierres » ou des vaiſſeaux de terre commune rem- » plis de ſable : ainſi après avoir examiné » toutes les ſectes, on ne peut ſavoir encore

» ſi la vérité n'eſt pas toute autre choſe que » ce qu'elles enſeignent ».

LETTRE XVI.

AMNION à PHILOMOSCHUS.

UNE grêle affreuſe vient de ravager nos moiſſons, & je ne vois aucun remede à la famine dont nous ſommes menacés. Il ne m'eſt pas poſſible d'acheter des grains étrangers (1); l'argent me manque. On dit qu'il vous reſte encore en abondance des bleds de la derniere récolte; ainſi prêtez-m'en vingt boiſſeaux, qui puiſſent me faire ſubſiſter avec ma femme & mes enfans. Pour peu que la récolte prochaine ſoit bonne, j'aurai de quoi vous rendre ce que vous m'aurez prêté, & même au-delà, ſi elle eſt abondante (2): vous êtes trop honnête pour laiſſer périr vos bons voiſins dans les horreurs d'une indigence extrême.

NOTES.

(1) *DES grains étrangers, &c.* Dans les tems de diſette, les habitans de l'Attique tiroient des grains du royaume du Pont dans l'Aſie-mineure. On a vu plus haut quelle quantité de bleds le ſatrape Harpalus avoit donnée à la république d'Athènes, pour qu'elle lui cédât la courtiſanne Glycère, alors très-fameuſe.

(2) *J'aurai de quoi vous rendre, &c.* Les emprunteurs grecs faiſoient les promeſſes les plus magnifiques, & ſouvent ne les tenoient pas; auſſi ceux qui prêtoient gratuitement, & ſans autre vue que d'obliger, prenoient les précautions néceſſaires pour aſſurer la rentrée du prêt. « Perſéus prê» tant de l'argent à un ſien familier, dit Plutarque (*Traité de la mauvaiſe honte, ff.* 8), » alla juſques en la place, en paſſer » le contrat à la banque, ſe ſouvenant du » précepte que donne le poëte Héſiode:

En riant même avec ton propre frere,
D'y ajouter un témoin ne differe.....

» de quoi l'autre s'ébahiſſant: comment

» donc, dit-il, Perſéus, ainſi juridiquement?
» Oui, répondit Perſéus, afin que je le retire
» de toi amiablement, & que je ne te le
» redemande pas juridiquement ». A en juger par les traités de morale que les auteurs grecs nous ont laiſſés, il paroît que ces peuples contractoient aiſément des emprunts. La plupart étoient pauvres, pareſſeux & vains; pour ne rien faire & avoir au moins l'air de l'aiſance, ils avoient recours aux emprunts. Plutarque, que je cite toujours avec plaiſir lorſqu'il eſt queſtion de regles de conduite, dit à ce ſujet au Traité *Qu'il ne faut point emprunter à uſure*, *ff. 6*: « Tu ne peux pas porter la
» pauvreté, & tu te vas encore ſurcharger
» d'un uſurier, qui eſt un fardeau inſup-
» portable à celui même qui a bien de quoi.
» De quoi voulez-vous donc que je vive?
» Demandes-tu cela, ayant des mains,
» ayant des pieds, ayant la voix, brief,
» étant homme, de qui le propre eſt d'aimer
» & d'être aimé, faire plaiſir & en rece-
» voir? Ne peux-tu pas enſeigner les lettres,
» conduire de jeunes enfans, garder une
» porte, voyager ſur mer, ſervir en un na-
» vire? Il n'y a rien en tout cela qui ſoit

» plus honteux & plus fâcheux à faire que » d'ouir : paye-moi ; rends-moi mon ar- » gent ». Un uſage aſſez récent dont j'ai été témoin, pourroit juſtifier la demande d'Amnion. J'ai vu un canton du Bergamaſque ravagé par la grêle à la veille de la moiſſon, & les gens de la campagne auſſi tranquilles que s'ils euſſent eu une bonne récolte à faire. Je les plaignois du malheur qui venoit de leur arriver ; ils me répondirent que leurs voiſins leur prêteroient du grain pour paſſer l'année, & qu'ils le rendroient après la récolte ſuivante. Mais les plaines de Lombardie ſont de la plus grande fertilité ; elles fourniſſent infiniment plus que le pays ne peut conſommer ; & dans le tems dont je parle, il étoit rare que l'on en exportât des grains ; ainſi les emprunteurs étoient comme aſſurés d'avoir toutes les facilités de ſe libérer l'année ſuivante. Les terres de l'Attique n'étoient pas d'un rapport auſſi certain, rarement fourniſſoient-elles dans les meilleures années de quoi nourrir leurs habitans ; & le grec ne pouvoit aſſurer l'emprunt qu'il demandoit, que ſur l'eſpérance.

LETTRE XVII.

Eustole à Elation.

LA terre eſt trop ingrate, elle ne répond pas à mes travaux ; je prends le parti de chercher ſur la mer & à travers les flots un ſort plus heureux (1). Le tems de la vie, le moment de la mort ſont fixés par les deſtins : il n'eſt pas poſſible de ſe ſouſtraire au terme fatal, quand même on ne ſortiroit pas de ſa cabane. Le dernier jour approche, & la deſtinée eſt inévitable, quelques précautions que l'on prenne (2). Ce n'eſt donc pas ce qui met de la différence dans l'état des hommes ; il ne faut en chercher la cauſe que dans les viciſſitudes de la fortune. Ne voyons-nous pas tous les jours des gens de mer vivre longtems, tandis que la carriere de la plupart de ceux qui ne quittent pas la terre eſt très-courte. Perſuadé, par l'expérience, de cette vérité, je vais eſſayer de la navigation,

& m'abandonner à la merci des vents & des flots. Ne ſera-t-il pas plus avantageux pour moi de revenir du Boſphore ou de la Propontide (3), avec les richeſſes que me procureront mon courage & mon induſtrie, que de reſter attaché aux champs de l'Attique, à lutter ſans ceſſe contre la faim & toutes les miſeres de l'indigence?

NOTES.

(1) *La terre eſt trop ingrate.* Toutes les profeſſions peuvent être conſidérées ſous différens aſpects. On a vu plus haut (*Let.* 3) un pêcheur renoncer à la mer pour ſe livrer aux travaux paiſibles de l'agriculture : ici c'eſt un cultivateur qui ne retirant pas à ſon gré de la culture de ſes champs de quoi mener une vie commode, veut courir les haſards de la mer. Voici quelques-unes des plaintes que les anciens poëtes comiques grecs mettent dans la bouche des laboureurs de leurs tems. « J'ai, dit l'un, un champ qui » me tient lieu de médecin, il me met à la » diete des malades, il me rend à peine

» quelques denrées, & du vin autant qu'il » en faut pour cuire les herbages dont je » je me nourris. Et quelle nourriture! ſou- » vent plus dure à digérer que des cailloux; » j'oſe à peine la prendre; dans la foibleſſe » où je ſuis, je crains qu'elle ne m'étouffe » par ſon poids.... Le laboureur, dit l'au- » tre, n'eſt jamais riche qu'en eſpérance. » Je laboure, je ſéme avec ſoin, je n'épar- » gne rien pour faire de bonnes récoltes; » mon champ reçoit tout & ne rend rien: » j'avois ſemé vingt mines d'orge, & je » n'en ai pas recueilli treize ». *Stobée, Serm. 25 de Agricultura.*

Le philoſophe Favorin, cité par Stobée (*ubi ſup.*) rapporte qu'un jeune homme, livré aux plaiſirs de l'amour, fut forcé par ſon pere de les quitter, pour s'appliquer aux travaux de l'agriculture. Ce métier lui parut ſi ennuyeux après en avoir eſſayé quelque tems, qu'il ne vit pas de meilleur moyen pour s'en délivrer, que de ſe pendre, ce qu'il exécuta après avoir laiſſé par écrit les raiſons de ſa conduite. « Les travaux » de l'agriculture ſont infinis, diſoit-il, ils » ſont interminables. On ſéme pour moiſ- » ſonner, on moiſſonne pour ſemer; c'eſt

» un cercle d'embarras d'où l'on ne peut » eſpérer de ſortir que par la voie que je » prends ». Le *ſpléen* étoit donc la maladie de quelques athéniens, comme elle l'eſt encore de quantité d'anglois, & même de quelques-uns de leurs voiſins, qui veulent les imiter en tout, juſque dans la folie la plus conſommée.

(2) *Le dernier jour approche, &c.* C'eſt ce que dit le ſublime Pindare dans la premiere olympique. « Dès qu'il faut mourir, » pourquoi voit-on des hommes attendre » la triſte vieilleſſe dans une ignoble obſcu- » rité, ſans oſer rien faire, rien entreprendre » d'honnête & de glorieux ». Peut-être ſera-t-on étonné d'entendre parler après le prince des lyriques grecs, les négres du Congo; mais leurs idées ſur la mort ont une noble ſimplicité qui ne les rend que plus dignes d'être comparées à celles des Grecs. Ils prétendent qu'il importe peu de ſavoir comment ont vécu les morts, que l'eſſentiel eſt que les vivans ſoient gens de bien. Ils ne comptent pour rien le nombre de leurs années, ce ſeroit, diſent-ils, ſe charger la mémoire d'un calcul inutile, puiſqu'il n'em-

pêche pas de mourir, & qu'il ne donne aucune lumiere ſur le terme de la vie. Ils enviſagent la mort comme un principe vers lequel on s'avance les yeux bandés, en ſorte qu'il ne ſert de rien de compter ſes pas, puiſqu'on ne ſauroit ni s'appercevoir quand on approche du dernier, ni le prévoir.... *Hiſtoire de Loango & autres royaumes d'Afrique, in-12, Paris, 1776.* Cette ſorte de philoſophie africaine, bien loin de porter les négres à être entreprenans, ne ſert qu'à les attacher davantage à une indolente pareſſe dans laquelle ils font conſiſter tout leur bien-être, & qui eſt ſans doute le principe de la douceur de caractère qu'on leur attribue.

(3) *Revenir du Boſphore, &c.* On voit que les courſes du nouveau navigateur ne devoient pas s'étendre bien loin, quoique le nom d'*Euſtole* qu'on lui donne, réponde à celui d'*entreprenant.* Ses nouvelles eſpérances étoient fondées ſur les avantages qu'il comptoit retirer de la piraterie qu'il ſe diſpoſoit à exercer dans les mers les plus voiſines de la Grèce. C'étoit la reſſource de ceux qui vouloient vivre dans l'aiſance,

ſans être aſtreints aux travaux continuels qu'exige la culture des terres ; comme c'eſt encore celle des Grecs de nos jours, qui ne poſſédant rien en propriété, ne connoiſſent que les antres des rochers & les retraites ignorées, où ils jouiſſent entr'eux des vols qu'ils font ſur mer ou ſur les côtes, & preſque toujours au péril de leur vie.

LETTRE XVIII.

AGELARCHIDE à PYTHOLAS.

QUELLE peſte dans une ville que les uſuriers ! Mon deſſein étoit, cher ami, d'acheter une métairie à Colone (1). Ayant beſoin d'argent pour cela, je devois m'adreſſer à vous ou à quelqu'autre de nos voiſins de campagne : mais une fatale deſtinée m'a fait prendre un tout autre parti. Je m'en ſuis rapporté à un habitant de la ville qui m'a conduit à la place de Mars (2). J'y ai trouvé un vieillard (3), qui n'avoit que la peau & les os, dont les

les regards renfrognés annonçoient l'inquiétude & la mauvaiſe humeur. Il tenoit un vieux parchemin moiſi, à demi rongé des teignes, qu'il conſultoit ſur le taux de quelques intérêts qu'il craignoit de perdre. A peine daignoit-il ouvrir la bouche, ne voulant pas ſans doute employer inutilement le moment où il me parleroit. Mais ſon courtier lui ayant dit que j'avois beſoin d'argent; de combien de talens, a-t-il demandé? S'appercevant que ſa queſtion m'étonnoit, ſon dédain a augmenté, & il paroiſſoit même offenſé de ce que je le détournois pour un moindre objet. Cependant il tenoit déja une obligation toute dreſſée: il demandoit ma reconnoiſſance, & outre la ſomme principale, de gros intérêts (4), & que je lui engageaſſe tous mes biens, cela pour un mois ſeulement: car ce terme paſſé, il eût fallu renouveller l'engagement & contracter ſur nouveaux frais. Quelle race odieuſe que ces hommes qui ne s'occupent que de calculs uſuraires, qui

comptent ſans ceſſe ſur leurs doigts (5)! Divinités tutélaires des paiſibles habitans de la campagne, préſervez-moi de la vue du loup & de celle d'un uſurier (6).

NOTES.

(1) *A* COLONE. Le lieu dont il eſt ici fait mention, eſt le *Colonos Hyppios*, fauxbourg de l'ancienne Athènes, à l'orient & au-deſſous du Pécile ou portique de l'académie. On y voit encore des reſtes des *Pylæ Hyppades*, ou de la porte aux chevaux, ainſi appellée parce qu'on tenoit dans ce quartier beaucoup de chevaux de louage. Le territoire de ce fauxbourg a conſervé tout l'agrément qu'il avoit anciennement; il eſt fertile & dans une poſition riante. Il y avoit autrefois quatre temples remarquables, conſacrés à Neptune, Vénus, Prométhée & les Euménides. C'eſt dans ce dernier que ſe réfugia le malheureux Œdipe, lorſque déchiré des remords de ſon parricide & du mariage inceſtueux qu'il avoit fait, il vint ſe mettre à la merci des Athéniens qui le reçurent très-humainement. Le

poëte Sophocle étoit né dans le bourg de Colone : il donna un nouveau relief à ſa patrie, par la belle tragédie d'Œdipe à Colone, que l'on regarde comme ſon chef-d'œuvre. Il y avoit un autre quartier d'Athènes auſſi appellé *Colone*, *Colonos Myſthios*, où s'aſſembloient les ouvriers & les mercenaires qui travailloient à la journée pour le public.

(2) *La place de Mars.* On lit dans le texte, *à la porte de Martius*, τὰς Μαρτίου θύρας. Bergler ſoupçonne avec raiſon que le nom de *Martius* eſt corrompu, parce que ce n'eſt pas un mot grec; j'ajoute à cela que les uſuriers ou prêteurs qui exerçoient publiquement leur métier, ne tenoient pas ordinairement dans leurs maiſons les bureaux ou comptoirs où ils traitoient avec ceux qui empruntoient, mais dans quelque place publique où l'on étoit sûr de les trouver. Ainſi j'ai préféré dans ma traduction d'employer le terme de *portique de Mars* à la place de celui de *porte de Martius*, parce qu'il eſt vraiſemblable que les prêteurs ſe plaçoient à portée des endroits où ſe faiſoit le plus grand concours du peuple,

dans le voiſinage des tribunaux de juſtice, où ils pouvoient actionner leurs débiteurs. Or le temple de Mars étoit fort près des édifices deſtinés à tenir les différens tribunaux d'Athènes, à côté des bâtimens où s'aſſembloient les pritanes. Telles ſont les cauſes qui m'ont déterminé à ce changement; j'ai cru pouvoir l'appuyer encore ſur ce que dit Plutarque (*Traité qu'il ne faut point emprunter, &c. ff.* 4). « Ces malheu» reux uſuriers font du palais où ſe rend la » juſtice, un enfer pour les pauvres débi» teurs, les plumant & dévorant juſqu'aux » os, à coups de bec & de griffes », &c.

(3) *J'y ai trouvé un vieillard.* Les uſuriers de ce tems exerçoient leur profeſſion auſſi publiquement que les banquiers font actuellement la leur. Mais ils ne ſavoient pas jouir de leur fortune: ils n'étoient heureux, dit Lucien (*Dialogue du Tyran*), que par le bout des doigts dont ils comptoient leurs écus. Leur air pâle & défait annonçoit l'avarice qui les dominoit, & l'inquiétude dont ils étoient rongés. Ils craignoient toujours que l'emprunteur ne diſparût, & n'emportât les intérêts & le principal. Voici

comment Démoſthène les fait parler: (*Orat. contra Dionyſodor.*) « Celui qui prend à » uſure jouit d'un ſort plus favorable que » nous qui prêtons; il reçoit de l'argent » bien réel & bien comptant: il nous en » laiſſe la reconnoiſſance ſur une feuille » qui lui coûte au plus deux deniers, par » laquelle il promet de ſatisfaire à ſes en- » gagemens: nous ne promettons pas de » prêter, mais nous livrons bien réellement » & ſur le champ notre argent à celui qui » qui le prend à intérêt..... Ces uſuriers » auxquels les jeunes diſſipateurs avoient » ſans ceſſe recours, étoient l'objet conti- » nuel des ſarcaſmes des poëtes, & de tous » ceux qui n'avoient aucune affaire avec » eux. Divertiſſez-vous, dit l'Anthologie, » (*l. 1.*) à prendre de l'argent à intérêt, » ne comptez jamais avec vous-mêmes; laiſ- » ſez les calculs inquiétans aux uſuriers qui » ſont ſans ceſſe occupés à ſupputer avec » leurs doigts ».

(4) *De gros intérêts.* Sans doute le douziéme ſur cent par mois de la ſomme principale; c'eſt la plus forte uſure qui ait été tolérée chez les Grecs & les Romains. La

forme de procéder des uſuriers eſt bien décrite dans cette Lettre. Il y avoit un tribunal à Athènes appellé Zètéta, où les créanciers pourſuivoient les débiteurs qui n'avoient pas payé les intérêts & le principal à l'échéance, ou ceux appellés *reliquatores* qui en devoient partie. Comme les uſuriers prétendoient exercer leur action ſur le corps même des débiteurs, & les réduire en eſclavage, il y eut des loix qui défendirent cet abus inhumain; mais elles n'empêcherent pas les traitemens odieux & barbares auxquels les malheureux emprunteurs étoient expoſés tant qu'ils étoient au pouvoir de leurs créanciers. Agis IV, roi de Sparte, qui entreprit de faire revivre les inſtitutions de Licurgue, & qui avoit l'averſion la plus forte contre tous les uſuriers, fit brûler un jour dans la place publique leurs tables & leurs livres; & c'étoit le plus beau feu, diſoit Agéſilas, que l'on eût jamais allumé. Voyez *Alex. ab Alex. dies genial. lib. 1, c. 7.*

(5) *Qui comptent ſans ceſſe.* Dion-Chryſoſtôme, parlant d'un avare, dit qu'il remuoit ſans ceſſe les doigts, comptant ſes

richeſſes ou celles d'autrui. C'eſt la première façon de compter qui ait été en uſage. Avant que les différens calculs arithmétiques ne fuſſent inventés, dit Lucien (*Dialogue des lettres de l'alphabet*) on ne comptoit que par ſes doigts, dont chacun faiſoit un. Pour marquer cinq, on montroit le pouce avec le doigt qui le ſuit, qui font entr'eux une eſpece de V. Si bien que deux V l'un ſur l'autre faiſoient dix, & c'eſt de-là qu'eſt venue l'X. On peut citer quantité d'exemples anciens de l'habitude générale de compter ſur les doigts. Hérodote (*liv. 6*) raconte qu'un domeſtique étant venu annoncer à Ariſton, roi de Sparte, qui ſiégeoit dans ce moment parmi les éphores, dans la ſalle deſtinée à leurs aſſemblées, que ſa femme étoit accouchée, le bon roi ſe mit à compter ſur ſes doigts, & trouvant qu'il n'y avoit pas dix mois qu'il étoit marié, il dit tout haut, & même avec ſerment, que l'enfant n'étoit pas de lui. Il avoit peut-être ſes raiſons pour ſe défier de la fidélité de ſon épouſe, parce qu'ayant déja été marié deux fois, & n'ayant point eu d'enfans de ſes deux premieres femmes, il les avoit répudiées, & avoit en quelque façon contraint

ſon ami Agète à lui céder la ſienne. Les éphores ne firent pas grande attention à ce propos indiſcret d'Ariſton ; mais dans la ſuite il cauſa de grands embarras à Démarate ſon fils, le même qu'il avoit juré n'être pas de lui, lorſqu'on lui en annonça la naiſſance, quand il fut queſtion de ſuccéder au trône de Sparte. On peut voir tout le détail de cette aventure dans le livre d'Hérodote que j'ai cité.

(6) *Préſervez-moi de la vue du loup.* Les loups ont été de tous tems l'objet de l'averſion des hommes, à l'exception de ces anciens Scythes, qui, au rapport des Grecs qui avoient habité parmi eux, étoient tous les ans changés en loups pour quelques jours, & reprenoient enſuite la forme humaine ; ce que les Grecs affirmoient avec ſerment, & ce qu'Hérodote (*liv. 4*) aſſure qu'il ne croyoit pas pour cela. Les Athéniens ſembloient s'intéreſſer plus qu'aucun autre peuple à la deſtruction de ces animaux cruels & malfaiſans. La loi ordonnoit de les détruire. Celui qui avoit tué un jeune loup, recevoit du tréſor public un talent, & le double ſi c'étoit un vieux ; c'eſt ainſi que

s'exprime l'ancien ſcholiaſte d'Ariſtophane, ſur la comédie *des Oiſeaux*. Ils donnoient à Apollon la qualité de lycoctone, ou tueur de loup; ſurnom honorable, ſuivant Plutarque, parce qu'il faut de la prudence, de la hardieſſe & du courage pour attaquer & vaincre un animal auſſi féroce & auſſi ruſé. Il montre à ce ſujet combien la chaſſe eſt plus noble que la pêche, relativement aux animaux que l'on doit vaincre ou forcer à ſe rendre, comparés aux poiſſons ſtupides & ſans défenſe. En Egypte, où tous les animaux étoient réputés comme ſacrés, on ſe contentoit d'enterrer les loups où on les trouvoit; mais leur mort n'étoit pas regardée comme un malheur, & elle n'occaſionnoit aucun deuil comme il arrivoit à la mort des chiens & des chats. Voyez *Hérodote, liv. 2.*

LETTRE XIX.

EVAGRE à PHILOTÈRE.

LA circonſtance paroiſſoit favorable ; les poiſſons ſe préſentoient en abondance, j'avois détendu mes filets, parce qu'ils étoient hors de ſervice. Je ne ſavois à quoi me déterminer. Enfin il m'eſt venu en idée d'aller trouver l'uſurier Chrèmes, & d'emprunter de lui quatre écus, lui engageant ma barque pour ſûreté de la ſomme. J'ai cru cette réſolution digne de la prudence de Siſiphe (1); cela a été auſſi-tôt fait que dit. Le ſec, l'avare Chrèmes, dont le regard toujours ſombre a quelque choſe d'atroce, a ſans doute été ſéduit par l'eſpérance de s'approprier ma nacelle. Son front s'eſt déridé; l'auſtérité, la triſteſſe qui obſcurciſſent d'habitude ſa phyſionomie, ont ſemblé diſparoître : ſes traits ſe ſont adoucis; je crois même qu'il

a ſouri en m'aſſurant qu'il étoit diſpoſé à faire tout ce que je demandois. Qui n'auroit pas admiré ce changement ſubit ! Il ne témoignoit que de bonnes intentions; mais qu'il falloit peu ſe fier à ces apparences d'humanité ! A peine le terme préfix a-t-il été arrivé, qu'il a fallu rendre le principal & les intérêts ; il ne m'a pas accordé une heure de délai (2).

A cette impatience avide, j'ai reconnu mon Chrèmes le phlïien (3), qui tient ſon bureau à la porte Diomée ; qui toujours armé d'un bâton noueux, reſſemble à un ennemi déclaré du genre humain, tel qu'il l'eſt en effet ; car il alloit s'emparer de ma barque dans le moment même. Réduit à cette extrémité, je n'ai imaginé d'autre reſſource que d'aller promptement chez moi, d'y prendre la chaîne d'or que dans des tems plus heureux j'avois donnée à ma femme pour lui ſervir de collier. C'eſt malgré moi que je l'en ai privée, & que je l'ai vendue à Paſeon le changeur. Il

me l'a payée ; ſur le champ j'ai rembourſé Chrèmes, & je me ſuis délivré de ſes pourſuites. J'en ai fait le ſerment, je ne le violerai pas ; jamais je ne m'adreſſerai à aucun des uſuriers d'Athènes, fuſſé-je réduit aux extrêmités de la faim. Il vaut mieux périr avec honneur, que de ſe mettre dans la dépendance de ces vieillards vils & intéreſſés qui ne connoiſſent d'autre dieu que l'argent.

NOTES.

(1) *La prudence de Siſiphe.* Très-ancien proverbe grec, dont on trouve l'origine dans la perſonne & la conduite de Siſiphe, un des premiers rois de Corinthe, par le choix que fit de lui Médée, après que Jaſon, dégoûté d'elle, l'eût abandonné pour ſe retirer à Yolchos. Siſiphe vivoit donc dans les tems héroïques, & doit avoir été contemporain d'Hercule. Sa réputation de prudence vient de ce qu'Homère a dit de lui (*Iliad. liv. 6*), que ce fut le plus ſage & le plus prudent des mortels. Mais comme

le mot *kerdiſtos* ſignifie auſſi fin & ruſé, la prudence de Siſiphe a ſouvent été regardée comme fineſſe ; & ce qui a encore contribué à ſoutenir cette idée, c'eſt qu'Ulyſſe, le plus fin & ſouvent le plus fourbe des Grecs, prétendoit deſcendre de Siſiphe. (*Eraſm. adag. 25, cent. 7, chil. 3.*) Il eſt évident qu'Homère n'a parlé de Siſiphe que comme d'un prince prudent & ſage, & ce qui eſt à l'avantage de ſa mémoire, c'eſt qu'il a conſervé conſtamment la paix dans ſes états, malgré les troubles qui déſoloient les pays voiſins. La fable dit qu'il eſt ſans ceſſe occupé dans les enfers à rouler un caillou du bas d'une montagne en haut, où il n'eſt pas plutôt arrivé, que le caillou roule de haut en bas, ce qui l'oblige de recommencer. Ce châtiment lui fut infligé par Jupiter, parce qu'il découvrit au fleuve Aſope qui cherchoit ſa fille Egine, qu'elle avoit été enlevée par Jupiter. Ce prince ſi prudent ne craignit pas de trahir le ſecret du maître des dieux. Mais ce fut, dit-on, par un motif utile pour ſes états, à condition que le fleuve lui donneroit de l'eau pour la citadelle de Corinthe qui en manquoit. C'eſt ce que nous apprend Pauſa-

nias (*liv. 2, chap. 3 & 5*). La poſition de la riviere d'Aſope dans le Péloponnèſe, que l'on appelle aujourd'hui *Arhon*, & qui ſe décharge dans le golfe de Corinthe, donne une idée de l'origine de cette fable.

(2) *Il ne m'a pas accordé une heure de délai.* Cette lettre va bien à la ſuite de la précédente ; elle ajoute de nouveaux traits à la peinture des uſuriers grecs. Il y a trente ſiecles au moins que tous les peuples de la terre reprochent aux Hébreux leur inclination inſurmontable pour l'uſure, & ces reproches ont toujours été fondés. Mais on voit qu'ils n'étoient pas les ſeuls ſur qui ils tombaſſent. L'uſure n'étoit pas moins forte & moins cruelle chez les Egyptiens & la plupart des Indiens orientaux que chez les Grecs. Que l'on en juge par une de leurs loix pénales. Le ſimple vol n'étoit puni que par la reſtitution du double de ce que le voleur avoit pris ; mais l'uſurier qui avoit excédé le taux fixé, & qui en étoit convaincu, payoit le quadruple. Actuellement encore, chez quelques nations policées des Indes, les créanciers exercent ſur leurs débiteurs toutes les cruautés, tous

les traitemens barbares & infâmes que l'on a reprochés, ſur-tout aux Romains. J'ai déja remarqué qu'à Athènes, ainſi qu'à Rome, on rendoit chaque mois la ſomme principale & les intérêts, quelquefois à un pour cent. Ce taux fut long-tems permis à Rome, il avoit été fixé par la loi des douze tables. Enſuite les tribuns demanderent qu'il fût réduit à un demi pour cent, puis à un tiers. Ces réductions diminuerent beaucoup les gains des uſuriers, qui reſſerrerent leur argent. Les fils de famille faiſoient avec eux des marchés ſecrets & ruineux ; ce qui donna lieu au ſénatus-conſulte qui déclaroit nulle toute action d'un uſurier contre un fils de famille ſous puiſſance paternelle, & la ſomme qu'il avoit prêtée, perdue. En vain Solon avoit établi à Athènes le tribunal dont j'ai déja parlé (*note 3 ſur la Lettre précéd.*) pour connoître des différens entre les uſuriers & les débiteurs, régler le tems des payemens, & le taux des intérêts. La plupart des débiteurs n'oſoient y avoir recours, dans la crainte de ne pas trouver la reſſource de l'emprunt lorſqu'elle leur ſeroit indiſpenſable. En général, les loix contre l'uſure n'ont jamais eu moins de

vigueur que dans les ſiecles & les états où le luxe étoit le plus répandu. Le tribun Sulpicius prétendit borner les emprunts à Rome, en portant une loi qui défendoit à toute perſonne de l'ordre des ſénateurs, d'emprunter plus de deux mille drachmes, & il ſe trouva à ſa mort qu'il s'étoit obligé pour plus de trois millions.

(3) *Le phliïen*, de Phlia, bourg du pays d'Argos, dans le Péloponnèſe, à ving-cinq milles de Nauplia, aujourd'hui Napoli.

LETTRE XX.

VOULANT eſſayer ſi mes jeunes chiens étoient fermes à la courſe, j'ai fait lever, ſans le vouloir, un lievre gîté dans une pépiniere. Mes fils ont auſſi-tôt découplé; les chiens alloient bien enſemble & donnoient également de voix. Le liévre fuyant devant eux, ayant franchi un petit tertre, s'eſt mis à couvert dans un trou de roche (1). Le plus alerte des chiens, qui

étoit au moment de le gueuler, s'eſt jetté avec lui dans le trou. Il y a ſaiſi le lievre; & cherchant à ſortir en l'entraînant avec lui, il s'eſt caſſé une patte. Cet eſſai, ſi beau en apparence, ne m'a produit qu'un excellent chien boiteux, & un liévre dévoré en partie. J'eſpérois tirer quelqu'avantage de la tentative, & vous voyez comme elle m'a peu réuſſi.

NOTE.

(1) *Le lièvre fuyant, &c.* Xénophon, dans le *Cynégétique*, ou *Traité de la Chaſſe*, prétend que les liévres, par l'aiſance qu'ils ont de fuir ſans peine en montant, ſe tirent aiſément d'affaire; mais que n'ayant pas le même avantage en courant de haut en bas, ils cherchent à s'échapper & à ſe mettre à couvert à la premiere occaſion qui ſe préſente de ſe dérober aux chiens. On lit dans l'Hiſtoire Naturelle du Cabinet du Roi, tome XIII, qu'en général le liévre ne manque pas d'inſtinct pour ſa propre conſervation, ni de ſagacité pour échapper à

ſes ennemis. La chaſſe du liévre, y eſt-il dit, eſt l'amuſement & ſouvent la ſeule occupation des gens oiſifs de la campagne : comme elle ſe fait ſans appareil & ſans dépenſe, & qu'elle eſt même utile, elle convient à tout le monde. On auroit pu ajouter que ſa convenance ne la rend pas permiſe à tout le monde. Dans la deſcription du liévre, même tome, il eſt dit : la longueur des jambes de derriere (du lievre) marque la facilité avec laquelle il s'élance en avant. Comme celles de devant ſont plus courtes, c'eſt la cauſe du déſavantage de ces animaux à courir de haut en bas.

LETTRE XXI.

Iophon à Eraston.

Périsse à jamais le déteſtable coq qui par ſes cris perçans m'a éveillé ſi mal-à-propos lorſque j'étois occupé du ſonge le plus gracieux. Il me ſembloit, mon cher voiſin (1), que j'étois parvenu à l'état le plus diſtingué, & que je jouiſſois de la plus heureuſe opulence. Une troupe d'eſclaves me ſuivoit; j'avois à mes ordres des intendans, des maîtres-d'hôtel, des gens d'affaires, de toutes ſortes. Mes doigts étoient chargés d'une multitude d'anneaux & de pierres précieuſes du plus grand prix (2). Les calloſités de mes mains avoient diſparu; il ne me ſembloit pas que jamais j'euſſe manié le hoyau. Grand nombre de flatteurs cherchoient à m'aborder avec l'air de l'empreſſement & du reſpect; j'y diſtinguois des Gryllions & des

Pétécions (3). Je me ſuis préſenté au théâtre ; tout le peuple d'Athènes m'a comblé d'applaudiſſemens ; on parloit déja de me mettre à la tête de la république : on alloit aux voix ; les ſuffrages ſe réuniſſoient..... Le maudit coq a chanté (4), toute ma grandeur s'eſt évanouie, & je me ſuis éveillé encore pénétré de la douce ſatisfaction que m'avoit procurée ce rêve. Mais ayant fait réflexion que nous étions dans le tems de la chûte des feuilles (5), j'ai reconnu que jamais les ſonges n'étoient plus illuſoires que dans cette ſaiſon.

NOTES.

(1) *Il me ſembloit, &c.* Cette Lettre d'Alciphron, & le Dialogue de Lucien, intitulé *le Songe* ou *le Coq*, ont tant de reſſemblance, que néceſſairement l'un a ſervi de modele à l'autre. Peut-être encore les deux rhéteurs ont-ils puiſé à la même ſource, & ont préſenté la même idée chacun à leur façon. Ce qui me paroît le plus vraiſem-

blable, c'eſt qu'Alciphron n'a point cherché à imiter Lucien. Sa maniere de peindre les objets eſt la même dans cette Lettre que dans les autres; elle tient du laconiſme antique : il ne dit que ce qu'il faut dire, & ne rebat pas deux fois la même idée; ce qui ſemble lui aſſurer le droit d'ancienneté ſur Lucien. Celui-ci ne quitte un ſujet qu'après qu'il l'a en quelque ſorte épuiſé, en le tournant de tous les côtés ſous leſquels il peut être vu; ce qui l'engage dans des détails très-prolixes. On peut porter de cette lettre le même jugement, que de celle que j'ai placée à la tête de la ſeconde Partie de cette traduction, & qui paroît être de même l'original du dialogue de Lucien, intitulé *les Lapithes*, ou *le Banquet des Philoſophes.*

(2) *Mes doitgs étoient chargés, &c.* Lucien fait dire à ſon Micile qu'il portoit ſeize bagues à ſes doigts. C'eſt ce qu'on appelle une charge, en italien, *carricatura*, bonne dans la bouche d'un ſavetier plaiſant, qui veut parler de la fortune à laquelle il avoit rêvé être parvenu.

(3) *J'y diſtinguois des Gryllions, &c.*

Gryllion eſt un vrai nom de paraſite, il en eſt fait mention dans le ſixiéme livre d'Athenée, comme d'un homme diſtingué dans ſon état : c'eſt-à-dire, d'autant plus mépriſable, qu'il portoit plus loin l'impudence & la gourmandiſe propres à cette profeſſion. C'eſt ſous ces traits qu'eſt repréſenté Gryſſion par le poëte comique Axionicus cité par Athenée : il ne trouvoit jamais qu'il y eût ſuffiſamment de quoi manger & boire aux tables où il étoit reçu. Lucien a encore imité ce trait dans le dialogue intitulé *Timon* ou *le Miſanthrope*.

(4) *Le maudit coq a chanté, &c.* On apportoit le deſſert, dit Mycyle dans Lucien : « Je buvois dans une coupe d'or à tous » mes amis raſſemblés ; ta voix importune » (du coq) a renverſé les tables, fait diſ» paroître le feſtin & les convives ; mes » richeſſes & mon bonheur ſe ſont éva» nouis & diſſipés dans l'air ». J'ai cité ce paſſage de Lucien, pour que l'on compare ſa maniere avec celle d'Alciphron.

(5) *Au tems de la chûte des feuilles, &c.* Plutarque, livre 5, *des Propos de table*, queſtion 10, fait dire à un de ſes interlo-

cuteurs que l'automne étant comme la vieilleſſe de l'année achevant ſa révolution, elle rend les corps diſpoſés aux maladies. Or il eſt néceſſaire que l'ame compatiſſe aux indiſpoſitions du corps & s'en reſſente; que les eſprits vitaux plus groſſiers circulent moins librement, & que la vertu divinatrice s'offuſque & ſe terniſſe, de même que la glace d'un miroir expoſée à l'action du brouillard, ne renvoie aucune image bien exprimée.

LETTRE XXII.

PRATINAS à ÉPIGONE.

JE me ſuis retiré pendant la chaleur brûlante du midi ſous un pin touffu (1), que je ſavois être expoſé à l'action des vents légers qui y entretiennent la fraîcheur de l'air. Je ne pouvois pas trouver un abri plus favorable contre l'ardeur du ſoleil. Je jouiſſois délicieuſement de l'avantage de cette ſituation, lorſqu'il m'eſt venu en idée d'égayer mon loiſir

par les charmes de la muſique (2). J'ai pris ma flûte, & ménageant avec art les mouvemens de ma langue & de mes levres (3), je modifiois l'air avec tant de préciſion, que j'en tirois des ſons qui ont dû paroître aux bergers des environs auſſi doux que mélodieux. Pendant que je jouois, je me ſuis apperçu que toutes mes chevres, attirées par la douceur de mes chants, ſe raſſembloient autour de moi, & ceſſoient de brouter les buiſſons, paroiſſant m'écouter avec autant de plaiſir que d'attention. Entouré de mon troupeau, ne reſſemblois-je pas dans ce moment au fils de Calliope (4)? Je te fais part de cette agréable aventure, parce que tu es mon ami, & que tu ſeras fort aiſe d'apprendre que je ſuis aſſez heureux pour conduire un troupeau ſenſible aux agrémens de la muſique (5).

NOTES.

(1) *Un pin touffu.* L'eſpece de pin dont

dont il eſt ici queſtion, eſt *le pin pignier*, dont la tige ne s'éleve pas ſi haut que celle du pin de Genève, mais qui eſt plus touffu, & qui étend ſes branches aſſez au large pour fournir un ombrage frais aux bergers. Cet arbre réuſſit très-bien dans les montagnes de tous les pays ſitués à la même latitude que la Grèce.

(2) *D'égayer mon loiſir, &c.* Le chevrier Pratinas ne reſpectoit pas autant le repos du dieu Pan que les anciens bergers de la Grèce, qui n'oſoient pas jouer de la flûte vers le milieu du jour. Ils auroient redouté ſa vengeance, s'ils euſſent troublé ſon ſommeil, dans ce tems auquel il ſe repoſoit, après s'être fatigué à la chaſſe toute la matinée. Pan n'étoit pas, comme quelques mythologiſtes l'ont dit un roi d'Arcadie; c'étoit l'emblême de la nature & de toutes ſes productions, ainſi que le mot *pan* l'indique. La nature ne paroît jamais plus tranquille que dans les jours ſereins de l'été, à l'heure de midi, lorſque le ſoleil ſemble l'avoir ſubjuguée par l'ardeur de ſes rayons, & réduite à une ſorte d'anéantiſſement qui eſt marqué par l'état

où ſe trouvent toutes ſes productions abattues & flétries par l'action de la chaleur. Si ce repos apparent étoit interrompu, ce ne pouvoit être que par une température contraire à la ſaiſon, par un mouvement de l'air, tel qu'il ſe fait ſentir aux approches de la tempête. Dans ces circonſtances, le vulgaire croyoit que le ſommeil de Pan avoit été interrompu, & que pour s'en venger, il alloit faire ſentir à la terre & à ſes habitans la rigueur de ſes coups. C'eſt ainſi que la ſuperſtition ſe plaiſoit à multiplier les objets de terreur ſous le poids deſquels elle accabloit la multitude timide & ignorante.

(3) *J'ai pris ma flûte, &c.* Ceci eſt une deſcription de la manière de ſe ſervir de la flûte à pluſieurs tuyaux ou corps en uſage parmi les bergers de la Grèce. La langue & les levres appliquées légérement ſur le tuyau dont il falloit tirer des ſons, ne faiſoient en quelque ſorte que ſautiller de l'un à l'autre. Achilles-Tatius en donne la même deſcription. *Amours de Leucippe, liv. 8.*

(4) *Au fils de Calliope.* Orphée, né en

Thrace, fils d'Apollon & de la muſe Calliope, eut la réputation d'être poëte, devin, philoſophe & excellent joueur de luth. La douceur de ſes chants charmoit les bêtes les plus féroces, mettoit en mouvement les arbres & les rochers, avoit endormi le Cerbere, & adouci la ſévérité inexorable des dieux infernaux.

(5) *Un troupeau ſenſible, &c.* De tous les animaux domeſtiques, la chevre paroît être le plus gai. Les fabuliſtes anciens & modernes prétendent qu'elle aime la danſe & la muſique. Dans un climat auſſi favorable pour les chevres, que celui de l'Attique, le chevrier Pratinas devoit être accoutumé à voir ſon troupeau ſe ranger à l'ombre autour de lui, pendant qu'il jouoit de la flûte. Ces animaux viennent à l'homme volontiers, ſe familiariſent aiſément, ſont ſenſibles aux careſſes, & capables d'attachement. (Voyez *l'Hiſt. nat. du Cabinet du Roi, tome 9.*) Ils ne deviennent même pas ſauvages dans les lieux inhabités. Un vaiſſeau anglois ayant relâché en 1698, à l'iſle de Bonaviſta, la plus orientale de celles du Cap-Verd, deux negres ſe préſenterent à bord, &

offrirent *gratis* aux anglois autant de boucs qu'ils en voudroient emporter. A l'étonnement que le capitaine marqua de cette offre, les négres répondirent qu'il n'y avoit que douze perſonnes dans toute l'iſle ; que les boucs & les chevres s'y étoient multipliés juſqu'à devenir incommodes, & que loin de donner beaucoup de peine à les prendre, ils ſuivoient les hommes avec une ſorte d'obſtination, comme les animaux domeſtiques. Il en eſt de même de l'iſle *Juan-Fernandès*, dans la mer du ſud, quoiqu'elle ſoit inhabitée, les chevres qui s'y ſont très-multipliées, ne ſont point devenues farouches. Ce ſont les qualités ſociales des chevres qui ont fait débiter tant d'atrocités ſur le compte des bergers italiens, & qui déterminerent le triſte duc, époux & perſécuteur de la fameuſe & belle Hortenſe, à défendre aux bergers de ſes domaines d'avoir des chevres dans leurs troupeaux.

LETTRE XXIII.

CALLICRATES à EGON.

J'AVOIS tracé des lignes & creuſé des foſſes dans la ſaiſon la plus favorable : j'étois prêt à y planter de jeunes oliviers, & à les arroſer d'un courant d'eau que je tirois d'un vallon voiſin (1). Mais une pluie continuelle de trois jours & de trois nuits a produit tant d'eau, que des torrens impétueux ſe ſont précipités du haut des montagnes dans les vallons, entraînant dans leur cours les terres & les ſables, de maniere que tous mes travaux ont été comblés. Il ne paroît pas que l'on ait jamais remué la terre dans cet endroit ; c'eſt la plaine la plus unie ; ainſi j'ai bien perdu ma peine & mon tems. Serois-je encore aſſez fou pour haſarder de nouvelles dépenſes, ſur les eſpérances incertaines que pourroient me donner les tra-

vaux de l'agriculture? Non, il faut eſſayer d'un autre genre de vie. Car on dit que l'inconſtante fortune ſuit les nouvelles entrepriſes qu'elle ſe plaît ſouvent à favoriſer.

NOTE.

(1) *Planter de jeunes oliviers, &c.* Voyez ſur la maniere ancienne de planter les oliviers, & ſur les terreins qui leur conviennent, ce qu'en dit Varron (*De re ruſtica, lib. 1, cap. 4*). Le ſeul terrein favorable à faire une plantation d'oliviers, eſt, dit-il, celui qui eſt tourné au vent *favonius*, ou du couchant, équinoxial & bien expoſé au ſoleil. Columelle (*Lib. de Arb. cap. 17*) dit que la foſſe deſtinée à planter le jeune olivier, doit avoir quatre pieds de toute face en quarré. C'étoit au printems, environ les calendes de Mai, que les laboureurs formoient de ſon tems les plantations d'oliviers. Autrefois, dit-il, on les faiſoit peu après l'équinoxe de Mars, & il paroît que c'étoit l'uſage des Grecs.

LETTRE XXIV.

Sitalcès à Enopion.

Si vous voulez reſſembler à votre pere, & lui plaire, mon cher fils, vous laiſſerez-là tous les vains & pâles diſcoureurs que l'on voit errer nuds pieds dans les environs de l'académie. Ils ne ſe doutent même pas des connoiſſances les plus utiles à la vie. Ils ſont incapables de s'y livrer. Ils ne ſavent que ſe parer de grands mots plutôt que de beaux ſentimens, quoiqu'ils prétendent quitter la terre ſur laquelle ils rampent, pour élever leurs idées juſqu'aux cieux. Abandonnez cette race inutile (1): venez vous livrer aux travaux de l'agriculture. Vos peines ſeront récompenſées; vous verrez vos greniers remplis de toutes ſortes de grains, & vos caves garnies de grandes cruches de vins excellens (2). Ce ſont-là des biens réels, & non des paroles vuides de ſens.

NOTES.

(1) *ABANDONNEZ cette race inutile.* Un honnête cultivateur réſidant à la campagne, avoit quelque raiſon de parler ainſi des philoſophes de profeſſion. Il ne diſoit rien qui ne fût d'accord avec la façon de penſer la plus commune. Le peuple d'Athènes ne reſſembloit en rien à ce que l'on appelle aujourd'hui *peuple*, ſoit dans les républiques, ſoit dans les autres états policés de l'Europe. Il ſe mêloit de tout, il étoit inſtruit de tout. Les ſpectacles étoient pour lui des leçons continuelles de politique, de ſciences, de belles-lettres, & ſurtout de cette plaiſanterie attique, ſi piquante & ſi fine. Ce que j'ai déja cité des poëtes comiques, prouve qu'ils trouvoient le moyen de parler de tout ce qui leur plaiſoit dans leurs pieces, & avec la plus grande liberté. Il ſemble qu'ils euſſent pris à tâche de tourner les philoſophes en ridicule; & le peuple d'Athènes, naturellement peu reſpectueux pour ces êtres ſinguliers qui prétendoient avoir la ſageſſe en partage, ne devoit pas les eſtimer beaucoup, dès qu'il

ſavoit que l'on pouvoit porter le nom de philoſophe, & douter s'il étoit jour en plein midi, ou parler ſans ceſſe pour ne rien dire. Alors les prétentions philoſophiques étoient diſcutées publiquement, non-ſeulement à Athènes, mais même dans les campagnes, ſi l'on s'en rapporte à ce qu'annoncent quelques-unes des Lettres d'Alciphron. On ſavoit donc généralement que ces philoſophes n'étoient pas ſi oppoſés entr'eux qu'ils affectoient de l'être; que ſans la vanité qu'ils avoient chacun d'être chefs de ſecte, & le peu de diſcernement de ceux qui étoient témoins de leurs diſſentions, on auroit aiſément dévoilé les artifices qu'ils employoient pour ſe faire des partiſans, & ſe révendiquer des droits excluſifs à la vérité, à la ſageſſe & à la ſcience. Pour m'en tenir à leurs ſyſtêmes généraux de phyſique, qui ſervent encore de baſe à tout ce que l'on a propoſé depuis, comme nouveau dans ce genre, il ne faut que les préſenter pour reconnoître qu'ils diſoient tous la même choſe, & qu'ils ne différoient que par les termes. Anaxagoras établiſſoit pour principe des choſes, l'homéomérie ou la convenance &. la diſconvenance des parties

entr'elles. Pythagore attribuoit tout à la conſonnance & à la diſſonance; Empedocles, à l'amitié & à la haîne, à la guerre & à la paix, à l'aſſociation & la diſſociation des élémens. L'un vouloit que la peſanteur fît tout; un autre regardoit les forces centripétes comme l'agent principal; un troiſiéme diſoit la même choſe ſous le nom de l'amour du centre; un quatriéme avoit recours à la fuite de la circonférence, ou à la force centrifuge. Que l'on peſe bien ces termes: y a-t-il quelque différence d'idées, même d'expreſſions, entre tous ces philoſophes? Et les mots dont ils ſe ſervoient pour développer leur doctrine, ne ſont-ils pas tous ſynonymes? N'entend-on pas encore aujourd'hui les mêmes propos dont les portiques d'Athènes retentiſſoient? & le plus haut degré de perfection dans la phyſique ſpéculative où l'on ſoit arrivé, n'a-t-il pas été de joindre quelques-unes de ces idées, & de n'en compoſer qu'un ſeul principe; par exemple, d'aſſocier la force centrifuge à la vertu d'attraction pour former les plus grands corps connus dans l'univers.... Je ne prétends point parler ici de la phyſique pratique, ou de cette ſuite d'ob-

ſervations faites ſur-tout à l'aide des machines nouvelles qui ont porté nos connoiſſances bien au-delà de celles des Grecs dans ce genre ; car les obſervations d'Ariſtote, ſur pluſieurs parties de l'hiſtoire naturelle, ont été ſi bien faites, que l'on n'y a rien ajouté de nouveau que ce que l'on a tiré des régions inconnues de ſon tems ; ſi cependant on en excepte l'article des mœurs & des amours des bêtes .....

Si l'on veut encore ſe faire une idée des ſéances académiques d'Athènes, de la maniere dont les objets y étoient diſcutés, & de l'utilité qui pouvoit en réſulter ; il ſuffira de rapporter ici une de ces converſations ſcientifiques, telle qu'elle fut préſentée ſur le théâtre d'Athènes. On en jugera comment un peuple gai & ſpirituel ſavoit répandre le ridicule ſur les choſes que l'on prétendoit être au-deſſus de ſa portée. Athenée (*liv. 2*) en cite une d'après Epicrate : « Vous revenez d'Athènes, dites-moi des nouvelles » de Platon, de Speuſippe, de Ménédème ? » De quoi s'occupent-ils ? quel eſt le ſujet » de leurs méditations ? quelle nouvelle découverte ont-ils faite ? ſi vous le ſavez, » apprenez-le moi, je vous en conjure

» par Cérès. — Je puis vous ſatisfaire. Pen-
» dant les Panathénées, j'ai vu au gym-
» naſe de l'académie une compagnie de
» jeunes gens; je les ai écoutés, & leurs
» diſcours m'ont paru auſſi abſurdes qu'inin-
» telligibles. Ils diſputoient ſur la nature
» des choſes, la vie des animaux, la dif-
» férence des arbres & des légumes en-
» tr'eux; ils étoient ſur-tout fort embar-
» raſſés pour découvrir à quel genre on
» devoit rapporter la citrouille. — Enfin,
» qu'ont-ils réſolu? Dans quelle claſſe ont-ils
» rangé cette plante? ſi vous le ſavez,
» dites-le-moi. — Il y a d'abord eu un ſi-
» lence général qui a duré aſſez long-tems:
» ils avoient tous la tête baiſſée, & ſem-
» bloient réfléchir profondément. L'un d'eux,
» pendant que les éleves étoient encore
» dans la même attitude, & plongés dans
» la méditation, a dit que c'étoit un légume
» rond; un autre, que c'étoit une herbe;
» un troiſième, que c'étoit un arbre. A ces
» propos, un médecin de Sicile prenant
» nos philoſophes pour des fous ou des
» mauvais plaiſans, leur a pété au néz. Une
» telle inſolence les a mis aux champs: ils
» ſe ſont écriés que l'on ſe moquoit d'eux;

» que ſans doute on regardoit leurs entre-
» tiens & leurs diſputes comme des ſujets
» de dériſion, puiſque l'on s'y permettoit
» de telles indécences. Les jeunes gens ſeuls
» n'ont pas été émus; ils ont conſervé toute
» leur gravité. Platon, ſans faire attention
» à ce qui venoit de ſe paſſer, a requis,
» avec ſa douceur ordinaire, l'aſſemblée de
» décider préciſément de quel genre étoit
» la citrouille. Mais on s'en eſt tenu aux
» généralités, on a parlé des trois genres
» principaux, arbres, herbes & animaux,
» & on n'a rien dit ſur la citrouille »...
Je conviens que le ſarcaſme eſt fort, mais ſi la liberté du théâtre étoit auſſi grande parmi nous qu'elle l'étoit à Athènes, que de ſcènes plaiſantes fourniroient à nos poëtes comiques ceux qui ont ſuccédé à Platon, à Speuſippe, à Ménédème. Aujourd'hui on ne plaiſante plus; un philoſophe vous dit gravement: « Voilà des calculs indéchiffra-
» bles, au-deſſus même de toute compré-
» henſion humaine: je ne peux pas les
» concevoir, moi qui vous les propoſe, à
» plus forte raiſon n'y concevrez-vous rien.
» Cependant ils ſont la baſe ſur laquelle
» j'appuie le ſyſtême que je vous préſente

» comme une découverte qui m'étoit réser-» vée, & qui me met au premier rang parmi » les génies tranſcendans de mon ſiécle ». Il faut l'en croire ſur ſa parole. O gaieté attique ! qu'êtes-vous devenue ? que votre ſel s'eſt affadi !

(2) *Vos caves garnies de grandes cruches.* Je crois pouvoir donner une idée des caves d'Athènes, d'après la conſtruction de celle que l'on a découverte à *Herculanum*, ville de la grande Grèce, abîmée entiérement, comme on le ſait, par la violente éruption du Véſuve de l'année 79 de notre ere. Cette cave ou cantine occupoit tout le tour d'une grande chambre pavée & revêtue de marbre, entourée d'une banquette d'un pied & demi de hauteur qui portoit ſa corniche. Il y avoit des couvercles de marbre tout autour de la banquette, qui ſervoient à couvrir de grands vaſes de terre cuite engagés dans la maçonnerie. C'eſt-là où l'on conſervoit des vins de différentes années. Ces vaſes ou urnes étoient fort larges, d'une terre rougeâtre, de la forme de ceux que l'on fabrique encore dans les environs de Florence ; c'eſt-à-dire, fort

larges & ventrus à proportion de leur hauteur. L'orifice en étoit plus étroit que le fond, & ils contenoient environ quarante bouteilles ou pintes de Paris. Voyez la *Description hiſtorique & critique de l'Italie, tome 4, édit. de 1769, pag. 485.*

LETTRE XXV.

COTINUS à TRYGODORE.

LA vendange approche, j'ai beſoin de paniers; ſi vous en avez de trop, prêtez-m'en quelques-uns que je vous rendrai dans peu. Si vous manquez de barils, j'en ai de toutes grandeurs: je vous les offre, & vous pouvez en uſer librement. C'eſt ſur-tout à la campagne & parmi nous, que tout doit être commun entre amis (1).

NOTE.

(1) *C'EST ſur-tout à la campagne, &c.* De tous les proverbes anciens, celui-ci a été regardé comme le plus honnête. Si cette

maxime étoit auſſi profondément gravée dans les cœurs, qu'elle eſt commune dans le propos, elle ſeroit une reſſource toujours préſente & sûre contre preſque tous les maux de la vie. C'eſt ainſi que penſoient autrefois les philoſophes les plus ſenſés. Socrate en tiroit la concluſion la plus étendue en faveur des gens de bien, auxquels il prétendoit que tout devoit appartenir, ainſi qu'aux dieux dont ils ſont les amis; parce que tout étant aux dieux, les gens de bien doivent jouir du même droit qu'eux, ſuivant la force du proverbe. Platon (*Des loix, liv.* 5) dit que l'état le plus heureux de la cité, la perfection de la république, eſt que par-tout on ſoit perſuadé que tout eſt commun entre amis, & que l'on agiſſe en conſéquence. Ariſtote (*Politic. lib.* 1) modifie le ſentiment de Platon, & penſe que la poſſeſſion & la propriété des choſes doivent être réſervées à un certain nombre, mais que l'uſage en doit être commun dans le vrai ſens du proverbe; que c'eſt le moyen d'entretenir l'union & la vertu dans la ſociété civile. Le premier qui ait mis cette maxime en vogue, fut Pythagore, & perſonne ne s'y conforma plus

exactement que lui, car il établit entre ſes ſectateurs une communauté exacte de biens & de facultés. (*Cicero de legib.* 1, *& Aulu-Gel. lib.* 1, *c.* 8.) Ce proverbe a déja été cité dans la Lettre VI de cette Partie. Le campagnard que l'on fait parler ici, a raiſon de dire que c'eſt parmi ſes ſemblables, que les anciennes maximes ſont encore reſpectées & ſuivies. Dans l'Attique, ainſi qu'ailleurs, la morale ne conſervoit quelques-uns de ſes droits primitifs, que dans un certain ordre de gens aiſés que l'on rencontre quelquefois dans les villes, mais plus ſouvent à la campagne.

LETTRE XXVI.

PHYLLIS à TRASONIDE.

SI vous étiez plus raiſonnable, mon cher Traſonide, ſi vous aviez de l'inclination pour l'agriculture, & de la déférence pour les avis de votre pere, j'aurois la ſatisfaction de vous voir préſenter aux dieux des guirlandes de lierre, de laurier & de mirte, & des fleurs de chaque ſaiſon (1); vous apporteriez à vos parens le froment que vous auriez moiſſonné, le vin que vous auriez tiré de vos raiſins, & le lait de vos chevres. Mais la campagne & ſes travaux vous déplaiſent, vous ne parlez que de boucliers, que de caſques à triple panache (2), & vous n'avez que les goûts d'un ſoldat mercenaire d'Acarnanie ou de Mélos (3). O mon fils, renoncez à ces folles idées! revenez à nous: vous y vivrez dans une douce tranquillité;

vous ne ſerez pas expoſé à riſquer votre vie à chaque inſtant. L'agriculture n'a rien à redouter des embuſcades imprévues, de l'attaque des cohortes, de l'effort des phalanges (4). Ne préféreriez-vous pas à ces dangers des jours aſſurés & tranquilles, & l'eſpoir d'être le ſoutien de notre vieilleſſe qui approche?

NOTES.

(1) *Des fleurs de chaque ſaiſon.* On lit dans un des fragmens de la comédie de Ménandre, qui a pour titre γεωργὸς, *le Laboureur*, l'éloge d'un champ qui produit les dons les plus agréables aux dieux, des fleurs, du lierre, du laurier. On retrouve dans la ſimplicité des expreſſions de cette femme de la campagne, le ſentiment intime d'une piété ſans fard, qui dans tout état eſt la baſe des vertus ſociales. Elle met au premier rang des avantages de la vie ruſtique, la facilité d'offrir aux dieux des préſens cueillis dans les champs qu'elle cultivoit.

(2) *Caſque à triple panache.* On voit par les anciens monumens que les caſques à triple panache étoient à l'uſage des anciens Grecs qui portoient les armes. Eſchyle, parlant de Tydée au ſiége de Thèbes (*Acte 3, Scène 1*): Tydée.... accable le fils d'Oïlée de cris & d'injures.... en s'emportant ainſi, il ſecoue les trois aigrettes de ſon caſque. Suivant Strabon (*liv. 3*), les Luſitaniens en portoient de ſemblables.

(3) *D'Acarnanie ou de Mélos.* L'Acarnanie étoit une région de l'ancienne Epire, que l'on appelle aujourd'hui *Il deſpotato.* Mélos eſt l'une des plus grandes des iſles Cyclades, connue à préſent ſous le nom de Milo; à laquelle on donne ſoixante milles, ou environ vingt lieues de tour. Elle eſt renommée par ſes mines de fer & de ſoufre, ſes eaux minérales, la bonté & l'abondance de ſes fruits & de ſes vins. On en tire aujourd'hui moins de ſoldats que de matelots, qui ſont aſſez habiles dans leur profeſſion, mais qui paſſent pour être très-débauchés.

(4) *L'effort des phalanges.* La phalange étoit un corps de troupes peſamment

armées, que les Macédoniens plaçoient au centre de la bataille. Elle étoit compoſée de ſeize mille hommes de pied, diſtribués en dix bataillons de ſeize cens hommes chacun, rangés ſur cent de front & ſeize de profondeur. Chaque ſoldat de la phalange avoit pour armes un bouclier, une épée, & une pique longue de quatorze coudées ou vingt-un pieds. Polybe (*liv. 17*) donne une deſcription exacte de la phalange, & dit que tant qu'elle conſervoit ſon état & ſon ordre de phalange, il n'étoit pas poſſible, ni de ſoutenir ſon effort, ni de l'enfoncer ou de la rompre; mais c'eſt ce qui lui arrivoit rarement; un terrein entrecoupé de foſſés, de vallons, de ruiſſeaux ou d'arbres, lui faiſoit perdre tout ſon avantage. Dans un terrein uni, il étoit impoſſible à l'ennemi de pénétrer cette lourde maſſe d'hommes ſerrés & réunis, non plus que cette forêt de piques qui ſe préſentoient à lui. Celles du premier rang s'avançoient de dix coudées au-delà du corps de ceux qui les portoient; celles du ſecond, de huit; du troiſiéme, de ſix; du quatriéme, de quatre, & du cinquiéme, de deux. Les piques des autres rangs, étendues au-deſſus

des têtes des ſoldats des cinq premiers rangs, formoient avec les boucliers un toît impénétrable aux traits qu'on lançoit ſur eux. Ainſi une armée ennemie qui attaquoit la phalange l'épée à la main, trouvoit ſur un front de cent hommes cinq cens piques à abattre, avant que de pouvoir atteindre aux ſoldats. Auſſi la phalange macédonienne faiſoit-elle l'effroi de tous ceux qui avoient à combattre contr'elle. Plutarque dit dans la vie de Paul-Emile, que cette forêt de piques, impénétrable à ſes légions, l'avoit pénétré de terreur à la premiere vue, & l'avoit d'abord fait déſeſpérer de la victoire glorieuſe qu'il remporta ſur Perſée, dernier roi de Macédoine. Il convenoit, même après ſon triomphe, qu'il ne ſe repréſentoit pas la phalange ſans en être effrayé. Nous avons vu à la bataille de Fontenoi (le 11 Mai 1745) les Anglois renouveller l'idée de la phalange macédonienne, par cette fameuſe colonne qu'ils formerent, & qui jetta d'abord tant de déſordre dans l'armée françoiſe, mais qui céda au génie ſupérieur du maréchal de Saxe, ſecondé par le courage intrépide des troupes qui l'attaquerent, & les heureux effets

de l'artillerie qui la rompirent, & la mirent dans la déroute la plus complette.

LETTRE XXVII.

EUSTACHIS à PITHACION.

JE célébre aujourd'hui la naiſſance de mon fils (1): je vous prie, mon cher Pithacion, de venir au feſtin que je prépare à ce ſujet. Vous amenerez avec vous, votre femme, vos enfans, votre bouvier, & même, ſi vous le jugez à propos, votre chien (2), ce gardien fidele de vos troupeaux, dont la voix retentiſſante ſait en éloigner à propos tous les dangers. Ce ne ſera pas celui qui ſe trouvera le plus mal d'être notre convive. Nous célébrerons la fête avec gaieté: nous boirons, s'il le faut, juſqu'à l'ivreſſe. Quand nous croirons en avoir aſſez, nous chanterons; & celui qui ſe trouvera en état d'exécuter quelque danſe joyeuſe (3), s'avancera au milieu

de l'assemblée, dont il fera dans ce moment tout le plaisir. Ne tardez donc pas, mon cher voisin. Dans ces occasions solemnelles, il convient de se mettre à table de bonne heure.

NOTES.

(1) *Je célébre aujourd'hui, &c.* Les anciens célébroient par de grands festins la naissance de leurs enfans. Voyez à ce sujet le dialogue de Lucien, intitulé *le Coq* ou *le Songe.* Cette lettre semble prouver que cet usage étoit observé dans tous les états de la société. Il ne se conserve plus guère aujourd'hui que dans certaines cours, parmi les princes régnans. Il paroît que les fêtes qui se donnent dans ces circonstances, ont été instituées pour resserrer les liens qui unissent les princes aux sujets; le jour de leur naissance ne se présentant que sous l'extérieur de l'humanité, de la bienfaisance & du plaisir, qui rapprochent les états différens, & comblent la distance qui se trouve entre le prince & les sujets. On voit par plusieurs passages des anciens auteurs, que l'on

l'on ne penſoit pas généralement que la naiſſance des enfans dût être un motif de joie pour leurs parens. Cicéron (*Tuſcul. 1, ch. 48*) a raſſemblé à ce ſujet les ſentimens de pluſieurs auteurs célébres dans l'antiquité, & il cite entr'autres Euripide, qui dit dans une de ſes tragédies :

Quant à nos vrais amis, un enfant vient de naître ;
Loin de fêter ce jour, ainſi qu'un jour heureux,
On devroit au contraire en pleurer avec eux.
Mais ſi ce même enfant ceſſoit auſſi-tôt d'être ;
C'eſt alors qu'il faudroit, en béniſſant le ſort,
Aller fêter le jour d'une ſi prompte mort.

Il y a quelque choſe de ſemblable, ajoute Cicéron, dans la conſolation de Crantor, où il eſt dit qu'un certain Elyſius de Térine, au déſeſpoir d'avoir perdu ſon fils, alla pour ſavoir la cauſe de ſa mort, dans un lieu où l'on évoque les ombres, & que là, pour réponſe, on lui donna ces vers par écrit :

La mort eſt un bien déſirable :
Les hommes dans l'erreur connoiſſent peu ce bien.
Ton cher fils en jouit par un ſort favorable,
C'eſt ſon avantage & le tien.

Voilà ſur quelles autorités on dit dans les écoles que les dieux ont décidé cette queſtion.

Mais toutes ces prétendues autorités ſont détruites par un raiſonnement de Sapho qu'Ariſtote nous a conſervé dans ſa Rhétorique (*liv. 2, ch. 23*) : « C'eſt un mal » que la mort, diſoit-elle ; & la preuve que » les dieux l'ont ainſi jugé, c'eſt qu'aucun » d'eux n'a encore voulu mourir ». C'étoit ſans doute dans des tems heureux qu'elle penſoit ainſi, puiſque les mépris de Phaon la forcerent de courir à la mort qu'elle trouva en ſe précipitant dans la mer, ſuivant le bruit commun.

Je ne crois pas pouvoir mieux terminer cette remarque, que par les paroles mêmes de Cicéron : « Pour nous, au cas que nous » recevions du ciel quelqu'avertiſſement » d'une mort prochaine, obéiſſons avec joie, » avec reconnoiſſance, bien convaincus » que l'on nous tire de priſon, & que l'on » nous ôte nos chaînes, afin qu'il nous ar- » rive ou de retourner dans le ſéjour éter- » nel, notre véritable patrie, ou d'être à » jamais quittes de tout ſentiment & de tout » mal.... Que ſi le ciel nous laiſſe notre » derniere heure inconnue, tenons-nous » dans une telle diſpoſition d'eſprit, que ce » jour ſi terrible pour les autres, nous pa-

» roiſſe heureux. Rien de ce qui a été dé-
» terminé ou par les dieux immortels, ou
» par notre commune mere la nature, ne
» doit être compté pour un mal..... Re-
» gardons plutôt la mort comme un aſyle,
» comme un port qui nous attend. Plût à
» dieu, y fuſſions-nous menés à pleines
» voiles ! Mais les vents auront beau nous
» retarder, il faudra néceſſairement que
» nous arrivions, quoiqu'un peu plus tard.
» Or, ce qui eſt pour tous une néceſſité,
» ſeroit-il pour moi ſeul un mal »? C'eſt ainſi que Cicéron termine cette belle tuſculane, où il eſſaie de mettre les hommes au-deſſus des craintes de la mort, par les meilleurs argumens qu'il pût alors employer pour les perſuader. Je me ſuis ſervi de la traduction de M. l'Abbé d'Olivet.

(2) *Et votre chien, &c.* On voit par cette Lettre, & par quantité d'autres paſſages d'anciens auteurs grecs, que les animaux domeſtiques faiſoient partie de la ſociété des bonnes gens de la campagne. La ſimplicité d'inviter un chien de baſſe-cour avec ſon maître, nous paroîtroit aujourd'hui tout au moins ridicule, & c'étoit alors une eſpece

d'attention, au moins à la campagne, à laquelle on ne manquoit pas. Ariſtophane, dans la comédie intitulée *Plutus*, faiſant paroître un meſſager domeſtique ſur la ſcène, lui fait dire à l'eſclave qui lui répond à la porte : » Vas vîte, & dis à ton maître de » venir, à ſa femme, à ſes enfans, à ſes » eſclaves, à ſon chien, à toi-même, à ſon » porc ». Quelque burleſque que ſoit la maniere de l'invitation, elle n'en prouve pas moins les anciens uſages. Le rhéteur Elien, qui vivoit au commencement du troiſiéme ſiécle, ſemble porter encore plus loin la ſimplicité ruſtique, en faiſant dire à un de ſes perſonnages : « Vous ſaluerez de ma part » la charmante brebis qui vous donne de ſi » belle laine, vos deux bœufs & votre » chien ». (*Elien. ep.* 3.)

(3) *Quelque danſe joyeuſe, &c.* La cordace, danſe comique, & dès-lors plus propre qu'aucune autre à réjouir des payſans, à la fin d'un repas où ils avoient copieuſement bu. Le rhéteur Ulpien, dans ſon *Commentaire ſur les Olynthiaques de Démoſthène*, dit que le cordaciſme eſt une eſpece de danſe déshonnête, & que comme

il y avoit des danſes guerrieres & nobles, telles que la pyrrhique, il y en avoit des bouffones qui n'avoient pour objet que de faire rire. Celle-ci étoit en uſage à la ſuite des feſtins, & ſur les théâtres de la comédie. Auſſi, parmi les Grecs, appelloit-on cordaciſer, κορδακίζειν, toutes les danſes dont les mouvemens rappelloient des idées baſſes & indécentes. Athenée (*liv.* 14) met la cordace au nombre des danſes dont les Grecs faiſoient peu de cas. Cet auteur entre dans un fort grand détail ſur toutes les danſes différentes en uſage tant chez les Grecs que parmi les Barbares.

LETTRE XXVIII.

PITHACION à EUSTACHIS.

QUE tout bien vous arrive, mon chet Euſtachis, à vous, à votre femme, à vos enfans. Quelle reconnoiſſance ne vous doivent pas vos amis & vos voiſins, pour vos généreuſes attentions ! Enfin j'ai ſurpris le voleur qui me donnoit depuis ſi long-tems de l'humeur, pour m'avoir dérobé un manche de charrue & deux faulx : je le garde à vue, attendant que mes voiſins me donnent main-forte pour l'arrêter. Je n'ai pas cru, à raiſon de ma foibleſſe, devoir entreprendre de le ſaiſir, étant ſeul. Son regard couvert a quelque choſe de furieux ; la largeur de ſes épaules, la groſſeur de ſes membres annoncent ſa force. Quant à moi, vous le ſavez, les travaux de l'agriculture m'ont épuiſé : les cals de mes mains m'empêchent de rien tenir avec

aſſurance : la peau en eſt plus rude que la dépouille aride d'une vieille bête (1). Ma femme & mes enfans ſe rendent à votre invitation, & ſe trouveront à votre feſtin. Mon valet eſt malade ; & je reſte avec mon chien pour veiller à ce que le frippon ne m'échappe (2).

NOTES.

(1) *La dépouille aride, &c.* C'étoit un proverbe grec qui ſe rendoit en ces termes, plus ſec, plus raboteux que lébéris, *ſcabroſior leberide.* Il s'appliquoit aux perſonnes groſſieres d'un commerce déſagréable. Les Grecs déſignoient par le mot *lébéris* la dépouille des ſerpens, ou celle de quelques poiſſons du genre de l'anguille, qu'ils appelloient *ſuphar*, & qui étoient d'une grande aſpérité à raiſon de leur ſéchereſſe. (Voyez *Eraſm. Chil. 3, cent. 2, adag. 83.*) Ariſtote (*De nat. anim. lib. 8*) dit qu'en vingt-quatre heures le ſerpent quitte ſa vieille dépouille. La même choſe arrive aux lézards, aux crabes, à quantité de ſcarabées. Rien n'eſt plus ſingulier que ce que

le pere du Tertre raconte dans l'*Hiſtoire naturelle des Antilles*, du long voyage que font tous les ans les crabes & les tourlouroux, eſpece d'écreviſſes de terre, pour ſe rendre des montages à la mer, où ils vont en grandes troupes changer d'écailles & dépoſer leurs œufs aux premieres pluies d'Avril ou de Mai. Suidas, au mot *lébéris*, dit que ce qui avoit donné lieu à ce proverbe, étoit un vieillard auſtere appellé Lébéris, qui avoit vécu conſtamment dans une pauvreté extrême. Athenée (*liv. 8*) ſe ſert de ce proverbe, & dit : « Tandis que » vous prétendez fermer la bouche à tous » ceux qui parlent, bien loin de convaincre » quelqu'un d'ignorance, vous vous mon» trez vous-même plus vuide, plus ſec que » Lébéris ».

(2) *Je reſte avec mon chien, &c.* Ce que fit ici le campagnard Pithacion, de ce qu'il attend de ſon chien pour empêcher que le voleur qu'il garde à vue ne lui échappe, n'a rien d'exagéré par rapport au chien, ſur la force & la fidélité duquel il pouvoit compter. Il veut probablement indiquer un de ces chiens d'Epire ou d'Albanie, dont

j'ai déja dit quelque choſe dans la remarque 3 ſur la Lettre XVI de la ſeconde Partie. C'étoient les plus grands, les plus forts & les plus puiſſans de tous les chiens. Ils ſont plus grands, dit M. de Buffon (*Hiſt. Nat. du Cabinet du Roi, tom.* 10), que nos plus grands mâtins, ils ſont rares en France. Ce célébre naturaliſte dit n'en avoir jamais vu qu'un, qui lui parut avoir, tout aſſis, près de cinq pieds de hauteur, & reſſembler pour la forme au chien que nous appellons grand danois, mais il en différoit beaucoup par l'énormité de ſa taille. Il étoit tout blanc, d'un naturel doux & tranquille. Pline (*liv.* 8, *ch.* 40) parle d'un chien d'Albanie qui reconnut dans une foule le meurtrier de ſon maître, & qui par ſes aboiemens, les bleſſures qu'il lui fit, & ſon opiniâtreté à l'attaquer, le contraignit d'avouer ſon crime. Après avoir cité pluſieurs prodiges de la fidélité des chiens, & de leur ſagacité dans différens pays, ce qui convient ſans doute à diverſes races de chiens, il ajoute: « Un roi d'Albanie fit » préſent d'un chien de cette eſpece, de la » plus grande taille, à Alexandre-le-Grand, » lorſqu'il partit pour ſon expédition des In- » des. La beauté de l'animal plut au conqué-

» rant. Il lui fit amener des ours, des ſan-
» gliers, des daims; le chien ne fit pas à leur
» vue le moindre mouvement. Le vif, le gé-
» néreux Alexandre indigné qu'un ſi grand
» & ſi bel animal ſe montrât ſi lâche, le
» fit tuer. Le roi d'Albanie le ſut; il envoya
» un autre chien de même eſpece à Alexan-
» dre, & lui manda de n'éprouver ſon cou-
» rage que dans quelque grande occaſion,
» contre un lion ou un éléphant: qu'il n'avoit
» jamais eu que deux de ces chiens, & que
» s'il faiſoit tuer celui-là, il n'en reſteroit
» plus. Alexandre ne tarda point de l'éprou-
» ver, & auſſi-tôt il vit un lion mis hors
» de combat. Il fit amener un éléphant, &
» le chien lui donna le ſpectacle le plus
» ſatisfaiſant qu'il eût jamais vu. Tout ſon
» poil ſe hériſſa; il ſe mit à aboyer d'une
» façon effrayante; puis attaquant avec im-
» pétuoſité l'éléphant, on le vit en éviter
» les atteintes avec une adreſſe merveil-
» leuſe, ſans interrompre pour cela ſes
» attaques, qu'il ne ceſſa de redoubler,
» juſqu'à ce que l'énorme animal étourdi à
» force de tourner, pour parer les atteintes
» du chien, tomba enfin, & fit trembler
» tout le terrein à l'entour par la ſecouſſe

» que lui donna ſon poids immenſe ». Il eſt à remarquer que l'eſpece de ces chiens ne ſe multiplioit pas beaucoup, puiſque le roi d'Albanie n'en avoit que deux; quoique l'on puiſſe conjecturer que la race en étoit franche : car il eſt rare qu'un animal métis joigne autant de courage & de force à une intelligence ſi bien caractériſée.

LETTRE XXIX.

NAPÉE à CRINIADE.

TU ſais que j'avois chargé un âne de figues en maſſes (1); je les ai conduites à leur deſtination, & je les ai vendues à un homme qui m'attendoit. Cette affaire finie, un autre homme de ma connoiſſance m'a conduit au théâtre, & m'ayant fait placer avantageuſement, j'ai eu tout le plaiſir des différens ſpectacles qui s'y ſont donnés. Tu ne dois pas eſpérer que je raconte tout ce que j'ai vu. J'avoue que j'y ai compris peu de choſe, & que je

ſuis incapable de te rendre ce que j'ai cru y entendre.

Cependant j'ai vu une eſpece d'acteur qui m'a cauſé le plus grand étonnement (2); j'en ſuis encore tout ſtupéfait. Il s'eſt avancé au milieu de l'aſſemblée, où il a placé une table à trois pieds, & ſur cette table trois petites coupes renverſées, ſous chacune deſquelles il a caché des petits cailloux blancs & ronds, tels que l'on en trouve quelquefois ſur les bords des torrens. Il les mettoit d'abord un à un ſous chaque coupe, puis ils ſe trouvoient tous ſous une ſeule. Enſuite il levoit toutes les coupes, on n'y voyoit plus de cailloux, mais ils étoient dans la bouche du joueur: on les voyoit, on les comptoit; il ſembloit les avaler; puis s'avançant vers l'aſſemblée, il tiroit ſes cailloux un à un du nez, de l'oreille, ou de quelqu'autre partie du viſage des ſpectateurs; & ils diſparoiſſoient tout d'un coup ſi ſubtilement, qu'on ne ſavoit ce qu'ils étoient devenus. Conve-

nons que c'eſt un maître eſcamoteur, & bien au-deſſus de cet Euribate d'Œchalie (3), dont on nous raconte tant de tours d'adreſſe ſurprenans. Que les dieux me gardent de voir pareil frippon s'établir dans nos campagnes! qui pourroit ſe garantir de ſa ſubtilité, même s'en appercevoir? Il enleveroit tout ce que j'ai chez moi; tout diſparoîtroit à ſon commandement. A qui pourrois-je m'en plaindre?

NOTES.

(1) *Figues en maſſes, &c.* Elles étoient preſſées & unies enſemble dans la forme d'un gâteau quarré, afin de les conſerver pour la ſaiſon où les arbres en étoient dépouillés. C'eſt ainſi que l'on peut conjecturer que les Athéniens les ſervoient dans le tems de l'hiver. Le nom de παλάθη qu'ils leur donnoient, l'indique. Les figues de l'Attique paſſoient pour un des fruits les plus excellens que l'on connût alors; elles étoient même un objet de commerce. Dinon, cité par Athenée (*liv. 14*), comme ayant écrit

ſur les affaires de la Perſe, dit qu'il y avoit une loi qui défendoit que l'on ſervît à la table des rois aucun fruit, ni autres productions qui ne vinſſent des pays ſitués ſous leur domination. Un eunuque ayant ſervi à Xerxès des figues de l'Attique, ce prince les trouva ſi bonnes, qu'il fit publier dans tous les marchés qu'aucun de ſes ſujets ne pourroit en acheter, avant que les pourvoyeurs de ſa maiſon en fuſſent fournis. On prétend que ce fut une adreſſe de l'eunuque pour faire ſouvenir le roi du projet qu'il avoit formé de conquérir la Grèce. On ſait quel fut le ſuccès de cette entrepriſe. Après que la monarchie des Perſes eut été détruite par Alexandre, les figues de l'Attique conſerverent toute leur réputation. Un roi des Indes nommé Amitrochates, écrivoit à Antiochus, l'un des ſucceſſeurs d'Alexandre, qu'il lui envoyât des vins doux de Grèce, des figues de l'Attique, & un ſophiſte, qu'il payeroit tout au prix que l'on en voudroit. Antiochus lui répondit qu'il lui enverroit du vin & des figues; mais que les loix des Grecs ne permettoient pas que l'on vendît un ſophiſte.

(2) *J'ai vu une eſpece d'acteur.* On lit dans Athenée (*liv.* 1) que dans les tems poſtérieurs de la Grèce, on fit plus de cas à Athènes des inventions propres à amuſer le peuple & à l'étonner, que de la ſcience acquiſe par l'étude & les connoiſſances les plus multipliées & les plus utiles. Il cite entr'autres exemples de la décadence du goût & des mœurs, la conſidération que s'étoit acquiſe un eſcamoteur appellé Xénophon, qui eut pour diſciple & ſucceſſeur Cratiſthènes de Phliaſe. Celui-ci étonnoit le peuple en tirant du feu de toutes les parties de ſon corps, & en opérant quantité de tours ſemblables, qui en impoſoient au peuple qui étoit toujours ſa dupe. On remarque dans le même chapitre que l'on n'avoit jamais érigé à Thèbes de ſtatues à Pindare, mais que le chanteur Cléon en avoit une avec une inſcription magnifique qui exaltoit ſes talens comme dignes des dieux, & faiſant la gloire de ſa patrie. Cette ſtatue étoit érigée avant qu'Alexandre n'eût pris & renverſé la ville de Thèbes. Elle y étoit même ſi reſpectée, qu'un certain Polémon voulant s'enfuir avant le ſac de la ville, ne crut pas pouvoir cacher ſon or

plus en sûreté que dans un des plis du manteau de la ſtatue de Cléon, où il le retrouva trente ans après, lorſqu'on releva les murs de la ville par les ſoins & aux dépens de la courtiſanne Phryné. Cette derniere circonſtance prouve que le luxe le plus inſolent, & certainement le plus oppoſé aux bonnes mœurs, peut en quelques occaſions devenir utile au public.

(3) *C'eſt un maître eſcamoteur.* Napée ſoutient dans ce récit le caractere de la ſimplicité ruſtique & de l'ignorance de cet état que tout étonnoit chez les Grecs, quelque rafinés qu'ils fuſſent, ainſi qu'il arrive encore aujourd'hui parmi nous aux payſans qui vivent loin du commerce des villes. Cet Euribate d'Œchalie dont il parle, étoit un eſcamoteur, de ceux que les Grecs appelloient *cercopes*, qui amuſoit le peuple par des propos inſinuans, par des tours d'adreſſe, afin de ſaiſir les momens favorables pour le duper, ou plutôt le filouter. Suidas, au mot *Euribates*, cite l'ancien poëte comique Diotime, qui dit que différens cercopes poſtés dans les carrefours des villes de la Béotie, y cauſerent un tort conſidérable au

peuple ; qu'ils étoient d'Œchalie ; que les plus connus d'entr'eux & les plus à craindre, étoient Sollus & Euribates. On les appelloit cercopes, du mot grec κερκωπίζειν, remuer la queue, expreſſion tirée des chats & des tigres, qui ne ſont jamais plus à craindre que lorſqu'ils remuent la queue avec vivacité, & paroiſſent vouloir flatter. La même expreſſion ſervoit encore à caractériſer les flatteurs. Voyez *Eraſm. chil. 11, cent. 7, adag. 37.* On appelloit quelquefois ces eſcamoteurs pour amuſer les convives dans les feſtins d'appareil ; il y en avoit de différentes eſpeces. On voyoit entr'autres des femmes qui paroiſſoient ſe précipiter la tête en bas ſur des poignards dreſſés contr'elles, & qui jettoient en même-tems du feu par la bouche. Ces tours d'adreſſe, qui ſont encore partie des ſpectacles de certains peuples orientaux, ſervoient d'intermédes aux grands repas que donnoient les Grecs les plus ſeptentrionaux, qui ne pouvant imiter la délicateſſe athénienne, vouloient l'éclipſer par un luxe prodigieux, & la réunion de tout ce qui pouvoit amuſer les convives, & leur donner occaſion de ſe repoſer, pour recommencer à manger &

boire ſur nouveaux frais. Voyez *Athenée, liv. 4.*

LETTRE XXX.

EUNAPE à GLAUCÉ.

MON mari eſt abſent, ſes affaires le retiennent à la ville depuis trois jours. Le mercenaire Parménon que nous avons loué pour nous ſervir, eſt un véritable inconvénient : c'eſt un homme lâche qui dort plus qu'il ne travaille. Un loup s'eſt établi dans notre voiſinage, de tems en tems il s'y montre : ſes yeux annoncent ſa férocité & ſon penchant au carnage. Hélas ! il vient d'enlever Chioné (1), la plus belle de nos chevres ! Le cruel fait un bon repas de cet excellent animal, pendant que j'en pleure amérement la perte. Mon mari ne ſait encore rien de ce qui ſe paſſe : dès qu'il en ſera inſtruit, le mercenaire n'aura pas à prendre d'autre parti que de ſe pendre

au plus haut pin du voiſinage (2). Quant au loup (3), je ſuis aſſurée que mon mari n'épargnera rien pour en tirer une vengeance complette.

NOTES.

(1) *CHIONÉ, la plus belle, &c.* nom tiré de la couleur du poil de la chevre, qui ſans doute étoit blanche, formé du mot grec χίων, neige. On connoît une Chioné, fille de Borée & d'Orythie, dont Neptune eut un fils nommé Eumolpe, qui s'établit en Thrace, & qui eſt cité par Homère, comme un homme d'un grand courage. *Pauſanias, liv. 1.*

(2) *Se pendre au plus haut pin, &c.* Il paroît par ce que dit ici la bonne Eunape, dont le nom grec ſignifie une compagne économe, que les habitans de la campagne de l'Attique employoient des mercenaires ou des eſclaves de louage, ſur leſquels ils exerçoient les mêmes droits que ſur les eſclaves qui leur appartenoient propriétairement après qu'ils les avoient achetés. Les

Grecs regardoient leurs eſclaves comme le rebut de l'eſpece humaine, comme des êtres vils ſur leſquels l'honnêteté & la ſageſſe n'avoient aucun empire, auxquels on ne devoit donner aucune confiance tant que l'on reſtoit en ſon bon ſens. Homère (*Odyſſ. liv. 17*) avoit dit que Jupiter ôte à un homme la moitié de ſa vertu dès le premier jour qu'il ſe rend eſclave. Ses commentateurs ont ajouté que ce qui lui en reſtoit ne tenoit pas contre une longue ſervitude; parce que, ſelon l'expreſſion d'un philoſophe grec cité par Longin, la ſervitude eſt une eſpece de priſon où l'ame décroît & ſe rapetiſſe en quelque ſorte. Expreſſion ſinguliere, mais très-propre à peindre les ſentimens que l'on prend dans les différentes ſervitudes auxquelles on ſe livre, & qui ſont de tous les tems & de tous les états. Platon, dans les conſeils qu'il donne ſur la maniere de traiter les eſclaves (*De legibus 6*), dit que pour en être bien ſervi, il faut les choiſir de différens pays, entretenir entr'eux une eſpece de jalouſie qui les empêche de s'unir d'inclination & d'intérêts; les nourrir de façon à leur conſerver la ſanté & les forces; ne les pas in-

ſulter, ni jamais les punir à tort, & qu'ils ne ſentent eux-mêmes l'avoir mérité; ne pas employer avec eux la force du raiſonnement ou la douceur de la remontrance dont on uſeroit à l'égard d'un homme libre. Chaque fois que le maître leur parle, il doit prendre un ton qui leur faſſe ſentir ſon autorité ſur eux; ne leur parler que par monoſyllabes. *Omnis herus ſervo monoſyllabus. Eraſm. chil. 3, cent. 4, adag. 93.* Ariſtote (*Polit. l. 7*) dit qu'il ne faut jamais laiſſer les eſclaves dans l'oiſiveté, mais de tems en tems leur commander plus qu'ils ne peuvent faire, pour avoir l'occaſion de ſembler leur adoucir la peſanteur du joug, en ne les puniſſant pas pour avoir manqué. Platon recommande ſur-tout aux maîtres de ne jamais plaiſanter ni jouer avec eux, de quelque ſexe qu'ils fuſſent, ainſi qu'il arrivoit à pluſieurs maîtres inconſidérés qui accoutumoient leurs eſclaves à la pareſſe & aux douceurs de la vie, & dont ils ne pouvoient plus tirer enſuite aucun bon ſervice. Cependant la ſervitude étoit volontaire en Grèce, mais dès que l'on s'y étoit ſoumis, on perdoit avec la liberté toutes les prérogatives que l'homme reçoit de la nature

en naiſſant. Un eſclave grec en faveur duquel le portique ne reclama jamais, étoit auſſi miſérable que le negre eſclave dans nos colonies. En ſe dégradant lui-même, il s'étoit mis en quelque ſorte au-deſſous des animaux domeſtiques dont il partageoit les travaux. « Vit-on jamais, dit Plutarque, » qu'un lion s'aſſervît à un autre lion, ni » un cheval à un autre cheval, à faute de » cœur, comme fait un homme à un autre » homme, ſe contentant facilement de » vivre en ſervitude, proche parente de » couardiſe ». *Au Traité que les bêtes brutes uſent de raiſon.*

(3) *Quant au loup, &c.* Plutarque, *vie de Solon, ff. 11*, dit que les Athéniens étoient habitués de tous tems à faire la guerre aux loups, parce que leur pays étoit plus propre au pâturage qu'au labourage.

LETTRE XXXI.

Polyalse à Eustaphile.

J'Avois tendu un piége à ces abominables renards (1); j'avois diſpoſé l'appât de maniere à les y faire donner. Ils attaquoient les raiſins de toute part; non-ſeulement ils en avaloient les grains, mais ils coupoient les grapes entieres, & les enlevoient des ſeps. On annonçoit l'arrivée du maître, homme ſévere & intraitable, dont la grande occupation eſt de parler des affaires publiques, de propoſer au peuple des avis qu'il prétend toujours fondés en raiſon. Chicaneur outré & mal intentionné, qui ne paroît jamais plus content que lorſqu'il a traduit quelque malheureux au tribunal des onze (2). Ayant tout à redouter des tracaſſeries d'un tel homme, dont pour mon malheur je ſuis l'eſclave, je voulois me concilier ſes bonnes

graces, en lui préſentant le renard le plus avide du canton que je comptois prendre au piége. Mais Plangon, ce joli petit chien de Malthe (3) que l'on nourriſſoit à la maiſon pour l'amuſement de la maîtreſſe, en rodant, a ſenti l'appât, s'eſt jetté avidement deſſus, a été pris & étranglé dans le piége il y a trois jours; il eſt même déja corrompu. Infortuné que je ſuis! j'ai accumulé maux ſur maux par mes imprudentes précautions! Quelle excuſe donnerai-je à ce méchant homme qui n'a jamais rien pardonné? Je fuirai à toutes jambes. Adieu la campagne & tout ce que j'y poſſede. Je n'ai pas un moment à perdre, ſi je veux me mettre en ſûreté. Si peu que je differe, je tombe dans l'abîme de tous les maux. Il eſt donc prudent de me mettre à couvert des peines que je redoute, en m'éloignant.

NOTES.

(1) *J'avois tendu un piége, &c.* La chair

» chair du renard, dit M. de Buffon (*Hiſt. Nat. tome 14*), » eſt moins mauvaiſe que » celle du loup; les chiens & même les » hommes en mangent en automne, ſur- » tout lorſqu'il s'eſt nourri & engraiſſé de » raiſins ». On remarque que les vignes voiſines des rochers où les renards ont leurs terriers, ſouffrent de leur goût pour les raiſins; ils y cauſent cependant moins de dommage que les loups & les mâtins, parce qu'ils en mangent moins. J'ai oui dire à des chaſſeurs expérimentés que les renards & les loups s'enivrent, ainſi que les chiens, en mangeant du raiſin: ſi on les ſurprend dans cet état, il eſt plus aiſé de les tuer; l'ivreſſe du renard eſt gaie, il paroît ne ſonger qu'à jouer; celle du loup eſt plus peſante, mais il eſt moins défiant qu'à l'ordinaire, ſans rien perdre de ſa férocité, quoique ſes attaques ſoient moins dangereuſes que lorſqu'il eſt affamé.

(2) *Au tribunal des onze.* C'étoit celui par lequel étoient jugés ceux qui étoient détenus dans les priſons publiques pour des crimes capitaux, & qui devoient être condamnés à mort. Ce n'étoit pas ſeulement

à l'aréopage que ſe rendoient les jugemens : il y avoit encore à Athènes d'autres tribunaux moins célebres, où l'on décidoit également de la fortune & de la vie des citoyens. Tels étoient le parabyſte, le trigone, les ſalles rouge & verte ; celle du ſoleil, qui de tous les tribunaux étoit le plus grand & le plus fréquenté ; c'eſt le même qui ſe nommoit *Hélios*, & la ſalle ou le tribunal du Palladium, où ſe jugeoient preſque toutes les affaires criminelles. Tous ces ſiéges différens étoient des démembremens de l'aréopage, dont ils faiſoient partie. Voyez *Pauſanias*, *liv. 1.*

(3) *Petit chien de Malthe.* Ce chien, ſuivant l'*Hiſt. Natur. du Cabinet du Roi*, *tom. 10*, eſt un double métis qui vient du petit épagneul & du petit barbet. Il paroît que les femmes des gens riches étoient en Grèce auſſi curieuſes de ces chiens, & avoient autant d'attention pour eux que l'on en a de nos jours. Lucien, *Diſcours ſur ceux qui entrent au ſervice des grands*, repréſente un philoſophe, choiſi par une dame comme le plus ſage de la compagnie, pour porter ſa petite chienne, à qui elle

craignoit qu'il n'arrivât quelqu'accident. C'étoit, dit Lucien, un plaisant spectacle de voir ce philosophe déja âgé, portant entre ses bras un petit chien dont la tête sortoit par l'ouverture de son manteau, qui aboyoit d'une voix grêle à tout ce qui passoit, ou lui léchoit la barbe, ainsi que font tous ces petits chiens de Malthe. On dit même qu'il pissoit ordinairement sur ceux qui le portoient. Un plaisant de la compagnie ajouta à la position ridicule du philosophe, en disant que de stoïque il étoit devenu tout d'un coup cynique.

LETTRE XXXII.

THALLUS à PITYISTE.

J'AI une ſatisfaction toujours nouvelle à recueillir les productions de la nature. La récolte des fruits me paroît la juſte récompenſe de nos travaux. Mais jamais je ne ſuis plus content que dans la ſaiſon où l'on tire le miel des ruches. C'eſt une opération que je viens de faire en les levant de deſſus les pierres où je les avois placées. Elles m'ont donné des gâteaux frais : j'en ai offert les prémices aux dieux, puis j'en fais goûter à mes amis. Ils ſont blancs, très-agréables à la vue : les gouttes du vrai miel attique (1) en diſtillent telles qu'elles coulent des rochers du mont Briléſe (2). Je n'ai pu vous en envoyer davantage ; l'année prochaine, la récolte ſera plus abondante, & mon préſent plus copieux : peut-être même le miel ſera-t-il meilleur.

NOTES.

(1) *Du vrai miel attique.* Le miel, tel que le décrit ici Thallus, étoit de premiere qualité, & alors d'autant plus précieux, que l'on n'avoit pas encore l'uſage du ſucre. Le mont Hymette étoit regardé comme le lieu le plus favorable qu'il y eût au monde pour la nourriture des abeilles; ſi l'on en excepte, dit *Pauſanias*, *liv. 1*, *ch. 32*, le pays des Haliſons, peuples de la Scythie européenne, qui habitoient à l'extrémité du Pont-Euxin. Chez eux, les abeilles étoient ſi douces & ſi familieres, qu'elles alloient aux champs avec les hommes. Il n'étoit pas beſoin de les enfermer dans des ruches; elles travailloient indifféremment par-tout, & comme il leur plaiſoit. Leur ouvrage étoit ſi bien lié, & d'un tiſſu ſi fort, que l'on avoit peine à ſéparer le miel d'avec la cire. Le miel de l'Attique eſt encore auſſi précieux & auſſi abondant que dans les tems reculés dont parlent ces lettres. Il eſt au nombre des denrées que l'on exporte de la Grèce: les abeilles s'y multiplient avec la plus grande facilité,

& les montagnes en ſont auſſi peuplées qu'il y a deux mille ans.

(2) *Mont Briléſe.* Pauſanias ne cite point cette montagne, lorſqu'il fait mention de celles de l'Attique. Strabon (*liv. 9*) parlant des mêmes montagnes, en compte cinq principales, Briléſe, Egialée, l'Icarien, Hymette & Lycabette. Pline (*l. 4, ch. 7*) les nomme dans le même ordre, ſans doute d'après Strabon. Spon, dans ſon *Voyage de la Grèce & du Levant*, dit que le pays de l'Attique eſt partie montagne, partie plaine. Les monts Bryléſe, ou plutôt Lycabette, ne ſont pas trop connus. Le Parnès, qui avoit autrefois une ſtatue de Jupiter-Parnéſien, eſt au nord de la ville. Le Pentelique duquel on tiroit le marbre pentélien, que l'on employoit à la conſtruction de tous les temples & monumens publics d'Athènes, eſt à l'eſt; l'Hymette au ſud-eſt, & l'Ancheſme, que Pauſanias (*liv. 1*) dit être une montagne peu conſidérable au nord-eſt: elle n'eſt éloignée de la ville que d'une portée de canon.

LETTRE XXXIII.

Philopémen à Moschion.

Quel malheur de nourrir chez ſoi un loup à figure humaine! le plus mal aviſé, le plus ſcélérat de tous les eſclaves a ſaccagé mon troupeau de chevres, il l'a détruit; il a vendu les unes, tué les autres. Il a pour le moment de quoi ſe livrer à la crapule; il s'enivre à ſon aiſe; il paie des joueurs d'inſtrumens pour le divertir; il ſe fait parfumer des odeurs les plus exquiſes; pendant ce tems, mon étable eſt vuide, & la race de mes belles chevres eſt perdue. Je ne dis rien; j'affecte autant de tranquillité que d'indifférence ſur ſes procédés odieux; s'il prévoyoit la vengeance que j'en tirerai, il s'y déroberoit bientôt par la fuite. Mais ſi je puis le rattraper & le tenir en ma puiſſance, il perdra dans les fers & les lourdes entraves

dont je lui chargerai les bras & les jambes (1), ſon goût pour la débauche. Livré déſormais ſans relâche aux travaux de la terre, le rateau, la bêche, le hoyau qu'il maniera ſans ceſſe, lui feront goûter les agrémens de la ſobriété ruſtique, & les avantages de la vie honnête de la campagne (2).

NOTES.

(1) *Il perdra dans les fers, &c.* Athenée (*liv. 6*) nous apprend que les eſclaves grecs travailloient aux mines, les fers aux pieds. Ils étoient traités ſi durement, que ſouvent ils ſe révoltoient contre les intendans des mines, ou contre leurs maîtres qu'ils mettoient à mort. Dans une de ces circonſtances, ils s'emparerent de la fortereſſe bâtie ſur le promontoire de Sunnium, d'où ils firent aſſez long-tems des courſes dans l'Attique qu'ils ravagerent. Il eſt étonnant combien il y avoit d'eſclaves dans la Grèce, on ne les comptoit que par myriades ou dix mille; il n'étoit pas rare

que les particuliers en euſſent au-delà de mille qui travailloient à leur profit. Des peuplades entieres ſe ſoumettoient à d'autres peuplades plus riches & plus puiſſantes, à condition qu'elles les nourriroient & les entretiendroient. Elles conſentoient que les maîtres qu'elles ſe donnoient les vendiſſent, mais elles ſtipuloient d'ordinaire qu'on ne les tranſporteroit pas hors du pays où elles étoient établies. Il s'en falloit donc beaucoup que les républiques de la Grèce fuſſent le pays de la liberté. La ſervitude s'établit dans les Gaules de même que dans la Grèce, & par les mêmes motifs. Le gros du peuple, que la quantité de ſes dettes, le poids des impôts, ou la violence des grands réduiſoient à une miſere extrême, ne vit d'autre reſſource à ſes maux que de ſe mettre ſous la protection des ſeigneurs; il la paya au prix de ſes ſervices, à la volonté de ſes protecteurs. Ce contrat fut d'abord volontaire; mais dans la ſuite il dégénéra en titre de propriété en faveur des grands & des riches auxquels les ſerfs ou eſclaves appartinrent propriétairement. (Voyez *Céſar, comment. de Bel. Gall. lib. 6, c. 4.*) Cette eſpece de ſervitude s'eſt totalement

abolie en France par la néceſſité où les rois ſe trouverent d'oppoſer le peuple aux ſeigneurs. Les communes s'établirent ſous l'autorité des rois, qui leur accorderent ſucceſſivement les privileges dont elles jouiſſent encore. Le clergé, dont la puiſſance & les richeſſes étoient alors ſi conſidérables, ſuivit en général l'exemple des rois, & affranchit les ſerfs à des conditions peu onéreuſes. C'eſt à quoi les eſclaves grecs ne purent jamais aſpirer. S'il leur arriva quelquefois de ſecouer le joug dont ils étoient accablés, ce ne fut que pour le moment, & à la ſuite des efforts violens qu'ils firent pour ſe ſouſtraire à une autorité alors légalement établie. Cette Lettre, & quelques autres qui précédent, nous apprennent que quand les eſclaves s'étoient échappés, il étoit difficile de les reprendre : voilà pourquoi les maîtres avoient quelques ménagemens pour eux, & que quand ils avoient des raiſons de s'en défier, ils les tenoient aux fers, même pendant leurs travaux journaliers. Ainſi les maîtres des eſclaves de la Grèce agiſſoient par les mêmes principes qui dirigent aujourd'hui ceux des colonies européennes en Amérique. Les mêmes circonſ-

tances & les mêmes intérêts ont produit dans tous les tems le même ſyſtême de conduite. Il n'eſt donc pas ſurprenant que les européens des colonies traitent leurs eſclaves négres avec autant de dureté que les habitans de l'Attique traitoient leurs eſclaves grecs qu'ils employoient aux travaux des mines & à la culture des terres, ainſi que l'on y emploie à préſent les négres. Ce qui rend ceux-ci plus dignes de compaſſion, c'eſt qu'ils ne ſe ſont pas ſoumis volontairement à l'eſclavage, & qu'ils ſont enlevés par force & vendus pour être tranſportés dans des régions étrangeres, & ſoumis à un genre de vie tout-à-fait oppoſé à leurs inclinations naturelles. Voyez ce que j'ai déja dit ſur les eſclaves grecs dans la note 2 ſur la Lettre XXX.

(2) *Les avantages de la vie, &c.* Socrate, parlant de la corne d'Amalthée, diſoit que la vraie ſignification du mot *Amalthée*, étoit celle d'un homme honnête, bon & conſtant ouvrier, sûr d'acquérir par ſon travail toutes les aiſances de la vie. Selon lui la corne du bœuf, animal laborieux, étoit l'emblême d'un bon cultivateur. Les

raisins, les épis, les fruits de toutes sortes qui paroissent en sortir, sont le produit de l'agriculture qui pourvoit à tous les besoins. C'est par ce moyen que les mœurs réglées, le bon esprit, les faveurs même de la fortune s'établissent & se conservent parmi les hommes. Voyez *Stobée*, *disc.* 54.

LETTRE XXXIV.

HYLÉ à NOMION.

VOUS allez trop souvent à la ville, mon cher Nomion; la campagne n'a plus rien qui vous plaise; vous ne pouvez y rester un moment. Cependant nos terres ne produisent rien faute de bras pour les cultiver: je garde la maison, & seule avec l'esclave Syra, j'ai de la peine à nourrir nos enfans. Tandis que vous, dont les cheveux sont déja presque blancs, avez tout d'un coup pris les goûts & les habitudes des jeunes athéniens. On dit que l'on vous voit d'ordinaire dans le quartier

de Scyros (1), & dans le céramique, où ſe raſſemblent tous les fainéans & les débauchés de la ville, pour perdre leur tems dans une honteuſe oiſiveté.

NOTE.

(1) *Le quartier de Scyros, &c.* On a vu dans pluſieurs remarques ſur les Lettres qui précédent, que c'étoit dans ces quartiers d'Athènes que les courtiſannes, les joueurs & les gens déſœuvrés ſe raſſembloient chacun pour ſuivre leur goût. Cette Lettre, à en juger par les noms des interlocuteurs, peut être regardée comme une eſpece d'éclogue, ainſi que pluſieurs autres de cette troiſiéme Partie. *Hylé*, en grec, ſignifie une femme de la campagne laborieuſe; & *Nomion*, un berger, un homme deſtiné à veiller à la conſervation & à l'entretien de ſes troupeaux.

LETTRE XXXV.

LÉNÉE à CORYDON.

J'AVOIS balayé l'aire de la grange & quitté le van, lorſque le maître eſt arrivé. Il a vu mon ouvrage, il a été content de mon exactitude. Mais, en même-tems, & je ne ſais d'où, eſt ſurvenu quelqu'un de ces lutins malfaiſans; un de ces génies coryciens (1), qui font leurs expéditions avec une ſubtilité dont on ne peut ſe défendre. Voyant que je ſuivois le patron, il a pris ma caſaque (2) que j'avois quittée pour travailler plus à mon aiſe, & l'a emportée ſous ſon aîle : ainſi je deviens le jouet de ces farfadets, & la riſée de mes camarades.

NOTES.

(1) *GÉNIES coryciens, &c.* Ces génies coryciens étoient, ſuivant l'opinion répan-

due parmi le peuple grec, qui n'y eſt pas encore tout-à-fait détruite, & qui a la plus grande vogue dans les régions orientales, de ces lémures, ſylphes, lutins ou génies dont ils prétendent que l'air eſt peuplé, & qui font aux hommes tout le mal qu'ils peuvent. Auſſi leur fait-on des ſacrifices ſolemnels pour les engager à ſe tenir dans l'inaction. Ils ſont appellés ici génies coryciens, par alluſion aux voleurs qui habitoient le pays de Coryce en Cilicie, province de l'Aſie-mineure: ils étoient d'une ſi grande ſubtilité, & ſi hardis, qu'aucuns autres frippons ne leur étoient comparables. Ces mêmes génies étoient cenſés faire le métier d'eſpions, & de rapporter ce qui avoit été dit dans le plus grand ſecret. On trouve dans les fragmens des anciennes comédies, cette formule ſouvent répétée: « Prenons garde que le corycien ne nous » écoute ». Voilà l'origine de la fiction agréable des ſylphes, des ondains, des gnomes, des ſalamandres & autres génies que l'abbé de Villars fait agir & parler dans le *Comte de Gabalis*. J'ai déja parlé des génies dans la note 3 ſur la Lettre III de la ſeconde Partie. J'ajouterai ici que

l'on regardoit chez les Grecs comme une distinction très-singuliere d'avoir quelque communication avec ces génies invisibles que l'on croyoit répandus dans l'air. C'est ainsi que Socrate avoue dans le *Théagete*, que par une faveur particuliere des dieux, il a eu dès sa tendre enfance un génie familier qui ne l'a jamais abandonné. Ce génie lui parloit, il l'entendoit, il en étoit instruit à propos de ce qu'il avoit à faire. Plutarque (*dans le Traité sur le génie ou esprit familier de Socrate*) rapporte que le philosophe avoit souvent dit en confidence à ses amis, qu'il sentoit la présence de ce génie, qui l'arrêtoit lorsqu'il étoit sur le point de mal faire, & le détournoit des périls dont il ne s'appercevoit pas. Plutarque differte fort au long sur ce sujet, & il faudroit porter la crédulité un peu loin, pour se persuader de tout ce qu'il en raconte. On lit dans la *Démonomanie* de Bodin (*liv. 1, ch. 2*) quantité de faits qui ont rapport à ces génies bien ou malfaisans. Il établit la différence des uns & des autres dans le chapitre troisiéme, & fait voir que les Romains ont eu à ce sujet les mêmes idées que les Grecs & les Indiens.

(2) *Ma caſaque*, en grec σισύρα, eſpece de caſaque ou petit ſurtout ſans manches, qui étoit fait en Grèce de peaux de chevre en poil, & de même façon que pareil habillement que portent les gens de la campagne dans l'Apennin, pour ſe garantir du froid ou de la pluie. Ceux-ci ſont ordinairement faits de peaux de mouton couvertes de leur laine.

LETTRE XXXVI.

ORIUS à ANTOPHORION.

JE ne vous croyois, mon cher Antophorion, qu'un homme ſimple, un franc campagnard, abſorbé dans la pouſſiere & la craſſe des travaux ruſtiques. Je ne me doutois pas que vous fuſſiez un orateur décidé, plus ferme qu'aucun de ceux qui ſe chargent de défendre les cauſes du public au ſiége de Métichée (1).

Rien n'égala mon étonnement, lorſque je vous entendis dernierement plaider,

ſous la préſidence du chef de notre bourgade, quantité de cauſes que vous gâgnâtes toutes. Courage; conſervez cette faculté, la tourterelle la plus bavarde ne pourroit vous être comparée (2).

Je vous prends déſormais pour mon défenſeur: c'eſt un avantage que me préſente la faveur de Mercure (3), & dont je profiterai. Tous les jours je ſuis expoſé à de mauvaiſes chicanes que me font des gens avides, qui cherchent à m'arracher quelque partie de mon propre bien. Je préfere à tout ma tranquillité (4): on le ſait: on m'attaque, & j'éprouve combien mon indolence m'attire d'affaires fâcheuſes.

NOTES.

(1) *MÉTICHÉE.* Les dictionnaires de Julius-Pollux, qui vivoit au ſecond ſiecle, & d'Héſychius, mort au commencement du ſeptiéme, parlent d'un tribunal d'Athènes appellé Μετιχεῖον; je ne trouve pas qu'il en ſoit fait mention dans différens au-

teurs que j'ai conſultés; mais bien d'un tribunal appellé Ηλιαιος, qui étoit celui d'Athènes où il ſe jugeoit le plus de cauſes, ce qui obligeoit les juges des autres tribunaux à s'y rendre ſouvent. Le ſiege de ce tribunal étoit dans une cour ou grande ſalle découverte; ce qui lui avoit donné le nom d'ηλιος, *ſub ſole*, *ſub dio*, en plein air. Ce qui me perſuade que c'eſt de ce tribunal qu'il eſt queſtion ici, c'eſt que dans le manuſcrit du Vatican, dont le texte eſt rapporté dans les notes que Bergler a jointes à ſon édition, ce tribunal eſt nommé Μ'Ηλίος, par une ortographe remarquable, les deux premieres lettres étant majuſcules, ce qui me porteroit à croire que l'Μ eſt une faute de copiſte qui a écrit Μ'Ηλιῶ pour εν Ηλιω.

(2) *La tourterelle*, &c. τρυγόνα λαλίστερος, *turture loquacior*, plus bavard qu'une tourterelle; proverbe fort en uſage parmi les Grecs. Ménandre le cite dans la comédie intitulée *Plocion*. On l'appliquoit aux grands parleurs, à ces diſeurs de baliverne à la tâche; la comparaiſon étoit tirée des ſons ou gémiſſemens preſque continuels de la tourterelle, qui paroît rendre des ſons non-

ſeulement par le bec, mais encore par la partie poſtérieure de ſon corps, en ce qu'à chaque ſon qu'elle rend, elle fait un mouvement de la tête & en même-tems du croupion & de la queue. Elien, *liv. 12, ch. 10*, rapporte ce proverbe, & lui donne la même origine. Eraſme en fait mention, *Adag. 30, chil. 1, cent. 5*. Le Pline de notre ſiecle n'a pas vérifié cette obſervation des anciens, dans l'hiſtoire naturelle de la tourterelle.

(3) *La faveur de Mercure.* Ἑρμαῖον, *mercuriale*, ſans rien ajouter. C'eſt ainſi que s'exprimoit le proverbe grec très-ancien, pour annoncer un gain, un profit ineſpéré. Il étoit tiré de l'uſage où étoient les Grecs d'offrir à Mercure les prémices des fruits aux pieds des ſtatues de ce dieu, ou *Hermès*, qui étoient placées le long des chemins, & dont les paſſans ſe nourriſſoient: ou bien encore des colonnes de pierre, ou monumens placés dans les chemins détournés, & qui ſervoient à indiquer la route aux voyageurs égarés, que cette rencontre inopinée tiroit d'embarras. C'eſt dans ce ſens qu'Horace (*Sat. 3, liv. 2*) l'emploie : « Se-» riez-vous plus aviſé, dit-il, de refuſer le

» gain que Mercure favorable vous offri-
» roit » :

. . . . . *An magis excors*
Rejectâ prædâ, quam præsens Mercurius fert.

(4) *Je préfere à tout, &c.* Je citerai ce que dit Plutarque à ce sujet au commencement du livre *de la tranquillité de l'esprit.* « Le non s'emploïer aux affaires est » ce qui bien souvent met l'homme en mé-» saise & travail d'esprit.... Il ne faut pas » mesurer ou déterminer la tranquillité ou le » trouble de l'esprit, à la multitude ou au » petit nombre des affaires, ains à l'hon-» nêteté ou déshonnêteté : car il n'est pas » moins ennuieux ne moins turbulent à l'es-» prit omettre les choses honnêtes, que com-» mettre les déshonnêtes.... Tout ainsi donc, » comme le solier se tord selon la torse & » la forme du pied, & non pas au contraire : » aussi sont-ce les dispositions des personnes » qui rendent les vies semblables à elles ; » car ce n'est pas l'accoutumance comme » quelqu'un a voulu dire, qui rend la bonne » vie plaisante à ceux qui l'ont choisie ; mais » l'estre sage & modéré, est ce qui rend la » vie bonne & plaisante tout ensemble. Et » pourtant, puisque la source de toute tran-

» qualité eſt en nous, curons-la, & né-
» toyons diligemment, afin que les choſes
» même extérieures, & qui nous avien-
» dront de dehors, nous ſemblent amies &
» familieres, quand nous en ſaurons bien
» uſer... ».

Point ne ſe faut courroucer aux affaires;
Il ne leur chaut de toutes nos coleres:
Mais le ſavoir à tout événement
Accommoder, eſt faire ſagement.

LETTRE XXXVII.

AMPÉLION à EVERGE.

L'HIVER eſt cette année d'une rigueur extrême, perſonne n'oſe mettre le nez hors de ſa maiſon. La neige eſt répandue par-tout; non-ſeulement les ſommets des montagnes en ſont chargés; les vallées mêmes en ſont couvertes On ne peut rien faire à la campagne, & il me paroît auſſi triſte que honteux de vivre dans cette inaction forcée. Ayant entr'ouvert ma porte pour jetter un coup d'œil ſur la campagne,

je me ſuis apperçu que les neiges avoient raſſemblé dans mes environs une multitude d'oiſeaux, ſur-tout de merles & de grives. Auſſi-tôt j'ai pris un plat de glu, dont j'ai enduit (1) quantité de petites baguettes que j'ai arrangées ſur des poiriers ſauvages. Les oiſeaux s'y ſont jettés en foule, & quelques momens après, il étoit aſſez plaiſant de les voir pris & arrêtés aux gluaux, les uns par les pattes, les autres par les aîles ou la tête. J'en ai choiſi vingt-cinq des meilleurs & des plus gras que je vous envoie. Les honnêtes gens doivent jouir en commun des avantages qui ſe préſentent. Je permets à quelques-uns de nos voiſins, que je crois méchans, de nous porter envie; ils ne ſont pas ſuſceptibles d'autres ſentimens (2).

NOTES.

(1) *Un plat de glu.* Il eſt probable que les anciens Grecs ſe ſervoient de baies de gui pour faire de la glu; ils mettoient ma-

cérer dans l'eau chaude ces eſpeces de fruits, les piloient enſuite, & en formoient des maſſes qu'ils laiſſoient fermenter, juſqu'à ce qu'elles fuſſent changées en une ſubſtance gluante & tenace. Les Grecs ne connoiſſoient pas la glu compoſée de la ſeconde écorce du houx, que l'on appelle glu d'Angleterre; cet arbuſte, qui eſt ſi commun dans les régions ſeptentrionales, devant être fort rare dans un climat auſſi tempéré que celui de la Grèce. Quoique l'honnête Ampélion ſe plaigne ſi amérement de la rigueur de l'hiver, le froid ne devoit être qu'à un médiocre degré, puiſqu'il pouvoit prendre des oiſeaux à la glu.

(2) *Ils ne ſont pas ſuſceptibles, &c.* Les envieux, diſoit un certain Evagoras, cité par Stobée (*Diſc. 36*), ſont les plus malheureux des hommes; d'ordinaire on n'eſt vivement affecté que de ſes propres maux. L'envie, outre les malheurs qu'elle peut éprouver, trouve encore un ſujet d'affliction dans le bonheur d'autrui... On ſe conſole aiſément d'avoir à vivre avec de pareils gens. Je n'approuve point l'envie, diſoit Euripide, cependant je ne ſerois pas fâché de

de me voir l'objet de l'envie, à raiſon des biens dont je jouirois.

LETTRE XXXVIII.

PHYLOCIME à THESTYLLE.

N'ÉTANT jamais deſcendu à Athènes, n'ayant point encore d'idée de ce qu'on appelle une ville, j'ai la plus grande envie de jouir de ce ſpectacle, & de voir une multitude d'hommes raſſemblés & habitans dans une même enceinte (1); enfin de connoître la différence d'une ville à la campagne. Si donc vous avez quelque raiſon d'aller à Athènes, venez me chercher, vous m'y conduirez. Le poil commence à m'ombrager le menton, c'eſt, à ce qu'il me paroît, le tems de m'inſtruire. Or qui eſt plus propre à m'initier dans la connoiſſance de tout ce qui ſe fait à la ville, que vous qui en paſſez ſi ſouvent les portes?

NOTE.

(1) *HABITANS dans une même enceinte.* Cette Lettre fait alluſion aux ſiecles les plus anciens de la Grèce, au tems où le gros de la nation ne croyoit pas que l'on pût s'habituer à vivre dans l'enceinte d'une ville fermée de murailles. Les Grecs de ces tems reculés ne regardoient point un tel ſéjour comme digne d'hommes forts & courageux. C'eſt ce que répondit Panthoïdas de Sparte à quelques Aſiatiques chez leſquels il étoit en ambaſſade, & qui lui vantoient la beauté de la conſtruction, & la ſolidité des murailles de leur ville : « Vous avez raiſon, leur dit-il, » cette habitation eſt belle & » bien digne des femmes pour leſquelles » elle eſt deſtinée ». Agéſilas fit la même réponſe dans une circonſtance ſemblable, & dit que l'enceinte étoit belle, pourvu que des femmes duſſent l'habiter, & non des hommes. Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens.* Les Germains, dit Tacite, n'habitoient aucune ville. Ils craignoient d'y entrer, ajoute Ammien, de la même maniere que des bêtes ſauvages craignent de

ſe voir enfermées dans une enceinte ou dans un parc.

LETTRE XXXIX.

SCOPIADES à COTION.

QUE l'on ne m'en parle plus ! Quelle folie ! quelle rage, mon cher Cotion, que l'ivreſſe ! Je me ſuis trouvé par malheur à un repas de débauchés : tous étoient ivres, tous (1) buvoient coup ſur coup. On ne ceſſoit de préſenter la coupe à tous les convives : il y avoit peine ſtatuée contre ceux qui la refuſoient ; c'étoit de donner le lendemain un nouveau repas. J'ai été forcé de boire ainſi que les autres ; & depuis trois jours j'ai une peſanteur de tête inſupportable : il ſemble que je n'aie pas encore digéré le vin que j'ai pris avec excès.

NOTE.

(1) *Tous étoient ivres, &c.* Les Grecs en général aimoient beaucoup à boire. On a vu dans les Lettres des Courtiſannes & les remarques qui les ſuivent, ainſi que dans celles des Paraſites, qu'ils s'y livroient ſans meſure. Cependant il y eut une réclamation conſtante des poëtes les plus anciens, & des philoſophes moraliſtes contre l'ivrognerie & ſes ſuites fâcheuſes. La plupart de ceux qui débitoient les plus belles maximes, pour détourner de ce vice, s'y abandonnoient dans l'occaſion; mais ce qu'ils ont écrit n'en eſt pas moins la preuve de l'éloignement où l'on devoit ſe tenir de tout excès dans ce genre. C'eſt aux étrangers, aux barbares, que les Athéniens rapportoient l'uſage de boire avec méthode dans les feſtins juſqu'à perdre la raiſon. Critias, poëte élégiaque, cité par Athenée (*liv.* 10), dit: « Les Lydiens les premiers » imaginerent de faire circuler à la ronde » des coupes pleines de vin; ainſi ils don- » nerent dans les excès de l'intempérance » à force de boire du vin pur. Ils préſen-

» tent le verre plein, ils provoquent nom-
» mément ceux dont ils portent les ſantés :
» ils boivent coup ſur coup, & bientôt ils
» ſe livrent aux propos les plus libres. Le
» corps s'affaiſſe ſous le poids du vin : les
» fumées, ſemblables à un brouillard épais,
» ſe répandent ſur les yeux qu'elles obſcur-
» ciſſent. Le raiſonnement & la mémoire
» ſe confondent dans les ténèbres de l'ou-
» bli : l'eſprit perd ſes droits : les eſclaves
» corrompus ſont entraînés par le torrent
» de la débauche : on ſe livre à de folles
» dépenſes qui bientôt ont renverſé l'éco-
» nomie & la fortune de la maiſon. . ».
« Auſſi-tôt que le vin eſt entré dans le
» corps, dit un autre grec (*Athen. l. 14*),
» il ſemble y fermenter & en ſoulever les
» paroles indécentes, animées par la fureur ».
Agéſilas avoit donc raiſon de dire que l'ivreſſe n'étoit pas moins à éviter que la folie, & que l'excès du manger jettoit dans l'abrutiſſement. Au reſte, le vin pris à un certain degré avoit, dans quelques circonſtances des effets gracieux. Euſtathe, ſur le livre 20 de l'Odyſſée, cite à ce ſujet un propos aſſez plaiſant d'Anacharſis. On lui diſoit à table qu'il avoit une femme fort

laide : « Je la trouve telle, répondit le ſcythe, » mais verſez-moi du vin, afin que » je la rende belle à force de boire ».

LETTRE XL.

THALISQUE à PÉTRÉE.

LA ſéchereſſe eſt extrême ; on ne voit s'élever aucun nuage de quelque côté que l'on ſe tourne. L'aridité de la terre annonce combien nos champs ont beſoin d'eau (1). C'eſt en vain que nous faiſons des ſacrifices à Jupiter-pluvieux (2), il ne nous exauce pas. Tous les habitans de notre bourgade ſe ſont mis en frais pour préſenter à ce dieu des offrandes qui lui fuſſent agréables. Chacun s'y eſt porté ſuivant ſes facultés. L'un a immolé un bélier, l'autre un bouc ou un porc. Les pauvres ont offert des gâteaux (3). Les indigens mêmes ont fait brûler quelques grains d'encens (4). On n'a point ſacrifié de taureaux : le maître

des dieux ne voit-il pas que le gros bétail eſt très-rare, & ne s'éleve que difficilement dans le territoire aride & maigre de l'Attique (5)? Mais nos prieres & nos dépenſes ſont en pure perte : Jupiter eſt ſans doute occupé à répandre ſes faveurs ſur quelqu'autre région : il ne s'inquiete pas de nos beſoins (6).

NOTES.

(1) *Combien nos champs ont beſoin d'eau.* C'eſt ſous l'embléme de l'union du Soleil avec Vénus, du Ciel avec la Terre, que les plus anciens poëtes, qui furent en même-tems les théologiens, les légiſlateurs & les phyſiciens des nations, exprimerent les prodiges de la fécondité & les effets admirables de la chaleur & de l'humidité néceſſaires à la production des fruits de la terre. « Vous voyez, dit Euripide cité par Athenée (*liv. 13*), » quelle eſt la puiſſance » de la déeſſe ; mais pouvez-vous l'expri- » mer ; pouvez-vous même la concevoir ? » Qu'elle a de force ! quelle eſt ſon énergie !

» juſqu'où ne s'étend-elle pas ! Elle vous
» nourrit, moi & tous les mortels. Je ne me
» contenterai pas d'en parler ; j'annoncerai
» ſon pouvoir par ſes effets. La terre ſou-
» pire après la pluie, lorſque les campagnes
» deſſéchées languiſſent en attendant une
» humeur vivifiante qui les ranime. Le ciel,
» chargé d'une pluie ſalutaire, attiré par
» les charmes de Vénus, tend à ſe rappro-
» cher de la terre. Ses déſirs s'accompliſſent ;
» l'air & la terre ſe réuniſſent & forment
» enſemble un principe fécond qui produit
» & conſerve toutes les ſubſtances utiles à
» l'entretien & à la nourriture de l'eſpece
» humaine ». Eſchile, dans un des chœurs de la tragédie intitulée *les Danaïdes* ou *les Suppliantes*, fait parler ainſi Vénus : « Le ciel, devenu liquide, deſire de péné-
» trer la terre, qui ne ſoupire qu'après cette
» heureuſe union. La pluie qui tombe du
» ciel, féconde la terre, & la met en état
» de donner aux hommes de riches moiſ-
» ſons & des troupeaux nombreux. C'eſt
» cette heureuſe union de l'humidité & de
» la chaleur qui porte les arbres à leur
» beauté... C'eſt moi, ajoute Vénus, qui ſuis
» la cauſe productrice de toutes ces mer-

» veilles... ». Suivons l'hiſtoire fabuleuſe, & donnons plus de développement à l'allégorie. Qu'eſt-ce que Vulcain, ce mari diſforme de la charmante Vénus, ce forgeron relégué dans les antres ſouterrains? ſinon l'emblême du feu central, ou plutôt du fluide ignée terreſtre qui contribue beaucoup plus à la fécondité générale de la terre, que les feux du ſoleil. Mais comme les effets de celui-ci ſont plus ſenſibles aux yeux de la multitude; que le ſoleil ne ſe préſente que comme l'ame & le flambeau de la nature, Vénus lui donne la préférence ſur Vulcain, dont cependant elle eſt toujours regardée comme l'épouſe légitime; parce que, dans les tems fabuleux, on devinoit plutôt que l'on ne connoiſſoit l'action continuelle du feu caché dans la terre & répandu par-tout. Action vivifiante, mais qui ne ſembloit ſe manifeſter diſtinctement que par des mouvemens convulſifs, par des éruptions de volcans & autres phénomenes effrayans qui s'emparoient de toute l'attention, & empêchoient qu'elle ne ſe portât ſur des effets plus multipliés, plus avantageux, mais moins frappans, moins ſenſibles, parce qu'ils étoient ſans ceſſe renouvellés.

(2) *C'eſt en vain que nous faiſons des ſacrifices, &c.* Jupiter-le-pluvieux avoit un autel à Argos, qui devint célèbre par le ſerment que firent devant lui les chefs de parti qui vouloient rétablir Polynice ſur le trône des Thébains, de périr tous, ou de prendre la ville de Thèbes. *Pauſanias, l. 2, c. 19.* Dans un bois ſacré, voiſin de Lébadée (*Levadia*), ville de Béotie, étoit une ſtatue de Jupiter-le-pluvieux, expoſée aux injures de l'air. *Id. l. 9, c. 39.* Ariſtote, *Livre du Monde à Alexandre, chapitre dernier*, donne à Jupiter la qualité d'Ὄμβριος, *imbrifer*, pluvieux; il cite à ce ſujet les vers d'Orphée, qui dit de Jupiter:

C'eſt le feu qui m'anime, & l'air que je reſpire,
C'eſt l'onde du liquide empire.

Plutarque, *Banquet des ſept Sages, c. 18*, dit: « C'eſt encore grande pitié que la deſ» truction de l'agriculture; car étant rui» née.... qui ſera celui déſormais qui faſſe » dreſſer un autel à Jupiter-pluvieux, ou » à Cérès favoriſant le labourage, ou à » Neptune, protecteur des arbres? Qui leur » fera plus de ſacrifices »?

Dès que les hommes unis en ſociété commencerent à tirer leur nourriture principale

des fruits de la terre qu'ils cultivoient, ils reconnurent bientôt que des pluies favorables étoient néceſſaires pour faire fructifier leurs travaux, il n'étoit pas aiſé d'y ſuppléer par des arroſemens : la chûte des pluies dans les tems convenables, ne pouvoit pas être l'effet de l'induſtrie ; ainſi ils ne durent les attendre que d'une puiſſance ſuprême, de l'auteur même de la nature. Auſſi voyons-nous que dès l'antiquité la plus reculée, ils donnerent à Jupiter la qualité de pluvieux, *imbrifer*, qu'ils lui éleverent des autels, & lui offrirent des ſacrifices pour ſe le rendre propice.

(3) *Les pauvres ont offert, &c.* Les gâteaux que l'on offroit aux dieux en ſacrifices, étoient compoſés de farines, de miel & d'huile, matieres communes dans l'Attique, & que les pauvres pouvoient ſe procurer à peu de frais.

(4) *Les indigens mêmes, &c.* Dans ces occaſions, les avares ne faiſoient pas mieux que les indigens, & ils offroient le moins qu'ils pouvoient. Lucien, dans le dialogue qui a pour titre *Jupiter le tragique*, fait dire à ce dieu que l'avare Mnéſithée, ayant

voué, dans le péril d'un naufrage imminent, des hécatombes, s'étoit contenté d'offrir un vieux coq tout catharreux, & quelques grains d'encens pourri, & cela pour quinze ou seize dieux dont il avoit imploré le secours, & à l'aide desquels il devoit croire qu'il s'étoit tiré du danger. L'avarice dans le comble des richesses est donc plutôt indigence pour celui qui les possède, qu'abondance réelle, puisqu'il n'en jouit pas.

(5) *Le territoire aride & maigre, &c.* Thucidide, parlant du territoire de l'Attique, le qualifie de λεπτογεων, *solum tenue, rarum, gracile.* Ce sol est sec, léger, presque par-tout blanchâtre; il ne doit sa fertilité qu'aux vapeurs aqueuses qui s'élevent en abondance des mers voisines, & temperent sa sécheresse naturelle. Il est aisé à cultiver, & il seroit aussi fertile que dans les beaux tems de la Grèce, si les peuples qui l'habitent actuellement vouloient se donner la peine de le cultiver. Je l'ai déja observé, le climat de l'Attique n'a point changé, la salubrité de l'air y est toujours la même. Les montagnes qui fourniſſoient

autrefois un miel ſi délicieux, en abondent encore. Ainſi on peut en conclure que le ſol y produit les mêmes plantes, & que l'atmoſphere y eſt modifiée de même qu'elle l'étoit il y a deux ou trois mille ans.

(6) *Il ne s'inquiete pas, &c.* Quoique les Grecs fuſſent élevés dès l'enfance dans le plus grand reſpect pour les dieux, on voit par le récit du campagnard Thaliſque, qu'ils s'impatientoient aiſément lorſque leurs ſacrifices n'étoient pas ſuivis de l'accompliſſement de leurs deſirs. On ne doit pas ſoupçonner qu'un homme de ſon état ne fût pas de bonne foi dans les pratiques religieuſes; mais il reſſembloit au métayer de Jupiter, qui vouloit avoir

> ....du ſec & du mouillé
> Auſſi-tôt qu'il auroit baillé.

ſon champ s'en fût-il troûvé mieux? Pour peu qu'il y eût penſé tranquillement, il en fût venu à cette ſage réflexion:

> Concluons que la providence
> Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.
>
> *La Fontaine, Fable 4, liv. 6.*

LETTRE XLI.

PRATINAS à MÉGALOTÈLE.

COMBIEN nous a importuné ce ſoldat! qu'il nous a paru inſupportable! Il s'eſt préſenté ſur le ſoir; il a logé chez nous, & certainement ce n'a pas été pour notre bonheur ou pour notre plaiſir. Il n'a ceſſé de nous fatiguer de ſes récits (1). Il nous parloit de décuries, de je ne ſais quelles phalanges; puis ſont venus les piques macédoniennes, & les machines à lancer les javelots. Il s'eſt mis à raconter comme quoi il avoit vaincu les Thraces, après avoir percé leur chef d'un de ſes traits: comme il avoit mis à mort un arménien d'un coup de lance. Enſuite il a repréſenté, il a dépeint la beauté des femmes captives que ſes généraux lui avoient accordées pour prix de ſa valeur. J'avois beau lui verſer de grandes coupes de vin,

pour rabaiſſer, s'il étoit poſſible, ſon ennuyeux bavardage. Plus je lui en préſentois, plus il en buvoit, & ne ceſſoit pas pour cela de nous accabler de ſes contes & de ſes forfanteries (2).

NOTES.

(1) *Il n'a ceſſé de nous fatiguer, &c.* Il paroît que les forfanteries des ſoldats grecs ont été de tout tems inſupportables à cette nation. L'ancienne comédie ne les a mis ſur la ſcène que pour les faire paroître ridicules par le récit de leurs exploits imaginaires. Ce ſont tous des pourfendeurs de géans. Ariſtophane & Plaute ſon imitateur, ont extrêmement chargé le rôle de ces perſonnages. Ménandre, & d'après lui Térence, en ont adouci les traits; mais ils les ont toujours repréſentés fort ridicules & très-ennuyeux par leurs récits. Le capitaine Thraſon, qui dans le troiſiéme acte de l'*Eunuque* de Térence, parle de ſes exploits à la guerre, & de ſa faveur auprès du prince, à la courtiſanne Thaïs, quoiqu'il affecte un ton modéré, & une

ſorte de modeſtie, comme un homme qui rougiroit de ſe vanter lui-même, n'en paroît pas moins mépriſable à cette femme. Lucien, dans le dialogue entre le capitaine Léontique, Quénidas ſon confident, & la courtiſanne Hymnie, fait tenir à Léontique les propos les plus extravagans. Il raconte comment au combat contre les Galates, il s'avança hors du front de la bataille, monté ſur un ſuperbe cheval, & mit tellement l'épouvante dans le cœur des ennemis, que jamais perſonne n'oſa ſe préſenter devant lui. Il tua le général de leur cavalerie, & le perça lui & ſon cheval d'un ſeul coup. Puis tournant ſur l'infanterie qui s'étoit ſerrée en un gros bataillon pour lui faire tête, il paſſa ſur le ventre de ſept des principaux officiers; & fendant en deux la tête d'un colonel, malgré ſon armet, il ouvrit un large chemin à ceux qui marchoient ſur les pas de ſa victoire. Enſuite il combat un géant paphlagonien, le perce d'outre en outre avec ſa lance, & lui coupe la tête. A ces traits Hymnie répond: Vous me faites horreur, je n'ai garde de vous embraſſer..... Ne crains pas, mignone, dit le capitaine, ſi je ſuis un Mars

à la guerre, je ſuis un Adonis en amour... A tous ces propos, la courtiſanne s'enfuit, & ne veut pas même voir cet ennuyeux raconteur. Il paroît que Lucien, dans ſes dialogues, a pris Ariſtophane pour modéle, & qu'Alciphron, dans ſa lettre, a imité Ménandre. Au reſte on a eu raiſon de ſe moquer du ridicule de ceux qui ſe vantent; mais les hiſtoriens grecs que les modernes ont ſuivis, rapportent des choſes ſi étonnantes des exploits des généraux, & même des ſoldats, qu'ils ont réaliſé tout ce que les anciens comiques ont fait imaginer à la forfanterie des militaires de leur tems. Avant l'invention de la poudre & des armes à feu, un homme courageux, adroit, fort & intrépide, pórtoit ſeul le déſaſtre dans l'armée ennemie; ce qui eſt raconté dans l'*Hiſtoire du Bas-Empire*, de la bravoure, de la force, de l'intrépidité de pluſieurs généraux, entr'autres de Manuel Comnene, eſt étonnant & à peine croyable.

(2) *Il ne ceſſoit pas pour cela, &c.* Ariſtenete, dans le feſtin qu'il donne aux philoſophes, s'aviſe du même expédient pour calmer la fougue du cynique Alcidamas. Il

lui fit préſenter, dit Lucien, un grand trait de vin pur, penſant réuſſir par ce moyen, mais il ne s'appercevoit pas de combien de maux cette coupe ſeroit cauſe, & que c'étoit comme la boëte de Pandore. *Dialogue le Banquet* ou *les Lapithes*.

LETTRE XLII.

EUDICUS à PASION.

J'AI un eſclave phrygien qui n'eſt propre à rien, & il me paroît être devenu tel à la campagne. Je l'avois acheté au marché de la nouvelle lune (1); je lui avois, pour cette raiſon, donné le nom de Numénius; j'étois ſatisfait du choix que j'avois fait. Il me paroiſſoit fort & vigoureux : ſon regard étoit vif & éveillé. Je l'emmenois avec plaiſir pour l'employer aux ouvrages de la campagne; mais jamais on n'a fait une plus mauvaiſe emplette. Il mange autant que quatre pionniers, & il dormiroit auſſi long-tems qu'un certain Epimé-

nide de Crète (2), que j'ai entendu citer dans les radotages de nos ſophiſtes. Il faudroit, pour le contenter, que les nuits fuſſent auſſi longues que celle que Jupiter paſſa chez Alcmène (3). Que ferai-je donc, mon cher ami? quel parti prendre? dites-le-moi, vous le plus fidéle aſſocié de mes travaux. Il ne me reſte de reſſource que dans vos conſeils, après avoir perdu mon argent dans l'acquiſition d'un animal auſſi inſoutenable.

NOTES.

(1) *Au marché de la nouvelle lune, &c.* Les marchés aux eſclaves ſe tenoient aux nouvelles lunes, ou au commencement de chaque mois : c'étoit un ancien uſage de l'Attique. Ariſtophane en fait une mention expreſſe dans la comédie intitulée *les Chevaliers.* C'eſt ce qu'indiquoit le nom de Numénius, νουμηνος, nouvelle lune, d'où le terme françois Néoménie eſt tiré, & qui ſignifie nouvelle lune, mois nouveau; il eſt compoſé des mots grecs νεος, *novus*,

μὴν, menſis. Voyez encore la note 3 ſur la Lettre XXX de la ſeconde Partie.

(2) *Epiménide de Crète.* C'étoit un proverbe grec, tu as dormi, ou tu dormirois autant qu'Epiménide. Cet homme célébre, né à Gnoſſe, dans l'iſle de Crète, environ 600 ans avant l'ère chrétienne, poëte célébre dans ſon tems, & l'un des premiers philoſophes connus, reſta long-tems caché dans une caverne, & fit croire à ſes compatriotes qu'il avoit dormi quarante-ſept ans de ſuite; que pendant ce long ſommeil, il avoit été admis à un commerce intime avec les dieux, qui lui avoient enſeigné le ſecret des expiations; que par un don particulier, il mouroit ou reſſuſcitoit quand il le vouloit. Sa réputation s'étendit au loin. Plutarque, dans la *Vie de Solon*, dit qu'il étoit regardé comme « un ſaint homme, » religieux, ſavant ès choſes céleſtes par » inſpiration & révélation divine; à raiſon » de quoi les hommes de ſon tems l'appel- » loient le nouveau curète ou prophéte. Etant » donc venu à Athènes, & y ayant con- » tracté amitié avec Solon, il lui aida beau- » coup, & lui prépara le chemin à établir

» ſes loix. Car il accoutuma les Athéniens » à faire leurs ſacrifices plus légers & de » moins de dépenſe : & les rendit en leur » deuil plus ſupportables, en retranchant » certaines auſtérités & cérémonies barba- » reſques que la plupart des femmes ob- » ſervoient portant le deuil : en ordonnant » certains ſacrifices qu'il vouloit que l'on fît » incontinent après les obſéques d'un tré- » paſſé. Mais ce qui eſt encore plus que » tout cela, en accoutumant la ville à la » ſainteté & aux dévotions par continuels » ſacrifices de propitiation, par prieres aux » dieux, purgations, offrandes & fonda- » tions, & rendit petit à petit les cœurs » des hommes plus ſouples pour obéir à » juſtice, & plus idoines & traitables pour » conduire à union & concorde.

» Epiménide étant pour ces cauſes en » grande réputation envers un chacun, les » Athéniens lui firent de grands honneurs » & lui offrirent de beaux préſens, avec » bonne ſomme d'argent, dont il ne voulut » rien prendre, & demanda ſeulement qu'on » lui donnât un rameau de la ſainte olive, (des oliviers conſacrés à Minerve, dont il étoit défendu de couper), » ce qui lui fut

» octroyé, & s'en retourna. Ces obſervan-
» ces-là, ajoute Plutarque, ne rendent pas
» les hommes enclins à la ſuperſtition,
» comme aucuns eſtiment; ains nous exer-
» cent & accoutument à la gratitude &
» ſociable humanité les uns envers les au-
» tres par l'être envers ces choſes-là, qui
» n'ont ni ame ni ſentiment....».

Platon, conſervant encore quelque reſpect pour la vénérable antiquité, donna à Epiménide la qualité d'homme divin. Je ne ſais ſi les grands philoſophes qui lui ſuccéderent en auroient dit autant. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que leur morale & celle de ceux qui ont adopté leurs ſentimens, eſt fort éloignée des ſentimens religieux par leſquels Epiménide avoit établi la police à Athènes. On peut voir encore ſur Epiménide, l'*Hiſt. natur. de Pline*, *liv. 7*, *chap. 52*, & les *Nuits Attiques d'Aulu-gelle*, *liv. 2*, & Diogène-Laërce dans la *Vie d'Epiménide.*

(3) *Plus longue que celle*, *&c.* « Arrête, dit Mercure au ſoleil, » & que pendant » l'eſpace de trois jours il n'y ait qu'une » longue nuit. Que les Heures dételent tes » chevaux; éteins ton flambeau; & te re-

» poſe. Jupiter eſt en Béotie chez Alcmène, » & une nuit ne ſuffit pas pour achever le » héros qu'il a commencé. Je vais finir ma » commiſſion, & dire à la lune qu'elle ne » ſe hâte pas non plus; & au ſommeil qu'il » n'abandonne point les hommes, de peur » qu'ils ne s'apperçoivent de ce change- » ment ». *Lucien, Dialogue de Mercure & du Soleil.* C'eſt l'explication de ce que les Grecs appelloient proverbialement les trois ſoirées d'Hercule. Ηρακλέους τριεσπερον, ou la nuit qui dura autant que trois jours.

LETTRE XLIII.

PHILOMÉTOR à EPIPHANIA.

QUITTEZ pour quelques momens, ma mere, votre retraite ruſtique & les ſoins de la campagne; je vous le demande au nom des dieux & des génies (1). Voyez, au moins une fois avant que de mourir, ce que la ville a de plus beau & de plus intéreſſant. De combien de ſpectacles pompeux & touchans vous êtes privée. Vous

ne connoiſſez ni les aloennes, ni les apaturies, ni les dioniſiaques, pas même la fête ſolemnelle des theſmophories (2) que l'on célébre actuellement. Hier ſe fit la cérémonie de l'aſcenſion (3): aujourd'hui les athéniennes obſervent un jeûne général (4); demain elles ſacrifieront à Calligénie (5). Pour peu que vous vouliez vous hâter, vous arriverez demain de très-bonne heure, avant que l'étoile du matin diſparoiſſe, & vous vous réunirez aux femmes d'Athènes pour offrir avec elles le ſacrifice. Venez donc, ne tardez pas; je vous en conjure par l'intérêt que vous prenez à ma conſervation & à celle de mes freres. Il y a une ſorte de honte à finir ſa vie ſans avoir pris quelque connoiſſance de la ville. C'eſt porter au-delà des bornes la ſimplicité ruſtique, & la faire dégénérer en une indifférence trop auſtere, qui même a quelque choſe de farouche. Souffrez, ô ma mere, la liberté avec laquelle je vous parle. Je n'ai en vue

que

que votre bien & votre ſatisfaction. Si la franchiſe eſt honnête & avantageuſe dans le commerce ordinaire de la vie; à plus forte raiſon un fils ne doit pas craindre de dire la vérité à ſes parens (6).

NOTES.

(1) *Au nom des dieux, &c.* Voyez ſur les dieux & les génies la remarque troiſieme ſur la Lettre III de la ſeconde Partie; & ſur l'intérêt que devoit inſpirer aux Athéniens la célébration des fêtes, la remarque troiſieme ſur la Lettre IV de cette Partie.

(2) *La fête des theſmophories.* J'ai parlé de ces différentes fêtes dans les remarques précédentes, ſur-tout dans celles de la premiere Partie. Les myſtères d'Eleuſis ont été l'objet d'une remarque fort étendue. Ils étoient précédés & accompagnés par les fêtes que l'on appelle ici *theſmophories*, qui étoient les mêmes que les éleuſinées ou les panathénées. Elles furent d'abord particulieres à la ville d'Athènes & à ſon petit territoire; les uns rapportoient leur inſti-

tution à Orphée, les autres à Ericthon, quatrieme roi d'Athènes. On en faiſoit auſſi honneur à Théſée, parce que ce fut lui qui y appella & y admit tous les peuples de l'Attique, après qu'il les eut unis d'intérêt, & qu'il eut donné à Athènes la forme qui en fit la capitale de la Grèce, & une des villes les plus célebres de ces tems reculés. Alors ces fêtes prirent le nom de panathénées, comme étant propres à tous les peuples de la dépendance d'Athènes. On ſe faiſoit un devoir religieux d'y aſſiſter, ſur-tout aux grandes theſmophories qui ſe célébroient tous les cinq ans. Elles conſiſtoient en jeux & en exercices publics, en ſacrifices & en proceſſions ou pompes ſolemnelles. La premiere nuit étoit une veillée religieuſe employée à des courſes de gens à pied, qui tenoient chacun un flambeau à la main. Celui qui arrivoit au but ſans éteindre ſon flambeau, étoit couronné. Enſuite venoient des courſes à cheval. Le ſecond jour étoit deſtiné à des combats d'athlètes, ſur les bords de la riviere d'Iliſſus. Le troiſieme jour il y avoit des concerts publics où les muſiciens faiſoient preuve de leurs talens. Dans tous ces jeux, celui qui l'emportoit

ſur les autres étoit couronné d'olivier ; il recevoit des prix, & régaloit ſes concurrens. Ces exercices étoient ſuivis de danſes pyrrhiques qu'exécutoit la jeuneſſe armée, en mémoire de celle que Minerve avoit danſée après avoir vaincu les Titans. A la fin de la ſolemnité, on faiſoit une proceſſion religieuſe & militaire, depuis la citadelle d'Athènes juſqu'au temple de Cérès à Eleuſis. Les vieillards encore frais & vigoureux étoient au premier rang, tenant à la main des branches d'olivier. Ils étoient vêtus de blanc ; il n'étoit pas permis d'y paroître en robes de couleurs. De jeunes filles portoient dans des corbeilles les choſes ſaintes deſtinées aux myſteres. Les étrangers établis à Athènes, marchoient enſemble, portant des hoyaux ou d'autres inſtrumens d'uſage pour travailler la terre : leurs femmes portoient des vaſes propres à puiſer de l'eau. La proceſſion étoit précédée par un vaiſſeau que l'on faiſoit avancer à l'aide de quelques machines cachées, & aux agrêts duquel étoit attaché un grand voile blanc, ſur lequel on diſoit que Minerve avoit brodé l'hiſtoire de la guerre des géans foudroyés par les dieux. Toute

l'Attique, comme je l'ai dit, prenoit part à ces fêtes : chaque peuple y envoyoit un bœuf pour les ſacrifices que l'on y offroit, & qui ſervoit enſuite à nourrir toutes les perſonnes employées aux exercices différens qui faiſoient partie de la fête. On y mangeoit beaucoup, & l'on n'y buvoit pas moins. Athénée (*liv. 11*) fait mention des vaſes panathénaïques qui tenoient au moins deux conges ou ſix pintes de Paris, & qui paroiſſent avoir été la portion deſtinée à chacun. Cette grande fête ſe célébroit dans la belle ſaiſon, après les récoltes principales : elle étoit ſpécialement conſacrée à Cérès, parce qu'ayant appris aux premiers habitans de l'Attique la maniere de cultiver le bled & de s'en nourrir, elle leur donna en même-tems des loix, & commença à les civiliſer. De-là lui vint la qualification de *theſmophore* ou légiſlatrice, des mots grecs θεσμὸς, *loi*, & φέρω, *je porte*. Ces fêtes ſubſiſterent pendant une longue ſuite de ſiecles, & mériterent les reſpects de tous ceux qui ſe firent une véritable idée de l'objet de leur inſtitution. Ils regarderent avec raiſon les perſonnages auxquels on rapportoit l'établiſſement du

labourage & des premieres loix civiles, comme les bienfaiteurs les plus chers de la ſociété. Cicéron les comparant aux hommes les plus célebres par leur ſcience & leurs découvertes, dit: « Tous étoient de grands » hommes; mais plus grands encore ceux » qui enſeignerent à ſe nourrir de bled, à » ſe bâtir, à ſe vêtir, à ſe policer, à ſe » précautionner contre les bêtes féroces. » Par eux, nous fûmes adoucis & civiliſés. » Après quoi, des arts néceſſaires nous » en vînmes aux arts qui demandent un » génie plus cultivé ». *A quibus manſuefacti & exculti à neceſſariis artificiis ad elegantiora deflexímus.* Tuſcul. 1, n°. 25.

J'ajouterai encore que ces différentes courſes, ces combats, ces concerts, ces marches pompeuſes, repréſentoient dans leur inſtitution les divers états par leſquels les hommes avoient paſſé à la ſuite de la grande révolution qui avoit preſqu'anéanti l'eſpece humaine. Souvenir intéreſſante pour des peuples qui en avoient ſi long-tems appréhendé le retour, & qui ne furent raſſurés qu'après qu'une longue ſuite d'années leur eut donné lieu d'eſpérer qu'ils ne ſeroient plus expoſés à de ſemblables malheurs. Voyez

Meurſ. *Græcia feriata*; Plutar. *De Iſide & Oſiride*; l'*Antiquité dévoilée par ſes uſages*, *&c.*

(3) *La cérémonie de l'aſcenſion.* C'étoit le jour auquel les femmes montoient à Athènes pour la fête des theſmophories.

(4) *Un jeûne général.* C'étoit le cinquieme jour des theſmophories que les femmes jeûnoient; pendant les neuf jours que duroit cette fête, elles vivoient dans une continence exacte:

Perque novem noctes venerem, tactuſque virilis
In vetitis numerant.....
Virgil.

On voit que de tout tems le culte des dieux & les cérémonies religieuſes ont exigé, de la part de ceux qui y étoient employés, une grande pureté de corps, & un détachement entier des plaiſirs des ſens, pour ſe livrer avec plus de liberté à ce que ce ſervice avoit de grand & de reſpectable. Ce ne fut que lorſque les inſtitutions primitives eurent tout-à-fait dégénéré, que l'on vit le même culte en quelque ſorte abandonné aux mains impures des courtiſannes, qui ſaiſiſſoient ces occaſions pour ſe réunir

& ſe livrer enſemble à toutes les pratiques licentieuſes de leur état.

(5) *Demain elles ſacrifieront.* Ariſtophane, dans la comédie des *Theſmophoriennes*, leur dit : « Adreſſez vos vœux aux » déeſſes légiſlatrices, Cérès & Proſerpine, » à Pluton & à Calligénie ». Ericthon, quatrieme roi d'Athènes, qui vivoit près de quinze ſiecles avant l'ère chrétienne, établit que ceux qui ſe diſpoſeroient à offrir des ſacrifices à quelque divinité, commenceroient par ſacrifier à Calligénie. Cette déeſſe me paroît être la même que *Venus genitrix*, le principe actif de la fécondité, l'énergie de la nature, la déeſſe de la beauté.

(6) *De dire la vérité.* Ménandre, cité par Stobée (*Serm. 9, de veritate*), dit : « Il eſt toujours honnête de dire la vérité » en tout tems & en toute circonſtance. Je » vous en avertis, c'eſt la baſe la plus aſſu» rée de la tranquillité & du bonheur de » la vie ». C'eſt ce que l'on peut appeller une maxime de caractere, qui n'a pas toujours l'effet que le poëte lui ſuppoſe.

Je me ſuis arrêté avec ſatisfaction ſur cette Lettre ; il y regne un ſentiment de

piété & de tendreſſe filiale qui prouve que le jeune homme qui eſt cenſé l'avoir écrite, ne voyoit dans les fêtes de Cérès que l'objet de leur inſtitution primitive. C'étoit un fervent initié qui enviſageoit les récompenſes futures réſervées à ceux qui auroient été fideles à la pratique des cérémonies religieuſes, & qui auroient reglé leur conduite en conſéquence.

LETTRE XLIV.

EUTIDILE à PHILISE.

J'AVOIS envoyé mon fils à la ville pour y vendre du bois & de l'orge. Il devoit revenir le même jour, & me rapporter le prix de ce qu'il auroit vendu. Mais je ne ſais quelle divinité dans ſa colere l'a tout d'un coup inſpiré, l'a totalement changé, l'a rendu fou. Ayant rencontré par aventure un de ces inſenſés que leur conduite enragée fait appeller chiens (cyniques), il a bientôt eu ſurpaſſé ſon modele par ſes extravagances. Il ne ſe

préſente plus que ſous l'aſpect le plus rebutant & le plus horrible. On le voit ſans ceſſe agitant ſa chevelure ſale & hériſſée: ſon regard eſt atroce; à peine couvert d'un mauvais manteau pour tout vêtement, affublé d'une beſace, tenant à la main une eſpece de maſſue plutôt qu'un bâton de poirier ſauvage; pieds nuds, d'une malpropreté rebutante, enfin intraitable: voilà ce qu'eſt devenu mon fils! il ne connoît plus ſes parens, il les renie. La nature, dit-il, a tout fait; la génération eſt produite par le mélange des élémens, les parens n'y peuvent rien. Il a le plus grand mépris pour les aiſances de la vie, & une averſion décidée pour l'agriculture. Les loix de la pudeur & de l'honnêteté ne lui ſemblent plus que de ridicules préjugés; il a perdu toute honte (1).

O bonne & reſpectable agriculture! il ne tient pas à cette ſecte de fous & d'enragés que vous ne tombiez dans le plus grand mépris, & que l'on n'abandonne

tout-à-fait vos utiles travaux. A quoi penſoient nos légiſlateurs, Solon & Dracon (2), lorſqu'ils ont prononcé la peine de mort contre ceux qui voleroient des raiſins ou quelqu'autre fruit de la terre ! & ils laiſſent jouir de l'impunité d'abominables ſéducteurs qui pervertiſſent la jeuneſſe, & la réduiſent à l'eſclavage le plus honteux, après lui avoir fait tourner la tête.

NOTES.

(1) *Les loix de l'honnêteté, &c.* Lucien, dans le dialogue intitulé : *les Sectes des Philoſophes à l'encan*, fait ainſi parler Diogène le cynique : « Tu ne te ſoucieras » ni de parens, ni de patrie, & tu prendras tout ce qu'on en dit pour une fable... » Tu quitteras la maiſon de ton pere..... » ta beſace ſera tout ton bien & toutes tes » poſſeſſions : pourvu qu'il y ait quelques » bribes, avec elles tu feras la nique aux » richeſſes, & tu diſputeras de la félicité » avec Jupiter... Du reſte, voici le précis » de ma doctrine. Il faut être hardi, effron-

» té, gronder tout le monde, trouver à » redire à tout : c'eſt le moyen de ſe faire » admirer. Avoir le ton & la parole rude, » le viſage rechigné, une phyſionomie auſ- » tere; des manieres féroces & brutales; » être ſans douceur, ſans pudeur, ſans hu- » manité; vivre dans les lieux les plus fré- » quentés comme s'il n'y avoit perſonne; » ſe croire ſeul parmi la foule, ou le fein- » dre : en amour, choiſir le plus ridicule » objet; faire en public ce que l'on ne fait » en ſecret qu'avec un ſentiment de honte; » & ſi l'on s'ennuie de la vie, avec un » grain d'arſenic on s'en débarraſſe ». Tels étoient les objets de perfection & de bonheur que les cyniques annonçoient à leurs proſélites. On voit par la comparaiſon de la lettre d'Alciphron avec le dialogue de Lucien, qu'ayant eu des idées ſemblables, & les ayant exprimées à peu-près dans les mêmes termes, il faut que l'un ait ſervi de modele à l'autre.

(2) *A quoi penſoient nos légiſlateurs, &c.* Plutarque, dans la *Vie de Solon*, dit que le nouveau légiſlateur abrogea toutes les loix de l'ancien. Les premieres étoient trop

cruelles, en ce qu'elles ordonnoient généralement la peine de mort contre tous les crimes ; & qu'un homme qui avoit volé des fruits dans un jardin, étoit auſſi ſévérement puni qu'un ſacrilége ou un meurtrier. Il répondoit à cela qu'il ne voyoit pas d'attentat contre les droits de la ſociété qui méritât une moindre peine, & qu'il n'avoit pas pu en imaginer une plus grieve contre les autres. Il eſt étonnant que dans une région dont la population étoit médiocre, on ménageât ſi peu la vie des hommes, & que les légiſlateurs n'euſſent pas imaginé de châtier certains crimes en conſervant les coupables.

LETTRE XLV.

ARNADES à MÉLIADE.

JE vous ai envoyé les toiſons des brebis les plus ſaines que j'aie à Décélie (1). J'ai abandonné celles qui étoient infectées de la gale à Pyrrhias, mon berger, pour qu'il en tire quelque profit avant qu'elles ne périſſent du mal qui les ronge.

Vous avez une quantité ſuffiſante de laine, & vous nous en fabriquerez des étoffes convenables aux différentes ſaiſons de l'année. Celles deſtinées à ſervir pendant l'été, ſeront d'une trame légere & peu ſerrée: celles de l'hiver ſeront plus épaiſſes, mieux frappées, bien fournies de laine (2). Les premieres, à raiſon de leur légéreté, ſervent ſeulement à nous couvrir & à nous tenir à l'ombre ſans nous échauffer. Les autres, par leurs poids, doivent nous garantir de l'impreſſion du froid & de l'ac-

tion des vents. Je vous recommande d'inſtruire ma fille que je penſe à marier, & les ſervantes qui l'accompagnent, dans l'art de la fabrique des étoffes (3), afin que lorſqu'elle ſera unie avec un époux, ſes parens n'ayent point à rougir de l'avoir mal élevée. D'ailleurs, vous n'ignorez pas que les femmes qui ſe plaiſent à travailler la laine, & qui ſont attachées au culte de Minerve (4), ne s'écartent jamais des loix de la chaſteté & de la modeſtie (5).

NOTES.

(1) *DÉCÉLIE.* Bourgade de l'Attique, de la tribu Hippothoontide, ainſi nommée d'Hippothoon fils de Neptune, & d'Alopé fille de Cercion. C'eſt près de cette même bourgade qu'Agis, roi de Sparte, fit bâtir un fort pour tenir les Athéniens en reſpect. Les laines de l'Attique étoient de premiere qualité. C'eût été une queſtion ridicule de demander s'il y en avoit de meilleures au monde. (*Athenée, liv.* 5.)

(2) *Celles de l'hiver, &c.* Il paroît que les anciens Grecs n'étoient pas dans l'uſage de doubler leurs habits. Ils fabriquoient des étoffes de différentes forces ou épaiſſeurs convenables aux diverſes ſaiſons. C'eſt ainſi que Neſtor (*Iliad. liv. 10*) eſt repréſenté mettant ſur ſes épaules un manteau de pourpre double. C'étoit un vieillard qui avoit beſoin d'être bien couvert, ſur-tout pendant la nuit, lorſqu'il parcouroit le camp pour aſſembler les généraux grecs, & tenir conſeil avec eux. Pour les habits d'hiver, dit Héſiode (*Opera & dies*), que la chaîne ſoit peu ſerrée, & la trame épaiſſe. C'étoit le moyen d'avoir des étoffes douces & maniables, plus propres à prendre exactement la forme du corps, & à garantir du froid.

(3) *Dans l'art de la fabrique, &c.* Dans ces tems reculés, chaque femme ou mere de famille fabriquoit dans ſa maiſon les étoffes de laine & les toiles néceſſaires à habiller la famille; uſage qui ſe conſerve encore dans les Indes orientales, où les coutumes primitives n'ont point changé. Le rang, quelqu'élevé qu'il fût, n'exemptoit pas de ces ſoins. « Je ne te rendrai point

« ta fille, dit Agamemnon à Chrysès (*Iliade, liv. 1*), » avant qu'elle ait vieilli dans mon » palais à travailler la laine », ou comme porte le texte grec, à parcourir le métier, parce que dans ces premiers tems les femmes travailloient debout. Ce ne fut qu'en Egypte qu'elles commencerent à travailler aſſiſes; ce qui leur parut ſi commode, qu'il eſt probable qu'elles firent faire en reconnoiſſance la premiere ſtatue de Minerve aſſiſe, dont on s'accorde à attribuer l'idée aux Egyptiens. Quand Agamemnon dit que Chryſéis travaillera en laine, il la deſtine aux occupations de ſon ſexe, à celles des princeſſes mêmes. Hélene à Troye, Pénélope à Ithaque, Calypſo & Circé, s'occupoient à fabriquer des étoffes de laine. La belle Nauſicaa (*Odyſſ. liv. 6*) trouve ſa mere, la reine des Phéaciens, aſſiſe auprès de ſon feu, filant de la laine de la plus belle pourpre. C'eſt dans ce moment que la princeſſe s'approchant du roi Alcinoüs ſon pere, le prie de permettre que l'on prépare un de ſes chars, afin qu'elle porte au fleuve les robes & les habits qui ont beſoin d'être lavés. « Il eſt de la dignité d'un prince comme » vous, lui dit-elle, de paroître tous les

» jours aux assemblées & aux conseils avec » des habits propres. Vous avez cinq fils, » deux qui sont déja mariés, & trois qui » sont encore dans la premiere jeunesse. Ils » aiment à avoir tous les jours des habits » d'une propreté recherchée, pour paroître » aux danses & aux divertissemens. Vous » savez que ce soin me regarde ». Nausicaa étoit sans doute la fille aînée de la maison, car c'étoit elle que regardoient tous ces détails de ménage. L'imagination s'arrête avec plaisir sur le spectacle des mœurs antiques. Quelle simplicité ! quelle douceur ! les graces se trouvent constamment unies avec la vertu ; les soins domestiques, l'habitude & l'amour du travail sont de tous les états, de tous les rangs ; car si le roi des Phéaciens n'étoit pas un souverain d'une puissance formidable, c'étoit au moins un grand seigneur.

(4) *Au culte de Minerve, &c.* Il est question ici de Minerve-*Erganée*, ou l'ouvriere qui avoit inventé & enseigné aux femmes l'art de travailler la laine & d'en faire des étoffes. Tout ce qui a rapport à la tisséranderie étoit regardé comme bienfait de cette

déeſſe. C'eſt pour cela que le coq, ſymbole de la vigilance, ſervoit en certaines occaſions de cimier au caſque de Minerve, & que l'on repréſentoit à ſa ſuite Plutus le dieu des richeſſes, qui ſont preſque toujours la récompenſe d'un travail bien conduit. Voyez *Diodore*, *liv.* 5, & *Pauſanias*, *liv.* 9, *ch.* 5.

(5) *Les loix de la chaſteté*, *&c.* C'eſt dans ces principes que l'on élevoit anciennement les bonnes & honnêtes femmes, & il fallut peu de tems pour les former ſur ce modele; la nature ſembloit les y porter. Chez nos peres, parmi les Gaulois & les premiers Francs, on ne voyoit les femmes à aucune aſſemblée que le jour de leur mariage. Le reſte de leur vie étoit employé au ſoin intérieur de la maiſon, d'où elles ne ſortoient plus, & à veiller ſur les premieres années de l'éducation de leurs enfans. Elles ne connoiſſoient ni les jeux, ni les feſtins, ni les ſpectacles, & malgré cela on étoit perſuadé que l'emploi de leur tems n'étoit pas moins eſſentiel au bien général de la nation. Que nos bons ayeux étoient ſimples & groſſiers! Revenons aux

Grecs; ce ne fut, ſans doute, que long-tems après que le pays fut civiliſé, que l'on parvint à porter le beau ſexe à ce degré de perfection auquel s'éleverent les Aſpaſies & leurs ſemblables. Car Simonide, très-ancien poëte grec, étoit encore imbu des idées de l'honnête & antique groſſiéreté, lorſqu'il compoſa la ſatyre contre les femmes, que Stobée nous a tranſmiſe (*Serm. 71*). Il prétend y peindre les caracteres différens des femmes, dont il établit dix eſpeces. « Au commencement, dit-il, Dieu créa les » ames du beau ſexe dans un état ſéparé » de leurs corps, & les tira de différentes » matieres. Il forma les unes des ingrédiens » qui entrent dans la compoſition du pour- » ceau; les autres de la ſubſtance qui ſert » à former le renard. Les particules canines » furent la matiere de la troiſieme ſorte. La » quatrieme fut tirée de la terre; la cin- » quieme de la mer. L'âne & les bêtes de » ſomme fournirent la ſixieme : le chat » la ſeptieme; la jument avec ſa criniere » flottante, la huitieme; le ſinge, la neu- » vieme. (Il n'eſt pas néceſſaire que je ré- pete ici tout ce que Simonide avance ſur ces différentes ſortes d'ames, pour en con-

cevoir une idée déſavantageuſe.) » Enfin, » la dixieme & derniere eſpece fut priſe » de l'abeille. Heureux le mortel qui en » trouve une de cette claſſe pour ſa femme! » Seule parmi toutes les autres, le vice n'eut » jamais d'accès dans ſon cœur : elle aſſure » à ſon mari une vie longue & tranquille. » Vieilliſſant avec lui dans le plus heureux » accord ; mere d'une famille nombreuſe » dont elle fait ſes délices ; diſtinguée parmi » toutes les autres femmes dont elle eſt » l'exemple & la gloire, on ne la voit » point perdre ſon tems à de vaines con- » verſations. La modeſtie regne dans ſes » propos, & ſemble donner plus d'éclat » aux graces qui l'accompagnent, & qui » ſe répandent ſur toutes ſes occupations. » Ce ſont les femmes de cette claſſe que » Jupiter, dans ſa faveur, réſerve aux mor- » tels dont le bonheur l'intéreſſe véritable- » ment ». C'eſt de cet ordre que devoit être la fille de l'honnête Arnade. L'éducation qu'il lui donnoit, les ſentimens honnêtes qu'il développe dans la Lettre écrite ſous ſon nom, ne permettent pas d'en prendre une autre idée.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans les trois Volumes
DES LETTRES GRECQUES.

Le chiffre romain indique les tomes, & le chiffre arabe les pages.

A

ABEILLES familieres, III, *page* 197.
Académie, séance de celle d'Athènes, III, 155.
Acarnanie, région de l'Epire, III, 164.
ACHILLE, sa fureur contre Hector mourant, III, 81.
ADONIS, ses fêtes, I, 305.
ADRASTE *ou* NÉMÉSIS, déesse de la vengeance, I, 267.
Adultere, son supplice en Grèce, II, 247. Sa vengeance, 248. Comment puni & toléré en Colchide, en Géorgie & ailleurs, 249.

Affaires, ſoins qu'il convient d'en prendre, III, 213.

Agis, roi de Sparte, fait brûler les livres des uſuriers, III, 126.

Agrigente, ville de Sicile. Aventure plaiſante de quelques ivrognes, II, 64.

Agriculture, quand avilie à Athènes, III, 15. Honnête & convenable aux hommes, 49. Ses travaux, incertitude de ſes produits, 116. Déſeſpoir d'un jeune agriculteur, 117.

Aiguierre d'argent volée, II, 141. Uſage de ces ſortes de vaſes, 144.

Akalanthis, nom de femme & de caractere, II, 259.

Alcibiade, ſous quels traits il ſe fait peindre, I, 48. Accuſé, s'enfuit d'Athènes, II, 292.

Alciphron & Lucien comparés, III, 140.

Alcmene, ſes nuits avec Jupiter, III, 238.

Alcyons, oiſeaux de mer, font leurs nids en beau tems, III, 31. Deſcription de cet oiſeau, 33.

Alexandre, s'amuſoit des paraſites, II, 29. Fait bâtir une nouvelle Troye, 213.

Alfée ou *Orféa*, fleuve du Péloponnèſe, I, 22.

Aliarte, campagne de Béotie, II, 165.
ALCIDAMAS, cynique fougueux, III, 233.
Alopéce, bourgade de l'Attique, I, 361.
AMALTHÉE, (corne d') ce qu'elle exprime, III, 203.
Amans, leur vœu général, I, 164. Suranés, combien ridicules, 363. Art de les plumer, 316.
AMINOCLES, s'enrichit tout d'un coup, III, 58.
Amis, tout eſt commun entr'eux, proverbe, III, 61 & 160.
AMITOCRATES, roi des Indes, demande un ſophiſte à acheter, III, 182.
AMOUR, le plus grand des dieux, I, 340.
AMPHIARAUS, devin, ſon temple, II, 219.
AMPHYCTION, roi de l'Attique, apprend aux Grecs à mêler de l'eau dans le vin, II, 65.
ANACHARSIS, ce qu'il penſe des philoſophes. III, 25. Sa réponſe plaiſante ſur ſa femme, 221.
ANAPLIOTIS & Théodore, corſaires, leur aventure ſinguliere, III, 65.
ANAXIMENE de Milet invente les cadrans ſolaires, II, 91.

Anchois & mulets, poiſſons conſacrés à Diane, I, 328.
Andros, iſle; ſes habitans répondent à Thémiſtocle, II, 87.
Aneſidore, ſurnom de la terre, III, 44.
Angele, fauxbourg d'Athènes, II, 121.
Animaux domeſtiques, partie de la ſociété des anciens, III, 171.
Apaturies, fêtes d'Athènes, II, 135.
APÉMANTHE, miſantrope, ami de Timon, II, 150.
ARATUS, ſon poëme ſur les phénomenes, II, 48.
Arbres antiques, leur durée prétendue, II, 188.
Aréopage, ſa ſevere exactitude, I, 331.
ARIANE enlevée par Théſée & par un habitant de Naxos, I, 209.
ARISTIPPE, à la ſuite de Laïs; ce qu'il en dit à Diogène, I, 25. Juſtifie ſon luxe, 117. A quoi il compare les philoſophes, 118.
ARISTON, roi de Sparte, ſa maniere de compter, III, 127.
ASOPE *ou* ARHON, riviere du Péloponnèſe, III, 134.
ASPASIE, courtiſanne; ſa célébrité, I, 9.

Fait

Fait déclarer la guerre aux Mégariens, I, 10.
— la jeune, ſes graces, 253.
— de Milet, maîtreſſe de Cyrus le jeune & d'Artaxerxe-Mnémon, 34, 288.
Aspasie & autres courtiſannes, pourquoi leur nom s'eſt conſervé, II, 206.
Athées publics, condamnés à mort, II, 258.
Athènes, idées que l'on peut ſe faire de ſes mœurs publiques, I, 79. Dépravation de ſes mœurs, 43. II, 252. Les grands hommes y ſont perſécutés, I, 44. Période le plus brillant de ſa gloire, 177. Comparée aux beaux ſiécles modernes, 178. L'emporte ſur toutes les villes de la Grèce, 180. Les plaiſirs publics contribuent à ſa célébrité, 182. Ils en précipitent la décadence, 183. Idée d'un fat d'Athènes, 232. Principale occupation des jeunes citoyens d'Athènes, 357. Déſordre de ſes mœurs ſe communique à Rome, II, 253.
Athéniens, ſe glorifient d'être deſcendus d'Apollon, & pourquoi, I, 212. Eſtiment de préférence tous les talens agréables, 49. Leurs aſſemblées publiques, 173.

Gagnés par les largeſſes des rois d'Egypte, I, 209.

Athéniens riches, leurs mœurs, III, 6. Leur luxe, 88, 91.

Atômes plaſtiques, ou ſimulacres de Démocrite, II, 126.

ATRÉE, ſes yeux, proverbe, I, 126.

Attique, fertilité du ſol, & ſon commerce, III, 45, 91. Son territoire toujours le même, 228.

ATYS, ſe mutile lui-même, I, 360.

Avares, fameux à Athènes, II, 151.

Avenir, deſir de le connoître, II, 225.

Avidité, *ou* gourmandiſe, ſes inconvéniens chez les Grecs, II, 107.

Autruches, pourquoi elles habitent les déſerts, II, 273.

B

BACCHIS, la plus honnête des courtiſannes, I, 53, 127. Ecrit à l'orateur Hyppéride, 216. Née à Samos, 218. Beauté de ſon caractere & ſa généroſité, 219, 246. Conſeils qu'elle donne à Phryné, 226. Ses ſentimens honnêtes, 234. Sa mort, & les regrets de ſon amant, 245.

BACCHUS, ſes fêtes au mois d'octobre, I,

343. Leur origine, 344. Ses fêtes appellées *liberalia*, II, 289.

Bains publics & particuliers à Athènes, II, 88.

Baracan, étoffe de Cilicie, II, 115, 116.

Barathrum, puits ou abîme où l'on précipitoit les criminels, II, 189. Où il étoit ſitué, 293.

Barbier malin & plaiſant, II, 267.

Bâton de figuier, proverbe, I, 241.

Beauté, ſujet de diſpute entre les courtiſannes, I, 22, 259.

Bellérophon, comment il ſurprend le cheval Pégaſe, II, 181.

Bergers grecs, leur adreſſe à jouer avec des boules ou oranges, II, 293.

Bœuf parlant, proverbe, I, 200.

Boſquets délicieux à Athènes, I, 242.

Bouffons ou railleurs groſſiers, II, 210.

Bretons ou Anglois méridionaux, admettoient la communauté des femmes, III, 99.

Briarée, cyclope, jugement qu'il porte, II, 232.

Butés, famille illuſtre à Athènes, II, 98.

C

Calculs ou maniere de compter avec les doigts, III, 126.
Callias, famille athénienne, III, 70.
Calligénie, *ou* mere de la beauté, surnom de Cérès, I, 199.
Callipige, surnom de deux filles de Syracuſe, & pourquoi, I, 243.
Canéphores, leurs emplois dans les cérémonies religieuſes, I, 365.
Capharée, ou *Capo-figera* de Négrepont, III, 78. Les Grecs y font naufrage au retour de Troyes, 79.
Cappadociens, leur groſſiéreté, I, 122, 135.
Caranus le macédonien, deſcription du repas ſuperbe qu'il donne, II, 168.
Carion, nom commun des cuiſiniers, II, 191.
Caton, ce qu'il dit des courtiſannes, II, 213.
Caſaque des gens de la campagne, III, 209.
Caſques à triple panache, III, 164.
Castor & Pollux, bienfaiteurs, II, 275.
Caves ou cantines des anciens, III, 158.

Ceinture de Vénus, allégorie charmante; ſa deſcription d'après Homere, I, 254.
Céphiſe, fleuve de la Grèce; beauté du pays qu'il arroſe, I, 120.
Céramique, quartier & promenade d'Athènes, I, 173. Ce qu'il en reſte, 175.
Chalibon, territoire de Damas, célébre par ſes vins, II, 72.
CHARÈS, général athénien; ſon portrait, I, 44. Son luxe, 46.
Charme vainqueur des femmes, I, 233.
Chaſſe, plus noble que la pêche, III, 129.
Chauffoirs publics à Athènes, II, 85.
Chevres, leurs qualités domeſtiques ou très-multipliées, III, 148.
Chicaneur, habitant de la campagne; ſon portrait, III, 191.
Chiens de Moloſſe & de Crète; leurs qualités, & maniere de les nourrir, II, 145.
— d'Albanie; leur grandeur, force & valeur, III, 177.
— de Malthe, 194.
Choës & *Chitres*, fêtes d'Athènes, I, 170. S'obſervent aux Indes & à la Chine, 171.
CHIONÉ, fille de Borée & d'Orithie, III, 187.

Chrémès, uſurier, ſon portrait, III, 130.
Ciguë, poiſon & ſupplice, II, 189.
Citadelle de Conſtantinople, ébranlée par les glaces, II, 84.
Citoyens nouveaux, fêtes pour leur inſtallation, II, 136.
Cléon, chanteur, ſa ſtatue à Thèbes, III, 183.
Clyte, ville de Macédoine, II, 235.
Colyte, quartier remarquable d'Athènes, I, 244. Beaux enfans qui y naiſſent, II, 148.
Colombes fatidiques, ou vieilles devineresſes, II, 187.
Colonne, quartier & fauxbourg d'Athènes, III, 122. Lieu de la naiſſance de Sophocle, 123.
Comédie, ancienne & nouvelle, quant à leur perfection à Athènes, I, 178.
Complaiſans, corrupteurs de la jeuneſſe, III, 7.
Conſeils d'une mere à ſon fils, III, 162.
Coq, ſymbole de la vigilance, III, 258.
Cordace, danſe comique fort libre, II, 137. Quand en uſage, III, 172.
Corinthe, ſes loix contre les déſœuvrés, II, 228.

Corſaires de l'archipel grec, leur avidité, III, 64.

Corycie, ou Carachiſar & Churco, ville de Cilicie, III, 63.

Coton, ou *Xiloń*, ſes anciennes fabriques, II, 138.

Coupes de différentes eſpeces, I, 177. Dorées & de pierres précieuſes, luxe des grands, 178; & II, 67.

Couronnes de lierre, pourquoi données à Bacchus & à ſes ſuivans, II, 183.

— *de roſes*, vantées par les poëtes, 184.

Courtiſannes, tems de leur établiſſement à Athènes, I, 5. II, 248. Chaſſées de Veniſe & rappellées, 6. Pourquoi Solon les autoriſa, 6 & 7. Formoient un corps ou communauté, 13. Tenoient des aſſemblées & faiſoient des ſupplications publiques pour l'état, 15. Leurs portraits placés dans les temples, & ſtatues qui leur ont été érigées au mépris des mœurs publiques, 16. II, 225. Offertes en vœu pour obtenir des graces des dieux, I, 17. Chantées par Pindare, 18. Donnent de la célébrité à Corinthe, & y ſont élevées avec ſoin, 20, 23. Comment leurs enfans étoient regardés, 32. Hommes célébres,

qui en ſont nés, 33. Favorites des rois voiſins de la Grèce, 34, 41. Leurs charmes & leurs talens, 41, 51, 70, 72. Leur nombre & leur célébrité à Athènes, 50. Souvent utiles à l'état, 54. Comparées aux merlans, & pourquoi, 73. Surnoms qu'on leur donnoit, 74. Comment caractériſées par les poëtes comiques, 76. Leur manége avec les amans, les petites faveurs qu'elles leur accordoient, & moyen qu'elles employoient pour les fixer, 98, 293, 308. II, 246. Une accuſation capitale contre une d'elles, les faiſoit toutes trembler, I, 223. Leur luxe étonnant, 251. Tracaſſeries entr'elles, 260, 264. S'inſtruiſoient entr'elles des fonctions des ſacrifices, 262. Leur emploi dans les fêtes, 263. Leurs conſeils dangereux, 300. Diffamées publiquement ſur les théâtres, 304.

Couteaux de terre cuite de Samos, leur uſage, II, 280.

Crabes & *écreviſſes* de terre, leurs voyages ſinguliers, III, 176.

Crainte, ſes effets, II, 241.

Cranium ou *Cranée*, fauxbourg de Corinthe, II, 230.

Cranon, ville de Theſſalie, II, 276.
CRATEA ou HÉCATE, déeſſe des enchantemens ou ſortiléges, I, 338.
CRATÈS le Thébain, ſon heureux caractère, II, 127.
Critique, ne doit pas tomber ſur les grands, III, 9.
Cyclades, iſles ou archipel de Grèce, I, 76.
Cyniques, leur équipage ordinaire, II, 51.
Cynique outré, ſa deſcription & ſa doctrine, III, 248, 250.
Cynoſarge, fauxbourg d'Athènes, origine de ce nom, II, 116. Les cyniques y établiſſent leur école, 117. On y expoſoit les bâtards, & on les y exerçoit, *ibid.*

D

DANAÉ, courtiſanne, favorite de Sophron, lui ſauve la vie aux dépens de la ſienne, I, 56.
Danſe joyeuſe ou *cordace*, quand en uſage, III, 172.
Darique, monnoie d'or de Perſe, III, 57.

Dauphins, poiſſons; leurs prognoſtics, III, 74. Aiment les hommes; leur reconnoiſſance; on les prend aiſément; comment & pourquoi ils annoncent la tempête, 75. Deſcription du dauphin, 76.

Décélie, bourgade de l'Attique, III, 254.

DÉMARATE, difficulté qu'il trouve pour ſuccéder au trône de Sparte, III, 128.

DÉMÉTRIUS-POLIOCERTE, roi d'Egypte, voluptueux, I, 49. Son origine, principales circonſtances de ſa vie, 89 & 91. Son portrait par Plutarque, 92. Son crédit à Athènes, 95. Sa généroſité, 96.

DENIS le tyran, ſes paraſites ou flatteurs, II, 28.

Dentelles de Milet, I, 329.

Deſpotiſme, ſes excès, I, 208.

Devins mépriſés, & pourquoi, II, 225.

DIANE orthéſienne, ſon culte à Sparte, II, 197. Secourt les affligés, *ibid.*

Dime, ville de l'Achaïe, I, 360.

Diomée, porte d'Athènes, II, 185.

DIOSCURES, *ou* Caſtor & Pollux, II, 275.

Dipylon, porte d'Athènes, ſes beaux reſtes, II, 166.

Dodone, forêt, ſes oracles, II, 187.

DOSIADE, inſolent parvenu, II, 242.

DYNDIMENE *ou* Cybele, ſon temple, II, 360.

E

EGÉE, pourquoi il ſe précipite dans la mer, I, 344.

Egine, iſle de l'archipel, I, 167.

Eginiens, le peu de cas que l'on en faiſoit en Grèce; réponſe de l'oracle à leur ſujet, II, 125.

Eleuſis, ſes fêtes de Cérès, I, 145. Combien ſes myſteres étoient reſpectés, 147. Epreuves des initiés, 149, 156. Détails ſur ces myſteres, 150 *& ſuiv.* Allégorie ſous laquelle Virgile en a parlé, 153 Pourquoi on les a calomniés, 159. Fanatiſme des initiés des derniers tems, 161. Quand le temple d'Eleuſis a été détruit, 162.

ELIOGABALE, empereur; comment il traitoit ſes paraſites, II, 33.

Ellebore, ſes eſpeces, I, 349.

Emprunts, communs parmi les Grecs, III, 112. Précautions des prêteurs, & reproches de Plutarque, 113. Exemple moderne, 114.

Empuſe, vieux ſpectre, ſa deſcription, II, 246.

Emulation, ſes effets pour la perfection des arts, I, 179.

Enfans, les Grecs célébroient leur naiſſance, III, 167. Eſt-ce un ſujet réel de joie, 169.

Ennéacrune ou *fontaine de Callirhoé*, bonté de ſes eaux, II, 164.

Envieux, ſon triſte état dans la ſociété, III, 95. Son regard ſiniſtre, 102. Les plus malheureux des hommes, 216.

Epicure, ce qu'il dit de la vieilleſſe, I, 113. Ses lettres amoureuſes, *ibid.* & 120. Jugement ſur ce philoſophe, 114. Durée de ſa vie, 116. Nombre de ſes amis & de ſes diſciples, 123. Son teſtament, 125.

Epicuriens, leur maniere de fixer la volupté, II, 49, 53.

Epimélides, nymphes des bois, I, 353.

Epiménides, ſon ſommeil, & ſes ſages inſtitutions, III, 236.

Eponges, difficiles à tirer de la mer, III, 38.

Eſclavage, ſa ſubtilité, III, 180. Cas que l'on en faiſoit, 183. Exerçoient une eſpece

de magnétiſme, *ibid.* Leurs tours d'adreſſe, 185.

ERYCHTON, roi d'Athènes; ſes inſtitutions religieuſes; III, 247.

ESCHILE, poëte tragique & brave guerrier, II, 153. Nombre de ſes pieces, & ſujets où il a le mieux réuſſi, 154.

Eſclaves, comment traités par les Grecs, III, 188, 200. Leur nombre étonnant, *ibid.* Eſclave lâche, 186. Débauché, 199.

ETÉOBUTADES, deſcendans de la famille Butés, II, 98.

Etoffes en uſage à Athènes, I, 299.

Etoffes des Grecs, maniere de les fabriquer pour les différentes ſaiſons, III, 253, 255.

EUDANUS, fils de Neptune, peuple l'Attique, II, 121.

EUNAPE, femme bonne & économe, III, 187.

EURIBATE d'Euchalie, fameux eſcamoteur, dupe le peuple, III, 184.

EURINOME, naïade, fille de l'Océan, III, 41.

EURIPIDE, cité ſur les amans, I, 341.

Eurotas, fleuve du Péloponnèſe, II, 180.

EUTHIAS, calomniateur, I, 235.

F

Faim, ſa néceſſité impérieuſe, II, 133.
Fard que s'appliquoient les courtiſannes, I, 264.
Femmes honnêtes, comment conſidérées à Athènes, I, 27. Chez les Barbares, 28. Ne pouvoient ſe montrer que décemment vêtues, 29. Plaintes d'une de ces femmes à ſon mari débauché, 361.
Femmes grecques, leur toilette & goût pour la parure, I, 355.
Femmes, leur vie retirée & laborieuſe dans les premiers tems, III, 258.
Fête ſur la mer, deſcription, III, 89, 93.
Feu Saint-Elme, météore, II, 275.
Figues de l'Attique, comment on les conſervoit; leur bonté connue aux Indes, III, 181 & 182.
Flatteur, ſon caractere, II, 215, 266.
Flûtes, leur différence, I, 93. En bien jouer; talent diſtingué chez les Grecs, 94. Pourquoi Minerve en proſcrit l'uſage, 95.
Flûte des bergers de la Grèce, comment ils en jouoient, III, 146.
Fortune, ſes caprices ou jeux, à qui favorables, II, 129.

Fouet, ſes différentes eſpeces, punition ignominieuſe, II, 122.

G

Gain fortuit, faveur de Mercure, proverbe, III, 212.
Galeres courſieres des Athéniens, III, 83, 85.
Gargaphe, fontaine de Béotie, I, 346.
Garos ou *Garus*, ſauce ou coulis, I, 337.
Gaſtronomie, *ou* traité du ventre, II, 109.
Gâteaux de Sicile, & autres pâtiſſeries, II, 56. Leur uſage dans les fêtes des dieux & aux nôces, 57. Leurs eſpeces différentes, 59.
Génies tutélaires, ce que les anciens entendoient par ce terme, II, 73. Origine des ſylphes, &c. 74. Coryciens ou malfaiſans, III, 206. Génie familier de Socrate, 208.
Géranien, ou *Licée*, montagne de l'Attique, II, 131.
Géreſte, ville de l'iſle de Négrepont, III, 87.
Ghenetyllides, ſurnom de Vénus, I, 353.
Glycere, courtiſanne célebre, I, 128. Ses ſtatues, 129.

GLYCERE de Sycione, courtiſanne, ce qu'en raconte Pline, I, 198. Le peintre Pauſias l'aime & imite; ſes talens, *ibid.* & 199.

GNATÈNE, courtiſanne; ſes ſaillies & bons mots, I, 63. Célebre par ſes graces & ſa beauté, 93.

Gnoſſe, ville de Crète, II, 145.

Golfe Calidonien *ou* d'Engia, I, 337.

Graces, leur temple à Orchomene, I, 346. Comment repréſentées, 347. Leur nombre & leurs noms, II, 263. Homere en marie deux, 264.

Grecs, leur vanité; appareil & frugalité de leurs repas, II, 160. Anciens & modernes comparés, III, 24. Leur attachement à leurs fêtes & myſteres, 53.

Grecoſtaſis, temple de Rome, II, 276.

GRYLLON, paraſite. Son caractere ſouvent renouvellé, II, 126, & III, 142.

Guêpes (les), comédie allégorique d'Ariſtophane, I, 211.

H

HABITANS de la campagne, leurs attentions réciproques, III, 16. Leur averſion pour les philoſophes, 17.

Habitude, ſa force, II, 146.
Halys, fleuve d'Aſie, I, 177.
Halyſſons, ſcythes européens, III, 197.
Haloennes, fêtes de Cérès, I, 166. Quand & pourquoi elles ſe célébroient, 261.
HARPADÈS, grammairien, nom de caractere, II, 201.
HERCULE Alexicacos, II, 143. Protecteur des paraſites; ſa glontonnerie, 193.
HERMAPHRODITE, ſon temple, I, 359.
HERMÈS, *ou* Mercure; ſes ſtatues mutilées, II, 291. Alcibiade accuſé à ce ſujet, & condamné à mort, 292.
Hermione, ville du Péloponnèſe; filles de ce pays, I, 327, & II, 139.
HERPYLLIS, courtiſanne, maîtreſſe d'Ariſtote, I, 276.
HEURES (les) gardent les portes du ciel, II, 221. Comment déſignées anciennement, 224. Leur nombre incertain, comme déeſſes, *ibid.*
Hiſtia, ancienne ville de l'Eubée, II, 262.
Hiſtrions déclamateurs, II, 153. A quoi comparés, 157.
Homme, ſa foibleſſe; ce qu'en dit Homère, I, 317.
Horloges ou *cadrans ſolaires*, comment

conſtruits & reglés par les Grecs, II, 91.
Hylé, femme laborieuſe, III, 205.
Hymenée, de qui fils & comment repréſenté, I, 332. Ce que ſignifioient les chants de l'Hymenée, 333.
Hymette, montagne de l'Attique connue par ſon miel, ſa poſition, III, 198.
Hypéride, orateur grec, I, 220. Art avec lequel il défend la courtiſanne Phryné, 221.
Hyppade, ou porte aux chevaux d'Athènes, II, 185.
Hyver rigoureux en Grèce, II, 82. Exemples de froids extraordinaires dans ce climat, 83.

I

Ida, montagne de Phrygie; ſes eaux & ſes pâturages, II, 221.
Iliens, établis ſur les ruines de Troyes, II, 212.
Infâme ou coquin, ſon caractere, II, 113.
Iphicrate, athénien illuſtre, ſon origine, II, 207.
Itiphales, acteurs publics des fêtes & des feſtins, II, 172.
Jeux iſthmiques, leur établiſſement, I, 133.

Inſtitutions nouvelles qu'on peut leur comparer, 134.
Jeûne obſervé par les femmes d'Athènes, III, 246.
Juges d'Athènes, leur nombre & leurs honoraires, I, 171.
JUPITER-*Phylius*, *ou* hoſpitalier, II, 17.
JUPITER-*Lycéus*, où on lui ſacrifioit, II, 132.
JUPITER-*le-Pluvieux*, ſes autels & ſon culte, III, 226.
Ivreſſe, ſes ſuites fâcheuſes, III, 219. Deſcription de ſes effets, 221.

K

KÉNÉ, bourgade de Laconie, III, 26.
Koliades, nom ou attribut de Vénus, I, 353.

L

LABYRINTHE *d'Egypte*; ſa deſcription d'après Hérodote, I, 206.
Laines de mer, ou *Pinnes*, ouvrages que l'on en fait; maniere de les pêcher, III, 39.
Laines de l'Attique, leur bonté; uſage qu'en faiſoient les meres de famille, III, 255.

Laïs, courtiſanne ; occupation de ſes différens âges, I, 10. Sa beauté célébrée par le peintre Appelles, 24. Rend ſa patrie célebre, 26.

Laïs, autres courtiſannes de ce nom, II, 230. Leurs tombeaux, 231.

Lamia, courtiſanne favorite du roi Démétrius, I, 37. Sa lettre à ce prince, 83. Comment elle tombe entre ſes mains, 90. Fait des exactions à Athènes, 97. Fait bâtir un portique à Sycione, 98. Ce que Plutarque dit de l'amour de Démétrius pour elle, 100. Fête pompeuſe qu'elle donne à Démétrius, 102. Ses plaiſanteries ſur les Spartiates, 103.

Lampes allumées ſur la tête ; adreſſe de les agiter ſans les éteindre, II, 292.

Leæna, courtiſanne célebre, amie d'Harmodius, I, 56.

Lébéris, ce que les Grecs déſignoient par ce terme, III, 175.

Léocorium, partie du Céramique, II, 99.

Léontium, courtiſanne, maîtreſſe d'Epicure, I, 104. Ses mécontentemens, 105. Sa patrie & ſon caractere, 110. Se donne à l'étude de la philoſophie, *ibid.* Ce que Pline dit de ſon portrait, 111. Ecrit contre

Théophraſte, 112. Son libertinage précoce, 121.
Léos, fils d'Orphée, II, 99.
Lépréus, ſa querelle avec Hercule, & ſa triſte fin, II, 193.
Lernæ, rivière du Péloponnèſe, ſes marais, II, 180.
Leucade, rocher de l'iſle Sainte-Maure, ou le ſaut des amans, I, 348.
Leucothoé, mere d'Eſchine, II, 247.
Levres, (ſe mordre les) proverbe, II, 215.
Libations, ordre dans lequel on les faiſoit dans les repas, II, 144.
Liberalia, fêtes de Bacchus, II, 289.
Lievre, court mieux en montant qu'en deſcendant, III, 137.
Linus, inſtituteur d'Hercule, II, 194.
Loix pénales d'Athènes, leur ſévérité, III, 251.
Loup, ſa vue redoutable, III, 128. Récompenſe pour ceux qui en tuoient, *ibid.*
Lucien, ce qu'il dit de la paraſitique & des paraſites, II, 36.
Lune, ſes phaſes, ſentimens qu'elles excitoient, II, 238.
Lycaon, roi d'Arcadie, ſes ſacrifices cruels, II, 132.

Lydiens, grands buveurs, imaginent de porter les ſantés à table, III, 220.

M

Macarées, ou iſles fortunées, proverbe, III, 69.
Magicienne de Theſſalie, II, 127.
Malée, ou cap S. Angelo dans la Morée, III, 77. Sa fontaine d'eau douce, connue très-anciennement, 78.
Mandrobule, trouve une mine d'or, comment il remercie les dieux, III, 69.
Mandronus, ſa fortune, I, 241.
Marathon, ville de l'Attique, I, 176.
Mariages biſarres, I, 265.
Maris débauchés, ce qu'en dit Plutarque, I, 329.
Mégacles, riche athénien, II, 236.
Mégare, courtiſanne, ſes excès, I, 256, 258.
Mégariens, peu eſtimés, II, 126.
Mégarus, ſe ſauve du déluge ſur le mont Géranien, II, 131.
Mélampus, berger, comment il guérit les filles de Prétus, I, 350.
Mélanthus, roi d'Athènes, II, 135.

Melite, courtisanne appellée Mania ou Folie; ses bons mots, I, 59.

Mélos ou *Milo*, isle de l'archipel; ses productions, III, 164.

Ménandre, amant de Glycere, I, 129, 138. Sa patrie, ses compositions, 130. Térence l'a imité, 131. Jugement sur ce poëte, 132. Ses lettres au roi d'Egypte, 166. Tems où il a vécu, 177. Titre de ses pieces, 203.

Mendès, ville de Thrace ou de Carie; bonté de ses vins, II, 99. Comment cultivés & préparés, 100.

Mer Thyrrénienne *ou* de Toscane, I, 338. La mer favorable aux amours, 340. Mer riante, à quoi comparée, 345. Orageuse, description, III, 29.

Mercure *lucrifer*, divinité souvent invoquée, II, 143.

Méthychée, tribunal de justice à Athènes, III, 210.

Mets ou viandes recherchées des Grecs & des Romains, II, 69 & 70. Avis de Plutarque & d'Horace sur la bonne chère, *ibid.*

Micile, savetier, son rêve, III, 141.

Miel de l'Attique, sa bonté & son commerce, III, 197.

MINERVE-Ergané, *ou* l'ouvriere, III, 257.
Mines d'argent de l'Attique autrefois fort riches, I, 297.
Miroir de nuit, machine d'optique, II, 268.
Miſere, fait les frondeurs, II, 243.
Mœurs, leur honnêteté mieux conſervée chez les Barbares que chez les Grecs, I, 29.
Morale, où elle conſerve ſes droits primitifs, III, 161.
Mort, en quelle circonſtance deſirée par les paraſites, II, 104. Eſt-elle un bien ou un mal, III, 170. Se mettre au-deſſus de ſa crainte, 171.
Munichia, *ou* Macina, port de l'Attique, III, 37.
Murex, coquillage, III, 60.
MUSON, grec vertueux, III, 26.
MUSONIUS, ſtoïcien, ce qu'il dit des gourmands, II, 107.
Myrrhinonte, village de l'Attique, I, 296.
MYTHÉCUS, traiteur, II, 79.

N

NAPPES de table, comment on les plaçoit, II, 138.

Nature, quand elle paroît le plus calme, III, 145.
Naufrage des Argiens, & ſes ſuites, III, 79.
Navigation, redoutée des anciens, III, 48.
NAUSICAA, ſa converſation économique avec le roi Alcinoüs, 156.
Naſcos, iſle de l'archipel, I, 209.
Négrepont, iſle; ſes marchés & ſon commerce, II, 263.
Negres du Congo, leur indifférence ſur la mort, III, 118. Leur indolence, 119.
Néoménie, ou fêtes de la nouvelle lune, leur origine, II, 238. Marchés qui ſe tenoient à cette occaſion, 239. III, 235.
Neptune & le Soleil ſe diſputent le terrein de Corinthe, II, 232.
NESTOR, ſon manteau de pourpre, III, 255.
Nitre calaſtrique, ſes qualités, où on le ramaſſe, II, 235.
Nobleſſe du ſang, peu conſidérée à Athènes, III, 8.
Nuits partagées en eſpaces ou veilles, II, 91.

O

ŒDIPE, ſa retraite à Colonne, & tragédie ſur ce ſujet, III, 122.
Œil du voiſin, proverbe, III, 101.
Oiſeaux, apprennent aiſément à parler, II, 269. Pris à la glu, & maniere de la préparer, III, 216.
Oiſiveté, ſource de vices, II, 285.
Oliviers, maniere de les planter & de les placer, III, 150.
Olympie, ville du Péloponnèſe, II, 245.
Ombres, nom que l'on donnoit aux paraſites ou cliens à la ſuite des grands, II, 60. Combien ils en pouvoient mener, 61.
Oracles & *devins* en Grèce, peu eſtimés, II, 219.
Orateurs, leur éloquence vénale, I, 200.
Orchomene, ville de Béotie, I, 346.
Orge, comment préparé par les femmes, I, 322.
Originaux, (les) drame françois, II, 206.
Orope, ville de Béotie, II, 219.
ORPHÉE, charme & douceur de ſes chants, III, 147.
Orties de mer, & autres coquillages, III, 36.

Oſcophores, leurs fonctions dans les fêtes, I, 342.

Oſcophories & *Lénéennes*, fêtes de Bacchus, III, 51.

Oſia ou *Parnès*, montagne de l'Attique, II, 253.

P

PAINS, à Athènes & en Grèce, leur différence, II, 78.

PALAMEDE, ſon génie inventif, II, 92. Il découvre la folie feinte d'Ulyſſe, 93. Il augmente l'alphabet grec, 94. Donne aux Grecs les élémens de la tactique; ſes autres inventions, *ibid.* Eſt honoré comme un dieu après avoir été mis à mort par la jalouſie d'Ulyſſe, 95. Compoſe des poëmes ſupprimés par Homere, *ibid.* Diviſe l'année en ſaiſons, mois & jours, 222.

PAN, emblême de la nature, III, 145. Danger d'interrompre ſon ſommeil, 146.

PANOPE, belle néréide, I, 341.

PANTHOÏDAS de Sparte, ſa réponſe à quelques Indiens, III, 218.

Paraſites, idée générale, II, 4. Leur établiſſement & leurs droits, 7. Conſidéra-

tions qu'ils acquierent, II, 9. College, corps, assemblée des parasites, 11. Parasites commensaux des officiers publics, 13. Ils tombent dans l'avilissement, 14. Ce que les poëtes en ont dit, 16. Apologie ridicule de cet état, 17, 21, 24, 25. Parasites de toute condition, 23. Se sont long-tems soutenus en Grèce, 30. Parasites modernes, ce que l'on en peut penser, 40. Comment la Bruyere les désigne, 41. Y en a-t-il encore parmi nous, 44.

Parasites Grecs, leurs qualités, II, 192. Ils emportoient ce qu'ils ne pouvoient manger, 52. Invités aux repas des riches Barbares voisins de la Grèce, 168.

Parasites chez les Romains, II, 31. Les dames en avoient, 32. Néron en faisoit sa société, 33. Comment servis aux tables, 69. Difficiles à contenter, 76.

Parasite fouetté cruellement, II, 121. Autre ruiné, ridicule qu'il se donne en vantant son extraction, 44. Parasite amoureux, son désespoir, I, 364.

Parvenus, *ou* nouvellement enrichis, III, 70.

Patrie, ſon enthouſiaſme à Athènes, I, 183.
PATROCLE, apparoît à Achille, & lui fait des reproches, III, 82.
PAUVRETÉ, déeſſe puiſſante, II, 87.
Péanon, ville d'Acarnanie, II, 278.
Péche malheureuſe, III, 104 & 110.
Pécheurs ou *marchands de poiſſons*, leur groſſiereté, III, 28. Idée qu'ils avoient des paraſites, 71. Amoureux, I, 330, 334. Groſſiers à Athènes & à Naples, 336.
Pécile, portique ou galerie célebre à Athènes, III, 46.
PEITHO, courtiſanne grecque, épouſe Hiéronime, roi de Syracuſe, I, 34.
PÉRICLÈS, athénien, ſon luxe, I, 48. Diſciple de la belle Aſpaſie, 284. Ce que Socrate diſoit en avoir appris, 286.
Peuple, avantage de connoître ſes uſages & ſes mœurs, III, 10. D'Athènes, ſes connoiſſances & ſes jugemens, 152.
Phalange macédonienne, ſa compoſition, III, 164.
Phalere, ancien port de l'Attique encore fréquenté, III, 86.
Phare d'Egypte, ſa hauteur & ſon utilité, I, 202.

Phénée, ville d'Arcadie, ſon temple de Cérès, II, 154.

Phénéates, leur combat contre les Tégéens ſemblable à celui des Horaces & des Curiaces, II, 155.

Phénomenes extraordinaires, frayeur qu'ils cauſent, II, 241.

Phigaliens, peuples débauchés de l'Arcadie, III, 42.

PHILÉMON, poëte comique, I, 167.

Philoſophe, âgé & complaiſant ridicule, III, 195.

Philoſophes grecs, leur extérieur, I, 271, 274. A quoi une courtiſanne les compare, 272. Reproches qu'on leur a faits, 277. Leur impiété publique, 278. Danger de leur doctrine pour les mœurs, 279. Leur extérieur ſuivant les ſectes, II, 46. Leur gravité, ce qu'en dit Horace, 96. Changeoient de ton ſuivant les tems, 110. Comment vus à Athènes, 257. Leurs débauches ſecrettes, 259. Idée qu'en avoient les Grecs, III, 151. Leurs prétentions diſcutées, 152. Se plaiſantent réciproquement. Imités & ſuivis par les modernes, 154, III, 47.

PHILUMÈNE, courtiſanne, I, 314.

Phlia, bourg du Péloponnèſe, III, 136.
PHRYNÉ, courtiſanne, ce qu'elle avoit de beau, I, 221. Pourquoi appellée Mnéſarethe, 229. Comment elle ſut quel étoit le plus bel ouvrage de Praxitèle, 230. Elle amaſſa de grandes richeſſes, 231. Effet de ſa beauté, 232. Encore recherchée dans ſa vieilleſſe, 330.
PHYLINNA, courtiſanne, mere d'Aridée, ſucceſſeur d'Alexandre, I, 35.
Philtres, leur uſage; compoſition de quelques-uns, I, 311. Poiſons, & ce qu'en dit Ariſtote, 313.
Pie parlante, ſes ſingularités, II, 271.
Piété, baſe des vertus ſociales, III, 163. Exemple de piété filiale, 239.
Pin, *pignier*, arbre, III, 145.
Piraterie, reſſource de certains grecs, III, 119.
Pirée, port d'Athènes, I, 164. Son état actuel, 165. Fréquenté par les courtiſannes, 328. Dit *Porto-lione*, III, 85.
Plaiſanteries, leur regles ſages, II, 208.
PLANGON, courtiſanne, pourquoi ſurnommée Paſiphile, I, 219.
Plie & *mulet*, poiſſons de mer, III, 60.
Pluies, leur utilité pour la fécondation,

III, 227. Vœux pour en obtenir, *ibid.* & 229.

Poëtes comiques, pourquoi recherchés des courtiſannes, I, 138.

Polenta, pâtes ou gruaux en uſage à Athènes, II, 108.

POLIGNOTE, peintre grec, III, 46.

Poiſſon; loix pour ſa vente, III, 20. Comment on les éludoit, 21. Très-recherché pour les meilleures tables, 23.

Pourpre d'Hermione, très-précieuſe, II, 139.

Prairies où les premieres farces de Theſpis furent repréſentées, II, 165.

PRAXITELE, ſculpteur, prend Phryné pour modele de ſa Vénus-Cnidienne, I, 122.

Preſſe ou enrôlement forcé des matelots, III, 16, 84, 87.

Profeſſions de la vie, leurs différens aſpects, III, 116.

Propompes, (les) tragédies d'Eſchile, II, 153.

Propriété, ſon droit; idée des anciens Grecs à ce ſujet, III, 97. Et d'autres peuples iſolés, 99. Comment elle doit être réglée, 160.

Protée, promontoire d'Egypte, ce qu'il eſt à préſent, I, 202.

Pſittalie, iſle de l'Attique, I, 176.
Ptolémées-Philadelphe & Philopator, leur goût pour les courtiſannes grecques, I, 36.
Puits de Callichore à Eleuſis, & *Puits d'Amour* à Paris, II, 278.
Pyanepſie, fête du cinquieme mois de l'année grecque, II, 166.
Pylæ Hyppades, *ou* Porte aux chevaux d'Athènes, III, 122.
Pyrène, fontaine célebre à Corinthe, II, 180.
Pythionice, courtiſanne, maîtreſſe d'Harpalus, ſon tombeau, I, 38. Ce qu'en dit Théopompe, 39.
Pytoclès, ſa vanité ridicule, II, 200. Sa ſuffiſance, 201.

Q

Question par le fer & le feu, II, 189.

R

Rabdomancie, & autres manieres de deviner, I, 213.
Ragoûts ou ſauces grecques, II, 190, 192.

Religion, ſon culte & ſon reſpect contribuent à la gloire d'Athènes, I, 181. Les athées n'oſent s'y montrer à découvert, 182.

Renard, quand bon à manger, III, 193. Son ivreſſe & celle du loup, *ibid.*

Riches, protecteurs des gens de lettres pauvres; leurs obligations ſuivant Lucien, II, 204. Par qui imités de notre tems, 205.

Robes des anciens, leur ſervoient de couvertures de lit, I, 251.

Rochers de Sciros, retraite de voleurs, II, 284.

S

Saisons où la mer eſt dangereuſe, III, 72, 76.

Salamine, iſle de l'Attique, I, 175. Fameuſe par la victoire de Thémiſtocle, III, 58.

Sapho, ſes amours pour Phaon, & ſa fin tragique, I, 347.

Sarambus, marchand de vin, II, 79.

Sardanapale, roi d'Aſſyrie; idée que l'on doit en avoir, II, 33.

Scandix & autres herbes & racines d'uſage en Grèce, II, 163.
Sceptres de rois grecs, leur forme, II, 51.
SCOPAS, athlete, comment puni, II, 276.
Sculpture, ſa perfection en Grèce, I, 224.
Scyros, quartier des courtiſannes à Athènes, II, 113; III, 205.
Sépiade, ou *Capo Queatumo*, III, 58.
Sépulture accordée aux morts, ſes avantages, III, 73, 80, 82. Soin que l'on prenoit à ce ſujet, 81. Dépenſe des Chinois en ce cas, 83.
Séranghion, quartier du Pyrée avec des bains publics, II, 120.
Serpens, lézards, & autres reptiles qui changent de peau, III, 175.
Servitude, avilit l'ame, III, 188. Quoique volontaire, dégrade l'homme de ſes droits, 189. Son origine, 201.
Siecle d'or, ſa deſcription, II, 240.
SIMON, cordonnier & philoſophe, III, 48.
SIMONIDE, poëte conſervé par les dieux; II, 276. Sa ſatyre contre les femmes, & le portrait qu'il fait d'une femme honnête, III, 258.
SISIPHE, roi de Corinthe; ſa prudence,

proverbe, III, 132. Pourquoi puni dans les enfers, 133.
Société des riches d'Athènes, II, 53.
SOCRATE, ſon talent pour l'ironie, I, 119. Ses réflexions ſur l'appétit, II, 109.
Soldat bavard, ſes forfanteries, III, 231.
Songes, leurs interprêtes, II, 218. Quand obſcurs, III, 142. Songe heureux interrompu par le chant du coq, 139, 142.
SOPHOCLE le tragique, ſes amours, I, 319. Comment il les juſtifie, 320.
Sort ou *état*, chacun mécontent du ſien, III, 11.
Souliers à l'Iphicrate, II, 207.
Spectacles, maniere dont on y applaudiſſoit, I, 201.
STRATIUS, paraſite, ce qu'il dit de ſon état, II, 79.
Statues parlantes d'Egypte, I, 204. Celle de Memnon à Thebes, 205.
Statue de Diane enlevée par Oreſte, II, 197. Aimoit le ſang & les ſacrifices cruels, 198.
Styrax ou *ſtorax*, eſpece de réſine, I, 215.
Suicide inconnu à Athènes, II, 165.
Sunnium, ou *capo Colonne*, port de l'Attique, III, 86. Beauté de ſes vues, 87.

Sylphes, ondains, gnomes, &c. leur origine, III, 207.

T

Tables ſomptueuſes de la grande Grèce & de Sicile, II, 162. Dreſſées à la Néoménie pour les pauvres, 240.
Taygete, montagne de Laconie, I, 103.
Telchines; ouvriers en fer & en cuivre, excellens fondeurs, III, 93. Pourquoi leur nom ſert à caractériſer les envieux, 94.
Ténédos, iſle, ſa poterie, II, 279.
Thaïs, maîtreſſe d'Alexandre, épouſe après ſa mort Ptolémée, roi d'Egypte, I, 35. Elle engage Alexandre à brûler Perſépolis, 259. Ses bons mots, 260.
Thalassion, porteur d'eau, I, 327.
Théano, prêtreſſe grecque, ſon noble courage, II, 292.
Théarius, boulanger, loué par Platon, II, 79.
Théophraste, incertitude de ſes opinions, I, 112. Philoſophe prudent, 212.
Théotis, courtiſanne, pourquoi condamnée à mort, I, 223.

Thermodon, fleuve de Cappadoce, I, 177.
Theſmophories, fêtes des myſteres d'Eleuſis, III, 241. Ordre qui s'y obſervoit, 242. Leur ſignification morale, 245.
Theſſaliens, par qui inſtruits dans l'art magique, II, 128.
Thiarre, bonnet des Phrygiens & des grands de la Perſe, II, 220.
Thons, leur marche obſervée très-anciennement, III, 105. Vont en groſſe troupe, 106. Leurs noms à différens âges, & leur timidité, 107. Où on en pêche le plus, 108. Deſcription & tems de cette pêche ſur les côtes de Sicile, 108 *& ſuiv.*
Timarque, amant de Léontium, I, 106, 120.
Timon le miſantrope, ſes ſingularités, II, 149.
Toile d'Egypte, II, 138.
Tourterelles, ſon bavardage, proverbe, III, 211.
Tragédie, portée à ſa perfection à Athènes, I, 177.
Tribunaux différens à Athènes, leurs fonctions, III, 193.
Tripôts, *ou* maiſons de jeux publics à Athènes, II, 194.

Troye, ville, ſa poſition & ſes ruines, II, 212.
Tygre, fleuve d'Arménie, I, 177.

V

VÉNUS-Populaire, ſon temple & ſon culte, I, 8, 13. A Abyde en Myſie, 14.
VÉNUS-Ponthia, *ou* Liménia, ſon temple & ſa ſtatue, II, 140.
VÉNUS-Mélanis, *ou* la brune, ſon temple, 231.
VÉNUS-Populaire, ſes ſtatues, II, 260. Sa ſortie du ſein de la mer, 231. Son union avec le ſoleil, ſymbole de la fécondité de la terre, III, 223.
Venuſe ou *Nettuno*, ville de la campagne de Rome, I, 328.
Vérité, on doit toujours la dire, III, 247.
Vieillard amoureux, ridicule, I, 113.
Villes, idées qu'en avoient les anciens Grecs, III, 218.
Vin, ſa force & ſon action, le lait de Vénus, I, 291. Combien les Grecs l'aimoient, II, 62. Préceptes de table pour boire, 63. Les Grecs donnent le ſurnom de vérité au vin, 65. Boire à la grecque, proverbe, 67.

Vins de Mendes, leur différence, II, *99*. Quantité d'eau que l'on y mêloit, ainſi que dans les autres vins, 100.

Vins capiteux, comment on en tempéroit la force, 182.

Ulysse, ſe garantit du froid chez Eumée, II, 86.

Vol, ſévérement puni à Athènes, II, 286.

Voleur, ſaiſi & gardé par un chien, III, 174.

Voleurs de Coryce en Cilicie, leur ſubtilité, III, 207.

Uſure, comment exercée chez les différens peuples, III, 134.

Uſuriers, peſtes des villes, III, 120. Leurs portraits, 121 & 131. Conditions auxquelles ils prêtoient, 121. Lieux où ils tenoient leurs bureaux, 123. Exerçoient publiquement l'uſure, 124. Gros intérêts qu'ils exigeoient, 125.

Vulcain, mari de Vénus, emblême du fluide ignée terreſtre, III, 225. Pourquoi on a dit que Vénus lui préféroit le Soleil, *ibid.*

Z

Zénon, lieu où il assembloit ses disciples, III, 46.
Zètéta, tribunal d'Athènes, III, 126.
Zeuxippe, courtisanne, son avidité, II, 176.

Fin de la Table des Matieres.

Catalogue de quelques Ouvrages relatifs à l'Hiſtoire Moderne, qui ſe trouvent chez le même Libraire.

Tableau de l'Hiſtoire Moderne, depuis la chûte de l'Empire d'Occident juſqu'à la paix de Weſtphalie, par le Chevalier *de Méhégan. Paris*, 1778, 3 *vol. in*-12.

Hiſtoire Moderne des Chinois, Japons, Ruſſes, &c. pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire ancienne de Rollin, par M. *de Marſy* & *Richer. Paris*, 1771, 30 *vol. in*-12. 90 l.

Révolutions d'Italie, traduites de *Dennina*, par l'Abbé *Jardin. Paris*, 1771, 8 *vol. in*-12. 24 l.

Hiſtoire des Celtes, & particuliérement des Gaulois & des Germains, par *Pelloutier*, revue par M. *de Chiniac. Paris*, 1770, 2 *vol. in*-4. 24 l.

— La même, 8 *vol. in*-12. 24 l.

Hiſtoire de France, par MM. *Velly*, *Villaret* & *Garnier*, avec Portraits. *Paris*, 1770 & *ſuiv.* 14 *vol. in*-4. 168 l.

— La même, ſans portraits, 14 *vol. in*-4. 140 l.

— La même, 28 *vol. in*-12. 84 l.

La ſuite ſous preſſe.

Honneur François, par M. *de Sacy. Paris*, 1784, 12 *vol. in*-12. 36 l.

Abrégé de l'Hiſtoire de France, à l'uſage des Eleves de l'Ecole Royale Militaire, 2 *vol. in*-12. 4 l.

Variations de la Monarchie Françoiſe dans ſon gouvernement politique, civil & militaire, par M. *Gauthier de Sibert. Paris*, 1765, 4 *vol. in*-12. 12 l.

Abrégé de l'Hiſtoire de la Milice Françoiſe, du P. *Daniel*, avec un précis de ſon état actuel. *Paris*, 1780, 2 *vol. in*-12. *fig.* 6 l.

Hiſtoire de la Vie d'Henri IV, par M. *de Bury*. *Paris*, 1779, 4 *vol. in*-12. *fig.* 12 l.

Hiſtoire de Louis XIII, par le même. *Paris*, 1767, 4 *vol. in*-12. 12 l.

Mémoires de *Maximilien de Béthune*, *Duc de Sully*, mis en ordre, avec des remarques, par l'Abbé *de l'Ecluſe*. *Paris*, 1778, 8 *vol. in*-12. 20 l.

Vie de Crillon, par Mademoiſelle *de Luſſan*, *in*-12. 3 l.

Mémoires du Cardinal de Retz, de Joly, & Madame de Némours. *Paris*, 1777, 6 *vol. in*-12. 18 l.

Collection des Lettres & Mémoires trouvés dans les porte-feuilles du Maréchal *de Turenne*, pour ſervir de preuves & d'éclairciſſemens à une partie du regne de Louis XIV, & particuliérement aux Campagnes de Turenne, publiées par M. le Chevalier *de Beaurain*. *Paris*, 1781, 2 *vol. in-fol. pap. double.* 72 l.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Négociations, depuis le Traité de Riſwyck, juſqu'à la Paix d'Utrecht, par le Marquis *de Torcy*. *Paris*, 1756, 3 *vol. in*-12. 7 l. 10 ſ.

Annales du Regne de *Marie-Thereſe*, continuées juſqu'à ſa mort, par M. *Fromageot*, avec de très-belles figures. *Paris*, 1783, *in* 8. 6 l.

Guillaume de Naſſau, Poëme en proſe, par M. *Bitaubé*. *Paris*, 1775, *in*-8. 6 l.

Itinéraire portatif, *ou* Guide hiſtorique & géographique du Voyageur aux environs de Paris, à 30 & 40 lieues à la ronde, avec des plans & cartes, *in* 12. 3 l. 12 ſ.

Hiſtoire de l'Afrique & de l'Eſpagne, ſous la domination des Arabes, par M. *Cardonne. Paris*, 1765, 3 *vol. in*-12. 7 l. 10 ſ.

Hiſtoire de l'avénement de la Maiſon de Bourbon au Trône d'Eſpagne, par M. *Targe. Paris*, 1772; 6 *vol. in*-12. 18 l.

Hiſtoire du Regne de l'Empereur Charles-Quint, traduite de l'Anglois de M. *Robertſon*, par M. *Suart. Paris*, 1781, 6 *vol. in*-12. 18 l.

Hiſtoire d'Angleterre, par M. *Humes*, *ou* des Maiſons de Plantagenet, Tudor & Stuart, traduite en françois, par l'Abbé *Prévôt*, & Madame *Blot*, avec les portraits des grands hommes dont il eſt fait mention dans cette Hiſtoire. *Paris*, 1783, 6 *vol in*-4. 72 l.

— La même, ſans les portraits, 6 *vol. in*-4. 60 l.

— La même, avec les portraits, 6 *vol. in*-4. *gr. pap.* 120 l.

— La même, 18 *vol. in*-12. 54 l.

Hiſtoire générale des Provinces-Unies & des Etats de la Hollande, avec les portraits des grands hommes dont il eſt fait mention dans cette Hiſtoire, 8 *vol. in*-4. *gr. pap.* 96 l.

— La même, 8 *vol. in*-4. *pet. pap.* 80 l.

Hiſtoire de la Ruſſie ancienne, traduite de l'allemand de *Lomonoſſou. Paris*, 1766, *in*-8. 4 l.

Hiſtoire d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique, par M *Roubeau. Paris*, 1770, 5 *vol. in*-4. 60 l.

— La même, 15 *vol. in*-12. 45 l.

Mémoires concernant l'Hiſtoire, les Sciences, les Arts, les Mœurs, les Uſages, &c. des Chinois, par les *Miſſionnaires de Pekin. Paris*, 1776, 10 *vol. in*-4. *fig.* 120 l.

La ſuite ſous preſſe.

Supplément aux Mémoires ſur les Chinois, *ou* Lettres au P. *Parennin*, concernant la Chine, par M. *de Mairan. Paris*, 1782, *in*-8. 5 l.

005670206